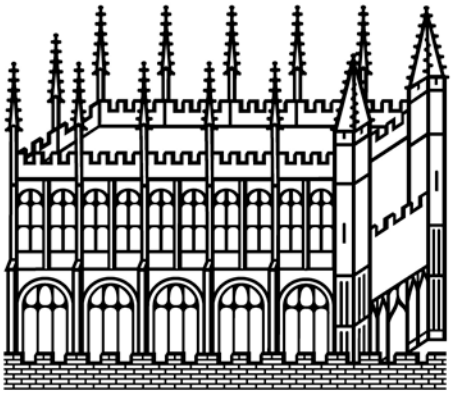


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

J. 33. a. 15

Presented to

The by

The Rev. Dr. Wellesley

Principal of New Inn Hall

LA LEGENDE DE MAISTRE PIERRE FAIFEU,

Miſe en Vers par CHARLES BOURDIGNE'.

33 a 15

A PARIS,
De l'Imprimerie d'ANTOINE-URBAIN COUSTELIER,
Imprimeur-Libraire de S. A. R. Monſeigneur
le Duc d'Orleans.

M. DCC. XXIII.

LETTRE
A MONSIEUR
LANCELOT,

SECRETAIRE DU ROY & de l'Académie Royale des Belles Lettres.

MONSIEUR,

Charles de BORDIGNE' ou BOURDIGNE' natif d'Anjou, Auteur de la Legende de Maiſtre Pierre Faifeu, *floriſſoit à Angers en* 1531. ſelon la CROIX DU MAINE. Il y a un Jehan BOURDIGNE', Auteur des Chroniques d'Anjou, qu'il ne faut pas confondre avec

celui-ci. Je ne ſçai ſi nôtre Auteur a compoſé d'autres Ouvrages que la Legende dont il eſt ici queſtion : c'eſt un Livre extrêmement rare, & dont je n'ai vû d'autre exemplaire que celui qui a ſervi à cette nouvelle Edition. J'eſpere que vous ſerez content de l'attention que l'on a apporté à la rendre conforme à l'original, & à en conſerver l'orthographe. Ceux qui ont recherché nos Antiquitez avec autant de ſuccès & d'aſſiduité que vous, Monſieur, ſçavent le prix de ces monumens des différentes Dialectes & des pronontiations de nos Provinces, qui ſervent infiniment à faire remarquer les changemens que le tems & l'uſage ont introduit dans nôtre Langue. A la ſuite de la Legende de Maiſtre Pierre Faifeu, on a fait imprimer quelques Pieces choiſies de Jehan Molinet Chanoine de Valenciennes, qui vivoit dans le quinziéme ſiécle, & qui eſt mort fort âgé en 1507. C'eſt le même Jehan Molinet qui nous a donné une Paraphraſe en proſe du Roman de la Rose. Vous ſçavez que l'on en prépare une Edition nouvelle ;

on a déja conferé le Texte avec pluſieurs M S S. très anciens. Il y a lieu de ſe flatter que ceux qui aiment nôtre Langue & nôtre Poëſie, ſeront ſatisfaits de l'ordre & de la critique qui regneront dans cette Edition, d'autant plus qu'on ne prendra aucun parti ſur la diſpoſition de l'Ouvrage, que de concert avec pluſieurs perſonnes verſées dans ce genre d'Erudition. L'obligation où le choix de Monſeigneur le Garde des Sceaux vous a mis de revoir l'Ouvrage, pour y donner vôtre Approbation, eſt un nouveau motif pour vous engager à ne pas refuſer vos lumieres à ceux qui travaillent à cette Edition.

Je ſuis, Monſieur, &c.

TABLE

De ce qui eſt contenu en ce Volume.

BALLADE aux lyſans, pag. 1.
Epiſtre de Maiſtre Pierre Faifeu envoyée aux Angevins, 2.
Epiſtre aux Lecteurs, 11.
Epiſtre à Maiſtre Jehan Alain, 13.
Prologue de l'Acteur, 14.
Comment Maiſtre Pierre Faifeu commença aller à l'Eſcolle, 21.
Comment quelquefois qu'il eſtoit à l'Eſcolle ſon Maiſtre luy baillant la feſſée il effoira, 22.
Comment il avoit ſubtillement argent de ſa mere, 24.
Comment il avalla du lamprion tout vif, 26.
Comment il deroboit les Oayes à ſa mere, Ibid.
Comment il trompoit ſa mere pour aller desjeuner quel' ne fuſt en la maiſon, 28.
Comment ſa mere luy ferma la cave, & comment il s'en vengea, 29.
Comment il ſe vengea de Seur Macée la devotte, qui le faiſoit tenſer à ſa mere, 31.
Comment il joua publicquement ung Boullanger qui avoit faict ung enfant à ſa Chamberiere, 33.
Comment ung jour qu'il eſtoit à Paris il joüa aux detz avec les Clercs de la Cour, qui le piperent, 34.
Comment il donna à desjeuner à des Dames d'Angers, 36.
Comment à ung aultre bancquet il beut de l'ypocras, 37.
Comment ung ſoir luy & ſes compaignons n'avoient que ſouper, 38.

Comment Pierre Faifeu fiſt le Baſteleur à Baugé, 39.
Comment à ſon retour de Baugé, voullut acheter ung Poulain qu'on ne luy voullut vendre, qu'il heuſt ſubtillement, 41.
Comment le jour des licences publicques d'Angers, il voullut faire licencier ſon cheval, 44.
Comment Faifeu alla en Poictou, où en une hoſtellerie fiſt monter ſon cheval au grenier à l'avoyne, 46.
Comment il alla en Bretaigne, où il contrefiſt le Triacleur, 49.
Comment il alla à Nantes, où il garrentit ung Criminel de eſtre pendu, & fiſt le Divin, 50.
Comment à Rennes il contrefiſt le Medicin, 54.
Comment à la Fleſche il eut des houſſeaulx ſubtillement, 56.
Comment la Dame de une groſſe maiſon où il hantoit, perdit ung Dyamant en ſa maiſon, qu'il luy fiſt ſubtillement recouvrer, 58.
Comment il fiſt une fineſſe pour coucher en la chambre de ſa mere avecques ſa Chamberiere, 61.
Comment quelquefoys il ſe trouva ſeul avecques de ſes compaignons chez ſa mere, & pour desjeuner tyra la viande du pot, & y miſt une pierre, 63.
Comment en la compaignie de aucuns de ſes amys, il fut queſtion que l'un de la bende payaſt une chopine de ypocras: pour laquelle avoir, fallut faire cedule, qu'il eſcripvit, 64.
Comment ung jour s'en venant de Orleans par la riviere de Loyre, il fit tayre les Lavandieres de buée à Bloys, 65.
Comment il cuyda à Angers eſtre ſurpris avecque quelque fille dont eſtoit amoureux, & comment il ſe ſaulva, 67.
Comment au Mans il fiſt gageure avecques les Clercs de praticque, à qui feroit la plus belle Lettre, 69.

Comment à Chaſteaulx en Anjou il fiſt le Marchant de pourceaulx, 71.
Comment il danſa une moriſque en une chemiſe glacée, 72.
Comment derechef fut amoureux de quelque Dame; à qui, pour ce faire, donna trois aulnes de eſcarlatte, 73.
Comment chez une de ſes tantes trouva ung coffre ouvert, où avoit argent; qu'il print, & y enferma ung regnard tout vif, 75.
Comment pour quelque follietterie, ne ſe oſoit trouver chez ſa mere, & comment à ung ſoupper il ſe y trouva, 76.
Comment ung jour vint à ung ſien amy luy prier qu'il luy donna à bancquetter; lequel luy reſpondit qu'il n'avoit que ung pain de bien la valleur de cinq ſols, qu'il luy donnoit s'il le povoit manger; & comment il en fiſt, & de la reponce qu'il fiſt après, 77.
Comment il vendit du vin ſur les champs, qui eſtoit à ſa mere, 79.
Comment il devoit argent à ung crediteur, qui le miſt en Juſtice, 80.
Comment pour quelque cas à Tour fut prins par pluſieurs Sergeans pour le mener en priſon, dont en porta ung en une Egliſe, & gaigna franchiſe, 82.
Comment à Angers il joua avecques les Egyptiens qu'il affina, 84.
Comment l'an 1518 *que le Roy Françoys fut à Angers; devant des Seigneurs de la Court il mengea des mouſches,* 86.
Comment à Angers une certaine nuyt il joua avecques ung jeune Prothenottaire Abbé, qui gaigna ſon argent, & le gaudiſt; mais il emporta ſubtillement ſa robbe, 88.
Comment il avoit une garce chez luy, de laquelle, quant

il en fut ennuyé, s'en depeſcha ſubtillement, 91.
Comment à Saulmur il ſe trouva en certaine compagnie, où fut faicte une follye, dont il fut prins, & mis en priſon; & comment il demanda eſtre renvoyé à Angers; & comment à ſainct Eburoïil il ſe ſaulva, 93.
Comment Faifeu entretenoit certaine fille, à qui il fiſt une aultre fille, 97.
Comment ſes parens le pathelinerent & redarguerent tant qu'il fuſt de oppinion eſtre marié, 98.
Comment la concluſion des nopces prinſe, pour faire cher, & feſtyer les parens de ſa femme, alla à Paris faire acouſtrer ſa veze la ſepmaine qu'il devoit eſpouſer, 102.
Comment en allant à Paris faire acouſtrer ſa veze, il logea à la Ferté chez Gillet le Prince, qu'il trompa avecques ſon cheval, 104.
Comment il s'en retourna de Paris à Angers, avecques aucuns de ſa congnuë, & relogea chez ledit Prince, qu'il trompa de rechef, & ne fut point congnu, 106.
Comment, après tous ſes tours, il eſpouſa ſa femme en l'Egliſe ſainct Julien à Angers, 108.
Comment, après avoir eſté certain temps en meſnage avec ſa femme, il mourut de merencolye, 109.
Epitaphe de Maiſtre Pierre Faifeu, 112.
Envoy en maniere de Ballade du Compillateur aux Lecteurs, 114.

Poëſies diverſes de Jehan Mollinet.

Le ſiege d'Amours, 119.
L'A. B. C. Sauvaige, 132.
Recollection des merveilleuſes advenuës en noſtre temps, 148.

Le Diſtier que Vertjus preſenta à Maiſtre Nicolle Remberc, 183.
Le Teſtament de la Guerre, 189.
Le Calendrier, 194.

Fin de la Table.

BALLADE

BALLADE
AUX LYSANS.

NOBLES Eſpritz, arduz, ſcientifiques,
Que ſongez-vous, où avez vous eſté?
Renger vous fault ainſi que magnifiques,
A eſcouter une joyeuſeté;
Songears maulditz plains de melancolye,
Qui n'appetez jamais choſe jolye,
Recullez vous, allez dormir en l'aſtre,
Bons compagnons qui appetez le jeu,
Si vous n'avez la teſte acariaſtre,
Voyez les faits Maiſtre *Pierre Faifeu*.

De *Pathelin* n'oyez plus les canticques;
De *Jehan de Meun* la grant jolyveté,
Ne de *Villon* les ſubtilles trafficques,
Car pour tout vray ils n'ont que nacquetté.
Robert le Dyable a la teſte abolye,
Bachus s'endort & ronfle ſur la lye,
Laiſſez eſter *Caillette* le folaſtre,
Les quatre Filz *Aymon* veſtuz de bleu,
Gargantua qui a chepveulx de plaſtre,
Voyez les faits *Maiſtre Pierre Faifeu*.

Voz motz dorez garderont les Bouticques;
Et *Peregrin* qui tant a muguetté,
Les *douze Pers* ſont devenuz ethicques,

Artus eſt mort, & *Lancelot* gaſté,
Merlin, *Triſtan*, *Fierabras de Hongrye*,
Avec *Ponthus* ſont allez en fairye,
Et *Valentin*, *Orſon* l'oppiniaſtre,
Matheolus a perdu ſon aveu,
A brief parler il fault que l'on les chaſtre,
Voyez les faitz *Maiſtre Pierre Faifeu.*

ENVOY.

Le Prince *Ovide* a dechifré Baratre
Du Roy Pluton tout l'enorme theatre,
Ce n'eſt rien dit, mettez tout dans le feu,
Meſme *Virgile* en plaignant ſa maraſtre,
Voyez les faitz *Maiſtre Pierre Faifeu.*

L'Epiſtre de Maitre Pierre Faifeu envoyée à Meſſieurs les Angevins, par Mercure, Herault & Truchement des Dieux.

DEPUYS dix ans que je party d'Angers,
En delaiſſant du monde les dangers,
Je n'ay eu ſoing ou vouloir vous eſcripre
Juſque à preſent, & n'en ferez que rire;
Ce neaumoins ſachez que par deça
Depuis long-temps perſonne ne paſſa,
Dont ſçeuſſe avoir tant admirable joye
Que maintenant, combien que tousjours je oye
La raiſonnance & dulciſluant ſon,
Des inſtrumens & celeſte chanſon;
Car nous avons eſpinettes & orgues,
(Ayans paſſé les tenebreuſes morgues
Le feu purgeant la tache des delictz)
Mieulx que n'avez plus doulx & plus jolys:

Le temps me rit, mon plaiſir renouvelle ;
Oyant de vous tant certainne nouvelle,
Par deux Eſpritz qui ne ſont pas menteurs ;
L'un a eſté la fleur de vos Docteurs,
Prédicateur, & de ſi ſainte vie,
Que de l'avoir avions tous grand' envie,
C'eſt voſtre plainct Maiſtre *Pierre Bourreau* ;
Il n'a rien crainct le ſtigial thoreau ;
Ne ſa clameur horrible & vehemente :
Car tout ſoubdain Minos & Rhadamante
Avec Cacus, vroys Juges deleguez
Ont ſçeu de luy tant de biens alleguez ;
Tant de vertus, jûnes, & abſtinences,
Qu'il eſt bien peu de telles continences,
Auſſi eſt-il lauré & coronné
Du plaiſant cueur aux Docteurs ordonné,
Preſque aux Martyrs ; car on a veu les picques ;
Et puiſſans dards contre les Hereticques,
Que en ſon vivant tant vertueuſement
Il a jectez impetueuſement,
Par chaſcun jour en ſermons & lectures ;
En expoſant les ſainctes Eſcriptures,
De aer pareſſeux ne fut onc vulneré,
Dieu a voulu qu'il fut remuneré,
Et l'a tirez ſans plus eſtre en ruyne,
Au puant monde où erreur trop chemine.
Vous le ſouffrez & voyez bien les maulx,
Que vous avez tant longz & anormaulx,
Depuis le temps de leur meſchante ſecte,
Que l'aer en put & la terre ſe infecte,
Et plus auront au monde auctorité,
Et plus aurez longue ſterilité,
Guerre craintifve & horrible famine,
Qui tant vous runge, abbat, & examine.
Vous avez bien les cœurs adamantins,
De ſouſtenir ces boucs puants maſtins,

Luteriens & doctes en paincture;
Faulx monnoyeurs de la ſaincte Eſcripture;
Qui par tous poinctz ont quis & ramaſſé,
Toutes erreurs miſes du temps paſſé;
Ce ſont meſchans apoſtatz attiſez,
Ceditieux, poignans, mal baptiſez,
Vroys macqueraux de leurs pere le Dyable;
Et l'on ne mept le cas remedyable
Pour amortir leur infaicte poëſon,
Tout temps ſera contraire à ſa ſaiſon,
Comme avez veu ces ans qui ſont paſſez,
Et entre nous qui ſuymes trespaſſez.
Crions à Dieu ſur ces meſchans vengeance,
Qui chaſcun jour oſtent noſtre allegeance,
En remonſtrant que c'eſt trop ſotte guiſe,
De priez Dieu pour les mors en l'Egliſe;
Ce que j'en dis c'eſt pour vous advertir,
Que meptez peine à iceulx divertir,
Que vous voyez plonger en l'hereſye,
Dont vous avez grant playe & punaiſie.
Heureux me tiens eſtre deſemparé
Du mocqueur monde, où j'eſtoye emparé,
Et ne voir point ceſte mortelle playe,
Que Dieu ſur vous tres juſtement deſploye.
Le defunct Maiſtre a prins ces jours plaiſir,
A me compter voſtre grant deſplaiſir,
Comme la terre a eſté corrumpuë,
Dont pluſieurs ont perdu mainte repeuë;
Et qui plus eſt par faulte d'avoir bledz,
De toutes pars ſont pauvres aſſemblez,
Crians, plorans par carrefours & ruës,
Meſgreſle fait ainſi ſes eſcouruës;
La mort auſſi s'en vient d'autre couſté,
Qui a rendu maint homme deſgouté,
Recongnoiſſez les dictz de noſtre maiſtre,
Et vous gencez pour ſon remede y mettre;

Ou autrement par la Mere de Dieu;
Y ſera mis remede en chaſcun lieu;
La ſeulle Mere eſt de Jeſus commiſe,
Pour interir telz puans de l'Eſgliſe;
Et cependant que cil plain de bonté,
Ce que deſſus m'a dit & racompté,
S'en eſt venu ung Eſprit Angelicque,
Eſtant conduit de Mercure celicque,
Que j'ay connu, c'eſt *Hardouyn Brahier*
Des noſtres mis & tel le nombra hier
Dont ma grant joye eſt au double triplée;
Sathan confus, & ſa bende riblée.
Celuy venu m'a dit & declairé
Que l'on voulloit de moy faire ung narré;
Si que jamais ne fuſſe mort au monde;
Et ſur ce poinct ſeullemment je me fonde
A vous eſcripre, ainſi comme joyeux,
Pour vous donner confort à faire mieulx,
J'ay agencé moy-meſme le pulpitre
Pour vous baſtir & dreſſer ceſte Eſpitre,
Par ung eſprit qui n'eſt point babouyn:
La diviſe eſt de Maiſtre Hardouyn,
Voſtre deffunct, duquel l'ame eſt puyſée
Avecques nous en ce champ Heliſée;
A ma priere il a obtemperé,
En ce lieu ſainct, amene, & temperé,
Vous ſupplians avoir de luy memoire.
Par pluſieurs ans il print ſon eſcriptoire,
Pour vous dicter, en compoſition,
Maintz haulx propos par bonne invention.
La nation d'Anjou a decorée,
Autant que nul qui ſoit en la contrée;
Et voſtre cueur ſera déſanobly,
Si vous mettez ſa memoire en oubly,
Veu qu'il eſtoit tant armé de ſcience,
Et que en ces maulx il a eu paſcience.

Ne doubtez pas qu'il ne me ayt recité,
Comme il eſtoit traicté & viſité,
Des gros Seigneurs & d'aultre populaire,
Et bien ſçavoit en propos leur complaire,
D'avant mourir en faiſant ſes regretz,
Attaindre fiſt tous ſes papiers ſecretz,
Livres pluſieurs, pour les faire appareſtre
En feu flambant, & le tout par le Prebſtre,
Qui luy bailla ſes derniers Sacremens.
De ce cas cy il m'a fait les ſermens,
Que ce n'eſtoit ſinon pour cauſe ſaincte :
Car pluſieurs ſont qui ont la face faincte,
Qui en lyſant de quelque joyeulx cas,
Euſſent poyſé non point comme ducas,
Mais aucuns motz de ſentence ſecrette
Euſſent donné quelque faulce interprette,
En en faiſant ſans plus leur mal profit;
Ce qu'il a fait eſt bien fait il ſuffit.
Chaſcun congnoiſt ung ouvrier par ſes œuvres;
Les ſerpentins plus infaitz que couleuvres,
Jugent tousjours à leur intention,
Des mots exquis, & ont contention,
Et qui plus eſt mouſchent par les Provinces,
Pour mieux ouyr & rapporter aux Princes,
Ce qu'on n'a pas en ce point entendu :
En ce faiſant pluſieurs ont pretendu
Soy hault monter, par dangereux langaige;]
Cil qui le fait le corps & l'ame engage,
Au Roy d'Enfer, & à ſes chiens umbreux,
Et ont leur part au manoir tenebreux.
Entre autres faictz il avoit fait ung Livre,
Lequel n'eſtoit de hault ſtille delivre,
Le bon *Cretin* eut eſté empeſché,
Touchant ce cas, de l'avoir mieulx couché;
Mais il congneuſt que flateuſes louenges
Ne plaiſent pas ne à Dieu ne aux Anges;

Pluſieurs mondains, quant tout eſt debatu;
Le plus ſouvent font de vice vertu :
Il le bruſla ayant tres juſte cauſe.
Cretin & luy, ſans faire quelque pauſe,
Joyeuſement enſemble ce diviſent,
Et en ces champs les belles fleurs eſliſent,
En decorant noz arbres ſi tres beaulx,
De haultz dictons & de riches Rondeaux,
Tant richement ſentans leur Rhetorique,
Dont cil *Cretin* a eu la Theoricque,
Plus melliflüe entre les biens Sçavans,
Que n'ont pas eu tous aultres eſcripvans.
Que vouldra voir & lire ſa Cronicque
Des Roys Françoys, ſans ſillabe erronicque;
Il trouvera de tant riches coulleurs,
Que on ne ſçauroit en dire les valleurs.
Auſſi avons le grant indictaire
Que vous nommez feu Maiſtre *Jehan le Maire*,
Qui bravement faict ſes narrations,
Et le recit des illuſtrations;
Par ces deux-là toutte la Monarchie
Des Gaulles eſt dorée & enrichie.
Nous en avons tant d'aultres avec eulx'
Qui ont veſcu eſpritz ingenieux,
Que qui vouldroit leurs noms mettre & eſcripre;
Il vous fauldroit plus d'un moys à les lire:
Alain Chartier qui haulte beſonne ha,
Qui en ſon temps hardyment beſongna,
Dont il acquiſt par œuvre meritoire,
Entre les Roys (ſans grant proffit) grant gloire.
Recognoeſſez que tant nobles eſpritz
Ne ſont jamais effacez ne peritz,
Vous en aurez à jamais rithme & proſe.
Jehan de Meun tient ſon Rommant de la Roſe
Fort eſtimé en ſubſtance & en ſens.
Avecques luy dechiffre ſes accens

Feu *Jehan Marot* plain de haultz Leonines.
Le Chevalier *Philippe de Commines*
Qui eſcripvit familiarement;
Et appetons tres ſingulierement
Veoir *Meſchinot* avecques ſes lunettes,
Il n'y a eu vivant ſoubz les planettes,
Qui en ſon temps ait mieulx couché que luy.
George Teſmoing qui deſcript ſon ennuy,
Du Moulinet en Sinonimes paſſe.
Brief nous n'avons en ce beau lieu eſpace,
Que de bien dire en ſingularité,
Sans deſirer particularité:
Mais une paix & volunté unye,
Tranſquilité & concorde infinie,
Non comme vous vivans en corps mortel;
Car noſtre amour & bien eſt immortel.
Vous endurez froict, fain, challeur & peine;
Labeur, douleur, & paſſion humaine,
Tousjours querans ſubſtancialité,
Avec l'ennuy de parcialité;
Et ne povez eſtre long-temps en vie,
Que vous n'ayez l'ung par ſur l'autre envye.
Tous ces deſirs & ſenſitifs humains,
Font deshonneur & grant dommaige à maints.
Quant tout eſt dict, ce n'eſt que une folye
Que voſtre monde, abus melencolye,
Tousjours taſchans avoir honneur mondain.
Rien ne vous eſt en voir mourir ſoubdain,
Sans dire mot ne avoir Clerc ou Prebſtre,
Dieu ne vous mept, ce ſemble, que pour eſtre;
Deuz grans au monde, & les aultres paſſer,
Et ne penſez qu'il vous fault treſpaſſer,
Maulgré voz dens & de voſtre pecune.
Tant plus avez & plus eſt de rancune,
Et de miſere à voſtre partement.
De riches eſtre avez esbatement,

Et rappinez par une eſtrange ſorte,
Et le plus foible à ſon col le fort porte;
Et baſtiſſez tant de belles maiſons,
Mais à un cop vous fauldront les faiſons:
Là trouverez que c'eſt bien pauvre choſe,
De ce que au monde en traveil on diſpoſe.
Si Dieu euſt faict les hommes immortelz,
La Terre fuſt toute plaine d'Hoſtelz.
Or faictes fort, mais vous mauldirez l'heure
Cent mille foix, de tant faire demeure
A vous congnoiſtre & deſcongnoiſtre Dieu.
Ne doubtez point que en ceſt immortel lieu
Puiſſons narrer choſe qui ne ſoyt vraye;
De noſtre eſtat plus fort vous eſcriproye,
Mais je cognois que de peu vous faſchez,
Et de ſçavoir de moy plus ne taſchez,
Si non mes faictz pour gaudir & pour lire.
Je vous deffends pour tant mon nom deſcripre
Ne degloſez rien aultrement que appoint.
Si je me ſens deshonnoré ou poinct,
Par voſtre eſcript que ſi bien on libelle,
Je vous prometz que je yray en orbelle,
Par voz maiſons menant tant de luyttons,
Et donneray tant de coups de baſtons
Deſſus voz litz, à l'heure qu'on ſommeille,
Que n'oſerez tirer pied ne aureille.
Ne penſez pas pourtant ſi je ſuys mort,
Que vous n'ayez de moy quelque remort:
Il n'y aura Varlet ny Chambriere
Qui n'ayt grant peur en oyant la maniere
De ma tempeſte, & nocturne tourment,
Si vous parlez rien en mon détriment.
J'euz nom *Faifeu*; mais g'iray par les porches;
Et porteray ſouches, boys, rondins, torches
En voz foyers, & feré feu ardant,
Que aulchun de vous ne ſera regardant,

Et n'oſerez remuer cul ne teſte,
Quant ſur voz litz vous orrez ma tempeſte.
J'ay bien voullu vous eſcripre en ce point
Pour inſerer ces motz tres bien appoint,
Devant que eſcripre aucuns cas de mes Actes.
Les motz ſont bons pour ſervir de ſtigmates
Dedans voz cœurs, & n'eſt rien ſeulement,
Fors vous donner ung advertiſſement
Qu'il fault mourir, rendre devant Dieu compte;
Et notez bien ce que je vous raconte,
Car ce ſera plutoſt que n'eſperez:
Parquoy convient voz œuvres temperer.
Si j'ay le loy plus avant vous eſcripre,
Le Dieu Mercure yſra pour le vous dire.
Faictes grant chere, & priez Dieu pour moy,
Qui m'a oſté de tout mondain eſmoy;
Par *Hardouyn* qui fut de grant valluë.
Faiſant la fin en ce point vous ſaluë
Priant celuy qui fiſt Ciel, Terre & Mer,
Vous preſerver de tout tourment amer,
Et vous doint grace en ce peregrinage,
De Paradis acquerir l'heritage.
Le moys de May aux champs Helyſiens,
Où ſont fluans tous fruictz Ambroſiens,
Là où challeur aucun de nous n'eſtuë,
Et où le froit jamais ne s'eſvertuë,
Où fain & ſoif n'ont aucune puiſſance,
Mais toute joye & parfaicte plaiſance.

Grace & amour.

Fin de l'Eſpiſtre dudit Faiſeu.

Io, Da, Org.

S'enſuyvent les geſtes dudit Maiſtre Pierre Faifeu, compoſez par Maiſtre Charles de Bordigné Prebſtre, le tout au long comme ilz s'enſuyvent.

A tous nobles Lecteurs ayans voulloir & affection de veoir choſes nouvelles, plaiſantes, & faceſcieuſes, pour paſſetemps & recreation tant ſeulement, non pour detracter & par envye mal dire eſpeciallement de ce préſent petit œuvre (toutefois mal & rudement compillé & ordonné) intitulé les faicts & dictz joyeulx de feu Maiſtre Pierre Faifeu *Eſcollier natif d'Angers; auſſi & pareillement à toutes honneſtes corrections & reveuës, le compillateur d'iceluy humble recommendation & amyable ſalut.*

EPISTRE.

NOBLES Lecteurs qui fort delectez veoir,
Ne vous faſchez de mon petit ſçavoir
Qu'ay applicqué, en faiſant collecture
De ce libvret, dont vous orrez lecture.
Ce ſont les faictz de feu *Pierre Faifeu*,
(Natif d'Angers) quelz au mieulx que j'ay ſçeu,
Ay retiré de maintz Seigneur & Dame,
Qui bien l'aymoient, voire de corps & de ame.
Non préſumant d'aulcun l'honneur bleſſer
Ne oppreſſer, ou en rien rabaiſſer;
Mais augmenter de toute ma puiſſance,
(Aidant mon Dieu, car rien je ne puys ſans ce.)
Si je y metz rien qui ne ſoit à plaiſir,

Je vous ſupply' ne prendre en deſplaiſir;
Mais l'excuſer; quar ainſi qu'on le conte,
Je l'ay eſcript & icy mis en compte:
Je ne l'ay veu, dont n'en ſçauroys parler
Que par ouir; mes ſon renom par l'aer
Court & bruict fort, par quoy prens adventure
Les rediger & en faire ouverture,
En proteſtant ne voulloir abuſer,
Ne de meſdire aulcunement uſer.
Sy je le faictz, pour Dieu ne ſoit admys,
Mais pardonnez, ſi rien je y obmys,
Ou bien trop mis, à la faulte on pardonne.
Pour ſupplier ceſte Eſpiſtre à part donne
A vous Lecteurs, ſi que facez pardon,
A mes déffaultz joyeuſement pardon;
Car mainteſſois on voit bien par donner,
Les grands déffaultz & erreurs pardonner.
Priant à Dieu qu'il vous vueille reſduyre,
Les lire & veoir & gentement deſduyre,
Bien les gouſter; puis par faictz & par ditz,
Vous tranſlater en ſon hault Paradis.

Amen.

Au troncq de tout honneur, ſurgeon, branche ou jeſton, produyt du tige de vertu, ſource mellifluant tres amenes, délectables, ſavoureuſes & dulciſonantes muſicque, Rhetoricque, & trop ſuave eloquence, ſublevateur, vray ſupport, ſouſtien, & tres ferme conſonne, lance, armes, & invincible eſcu des Chevalliers Errans, ſoubz le credit & à la pourſuytte d'icelles, tres venerable & diſcret mon tres cher Seigneur, Monſieur Maiſtre Jehan Alain *Prebſtre, Bachelier ès droictz, Abbé Commendatoire du Cenobe ou Abbaye du Perrayneuf, de l'Ordre de Premonſtré au Dioceſe d'Anjou, & Chanoine en l'Egliſe Royal & Collegial Monſieur Sainct Lo, lez la Ville d'Angers, Voſtre tres-humble ſerf, petit diſciple, & obeyſſant Chappelain,* Charles de Bordigné, *Salut avec tres-humble obeyſſance.*

MON tres-cher Sieur pour à vous me allier,
Ung jour eſtoys comme familliers,
Avecques vous, où de la voſtre grace
Benignement, dont pas je ne me [eſgace,
Me teniez pluſieurs joyeulx propos,
Y alleguant maintz gayz & gens ſuppoſtz;
Entre leſquelz miſtes en apparence,
Pierre Faiſeu, ayant en eſperance,
Que j'en diroys quelque bon conte ou faictz:
Quar diſiez que pluſieurs en a faictz,
Mais pour le temps je n'en ſçavoys nulz faire.
Or congnoiſſant de voſtre eſtat l'affaire,
Et que ſur tous cas joyeux vous amez,
J'ay tant cherché & ſerré les rametz,
En pluſieurs lieux, que ſelon ma puiſſance,
Petit ſçavoir, & infime ſcience,
En ay trouvé grant portion & part,
Que ay bien voulu mettre & eſcripre à part;

En eſperant de vous faire ſervice ;
Et regardant que c'eſt à ung Serf vice ;
Ne mettre peine à complaire à ſon Maiſtre,
Je m'y ſuys mys & bien voulu ſoubzmettre.
Auſſy l'ay faict & ainſy je l'entends,
Que pluſieurs gens y prendront paſſetemps,
Mais j'ay voulu ſoubs voſtre adveu le faire,
Quar ſoubz meilleur je ne le ſçauroys faire.
Pour ce Monſieur qu'il me ſoit advoué,
Et que par vous ne ſoys deſadvoüé,
Aultre guerdon de vous je ne demande,
Si non que ſoys par vous tins en commande.

Adieu.

L'ACTEUR.

TOUT endormy, ſongeard, melancolique,
Ung jour de Apuril, comme ung vroy Catholicque,
Que les oyſeaulx commencent jargonner,
Au temps Paſqual que don Apoſtolicque,
Sayges & foulz de bon voulloir, colique
A ſainct Trotter ung chaſcun va gaigner,
En pluſieurs lieux ſans argent deſgainner,
Me tranſporte faire mes ſtations :
Qui doibt argent craint les citations.

Me pourmenant, ung Rouſſignol s'eſveille ;
De ſon doulx chant treſfort je me eſmerveille,
Quar il diſoit en ſon chant, fy, fy, fy,
Fy, de dormir, fy d'Homme qui ſommeille,
Fy de ſongeard, fy d'Homme qui ne veille

A ſon honneur; alors je vous affy;
Que j'heu bien peur & ung tres grant deffy
De perdre honneur, par ma grant nonchallance;
Veu qu'on ne acquiert ſans bien grant pourchatz
[lance.

Je l'eſcoutte, lors commença à dire,
Tournant ſon chant mieulx que une harpe ou lire,
En chant bien doulx, & playſant; ſuy, ſuy, ſuy;
A l'eſcouter je ne peuz contredire,
Mais ſuis faché quaſi rencontre de ire
Que ne le voy, & il ſemble eſtre icy;
Car il diſoit, vien toſt, auſſy, auſſy,
Ne ſois laſſé; le gaing eſt à pourſuyvre:
Tel va bien toſt, qu'on aconſuyt pour ſuyvre.

Le pourſuyvir je me mis en la chaſſe,
Tant me plaiſoit; ſans baſton ou eſchaſſe,
Je le ſuivy, par montz, par vaulx, par plains,
Autre deſduyt d'avecques moy je chaſſe,
Car nul plaiſir, fors le veoir, ne pourchaſſe;
Mais je ne puis, dont tres fort je me plaings,
Et nul ne voy à qui en face plainctz:
Lors je penſoys eſtre cheut en feyerye;
Qui joyeulx eſt, bien il fault que en faitz rye.

En ce penſer me metz à l'adventure
De plus en plus, pour veoir quelle adventure
Pourroys trouver, ſuyvant ce bel oyſeau;
Car de l'ouyr c'eſt choſe oultre nature;
Nul plus doulx chant par B mol ou nature
Oncques ne ouyt Dame ne Damoyſeau.
En ce deſert, où avoit maint roſeau,
Vaſe arreſter, là me metz à l'eſcoutte;
Eſcot donné, vault mieulx que cil qui couſte.

A eſcouter, ſon chant m'a endormy,

Non pas du tout, mais quaſi à demy ;
Lors fuz tombé reſvant en tremblerie ;
Plus n'avois ſoing ne de fa ne de my,
Ne de parents, parentes, ne de amy,
Oncques ne fuz en telle diablerye,
En tel tourment, ne ſçay quel diable rye ;
Plus n'heu remors ne de chant, ne de oyſeau ;
A bon yvrongne il ne fault jamais eau.

De ce dormyr, qui tant me a tourmenté,
Tout mal content, le cerveau evanté,
Suys eveillé en grant esbahyſſance,
Pourtant qu'ay veu qu'on m'avoit abſenté,
Et tranſporté ſans mal, mais en ſanté,
Du premier lieu où fis obeyſſance
Ouyr l'oyſeau; parquoi je heuz deffiance
Avoir eſté en ce lieu enchanté :
Souvent veoit-on pleurer qui a chanté.

En tel ennuy, pour me cuyder retraire ;
Charche chemin ; mais on me vint ſoubztraire
Incontinent, car je ouy à travers
Bien hault ſonner une clochette & traire :
A y aller nul ne me fut contraire,
Moyne ou Nonnain, Jacobin, ou Convers,
Fors le deſert qui fort eſtoit divers,
Je tiray là où je ouy la clochette :
Bon crocheteur toutes portes crochette.

J'ay tant erré par chemin & par voye ;
Tantoſt le droict, & puis je me deſvoye ;
Mais tant ay faict, que j'ay veu ung parquet
Tout cloz à mur, le bon Dieu me pourvoye
Sy je congnoïs que c'eſt tant de près voye,
Fors que dedens y avoit grant cacquet :
Tous mes eſpritz mis toſt en ung paquet,

Pour

Pour adviſer ſy rien pourray congnoiſtre :
Pas grant ſens n'a cil qui ne fait que nayſtre.

Je m'approchay au plus près de la porte,
Bien peu hardy, de y entrer me deporte
Comme honteux ; mais ſoubdain le portier,
Nommé Bon-cueur, envers moy ce tranſporte
Avecques clefz, leſquelles il m'apporte,
Et me diſant ſy vous deportiez
Entrer ceans, pas ne emporteriez
L'heur d'avoir veu ceulx qui ſont cy poſez :
Souvent laſſez ne ſont pretz repoſer.

Quant je aperçeu que Bon-cueur me commande
Entrer leans, à luy me recommande,
Le ſuppliant qu'il me face ſupport
Sy j'ay meſtier ; lors il me diſt, au port
Tu es venu, qu'en advant te fault mettre,
Pour rediger ou en proſe, ou en metre
Les faitz & ditz de ceulx qui cy repoſent,
Que les mondains jà perduz preſupoſent.
Je m'excuſay ; mais Bon-cueur ferme l'huys
Quant fuz entré, lors je m'eſvanouys
Quaſi de peur de veoir tant de tombeaulx,
Epitaphes, & funereux lambeaulx,
Tombes, cercueulz, ſepultures, & lames
Où gyſent corps evacuez des ames.
Bon-cueur me diſt, pas icy ne demeure,
Car temps il n'eſt encores que tu meure,
Je te merray où verras les Eſprits
Des corps gyſans, pas n'auras en deſpris
Mettre en eſcript de chaſcun la requeſte ;
Puis bien ſoubdain auras finé ta queſte.
Tout traverſé tant par faitz que par ditz,
Vinſmes entrer, quaſi en Paradis,
Au lieu nommé les beaulx champs Eliſées,

Où on nous fiſt grant cheres & riſées.
Là je trouvé Pappes & Patriarches,
Archeveſques, Cardinaulx plaines arches;
Abbez, Curez, Eveſques, Archeprebſtres;
Gens Seculiers, Nonnains, & ſimples Prebſtres;
Empereurs, Roys, Ducz, Archeduz, & Contes,
Barons, Seigneurs, dont je ne ſçay les comptes,
Marchans, Bourgeoys, Roturiers, Laboureux:
Lors mon eſprit fut fort laborieux
Conjecturer que tout ce povoit eſtre,
Veoir tant d'Eſpritz repoſer en tel aeſtre.
Bon-cueur me dit, me voyant en tel point,
Très cher amy, or' ne t'esbahys point,
Car ce lieu cy eſt la propre demeure
D'Eſprit joyeux, ſans que jamais il meure;
En ce lieu cy n'y a que gens gaillards,
Qui ont eſté gaudiſſeurs & raillards;
De ce lieu cy s'enfuyt melencolye,
De-peur que nul au cœur ne au col lye;
De ce lieu cy ſont chaſſez tous contemps,
Riotz, desbatz, noyſettes, & contends;
En ce lieu cy ne habite point de bruyt,
Que de plaiſir, qui à tousjours y bruyt;
Brief ce lieu cy eſt diſt Parc de plaiſir,
Où tous Eſpritz vivent ſans deſplaiſir.
Les regarder jamais ne me laſſaſſe,
Car en ce lieu n'a barat ne fallace,
Fors joye, & rys; ſoucy eſt en oubly;
Le lieu eſt fort de baulté ennobly,
Y demourer ſur tous lieux je vouldroys,
Car c'eſt ung lieu plaiſant en tous endroictz.
De toutes pars je fuz environné
Des aſſiſtans, & d'eulx arraiſonné
Que je queroys, & qui vers eux me meine
En leur manoir, & tant plaiſant dommaine.
Bon-cueur reſpond que vers eulx m'a conduyt

Pour les ſervyr, & pour prendre deſduyt
A rediger tout, à leurs appetiz,
Ce que vouldront tant les grans que petitz;
Les faitz joyeux, non pas grandes cronicques;
Faitz belliqueux, ne les ditz canoniques,
Tous il les laiſſe aux Hyſtoriographes,
Ce leur partient paſſer par ſoubz leurs graphes:
Car il ne veult emprendre à leur affaire,
Quant le vouldroit il ne le ſçauroit faire.
Lors tout ſoubdain qu'ilz virent mon voulloir,
Tous de grant cueur, ſans en rien leur doulloir,
Vont racompter chaſcun en ſa partye
Leurs faitz & ditz, leur aller & partye,
Leurs tours ſubtilz, leur petit paſſetemps,
Qu'au monde ont fait pour faire paſſer temps,
Leur entretien que ont fait en amourettes,
Les promeſſes tranſmuées en ſornettes,
Pour parvenir par ſur leurs entreprinſes,
Ce gaudiſſant au monde ilz ont aprinſes;
Mais penſent bien que plus n'en ſoit memoire
En nul endroit, ès loix, ne en grammoire:
Parquoy me prient que tout mette en eſcript,
Dont fuz troublé, & quaſy tout perſcript;
Car ilz eſtoient ſi grande multitude,
Que n'en pourrois prendre ſolicitude.
Mais tout ſoubdain je me voys adviſer,
Et à par moy ſubtilement viſer,
Que de tous ceulx que veoys en preſence,
On a eſcript par grande preference,
Là je congneu Patelin o ſon drap,
Françoys Villon, & autre maint ſatrap,
Jehan le Seure, & Jehan de Mandeville,
Maint affronteur & de Bourg & de Ville,
Quelz en leur temps ſouvent ſe ſont deſduitz
Faire creditz, ſans les avoir reſduitz,
Mais à gaudir mettoient leur eſtudye.

De tous entr'eulx pas je ne ſçay que dyre;
Fors que leur dys, que par fort grande eſtime
Leurs faitz on voit tant en proſe qu'en rime
Par chaſcun lieu, voire juſqu'à Paris,
En nul endroit leurs noms ne ſont perys.
Les aſſiſtens tous de moy ſont contens,
Mais Bon-cueur vint, qui me diſt; je n'entens
Que de ceans en vain tu t'en retourne.
En ce diſant, mon viſage je tourne
Devers Bon-cueur, lors je vy en ung angle
Ung compagnon, ayant ſa robe ſangle,
Qui bien ſembloit avoir eſté galland,
Mais de primſault ne congneu tel allant.
Quant me apperçeut, ſon eſcabeau, ou chaeſre
Il laiſſa là, & me vint faire chere.
Je le congneu pour tant qu'il a fait feu,
A bien gaudir; c'eſtoit Pierre Faifeu.
Pour m'accoller de bon cueur ſe rebrace;
Et voulentiers joyeuſement m'embrace,
Me ſuppliant, ſans noiſe & ſans riotte,
De bon vouloir, par amour patriotte,
Sy rien on n'a de luy mis par eſcript,
En rediger je ne prengne deſpit.
Je luy reſponds n'avoir en congnoiſſance
Rien eſtre eſcript, mais bien de ſa naiſſance
Je ſçay le lieu, dont de grant voulenté
L'amour du pays m'a fort entallenté
Faire ſon vueil, moyennant qu'on me conte
Ses faitz, de quoy on pourra tenir conte.
Lors me bailla en ung petit papier
Ce que s'enſuyt, pour toſt le copier,
Me requerant, qu'en donnaſſe le double
A ung Seigneur, duquel l'honneur redouble,
Notable Abbé, Chanoine très diſcret,
Mixte en ſçavoir, en loix, & en decret,
Tant que l'on voyt, voyre juſque à bien loing

Son nom florir, c'eſt Maiſtre Jehan Alain;
Luy ſupplyant que pas ne ſoit ſi laſche
Tant le celer, que chaſcun ne le ſache.
Son dict ouy, je prins de luy le Livre,
Par le conſeil de Bon-cueur me delivre
Le copier, comme on m'a fait requeſte,
Avec eſpoir de toſt finir ma queſte.

Comment Maiſtre Pierre Faifeu commença aller à l'Eſcolle.

CHAPITRE PREMIER.

IL y avoit tout au commencement,
Qu'il fut bien temps pour ſon advancement
Que eſtudiaſt, on l'envoye à l'Eſcolle;
Mais ſon eſprit, ſi comme je recolle,
Eſtoit tant gay, tant plaiſant, & joly,
Que de plaiſir il eſtoit tout poly,
Fort inventeur, ſelon ſon petit aage,
De quacquetter & dire il faiſoit rage,
Tant que jamais à nul il n'ennuyoit,
Mais ung chaſcun de ſes geſtes ryoit:
Les gros Seigneurs l'avoir avoyent envye;
Autant qu'enfant qui pour lors fuſt en vye;
Pour ung enfant c'eſtoit le nompareil,
Je croys que au monde il n'avoit ſon pareil.
Ung jour advint, entre ſes fais joyeulx,
Pour ſes deffaultz, dont il ne fut joyeulx,
Sa mere a dit qu'il auroit la feſſée;
Dont de tel fait il cheut en grant penſée,
En meditant maniere de eſchapper:
Il luy faſchoit de ſe laiſſer happer;
Or tout ſoubdain trouva une cautelle.

Sa dicte mere avoit couſtume telle,
De le lever ſouvent au ſault du lict,
Qui n'eſtoit pas pour luy trop bon delict.
Il eſt ainſy qu'il euſt ung autre frere
Plus viel que luy, dont pour mieulx ſe defaire
D'eſtre feſſé, il ſe couche en ſa place,
Subtillement de ſon lieu ſe deſplace,
Et fait le gueſt quant ſa mere viendroit
Au plus matin ſecretement vint droit,
Cuydant trouver au lict le vaillant homme;
Mais ſe lever je croy que pas ne chomme,
Elle s'adreſſa où le penſoit trouver,
Subtillité n'eſt que de controuver,
Car a trouvé ſon grant frere en ſon lieu,
Dieu ſache bien s'il y eut du beau jeu,
Il fuſt feſſé, car il fut prins pour l'autre,
A poys de eſcu, & d'un couſté & d'autre.

Comment quelquefois qu'il eſtoit à l'Eſcolle ſon Maiſtre luy baillant la feſſée, il effoira.

CHAPITRE II.

EN ce temps-là qu'il enſuyvoit l'eſcolle,
Son Precepteur, Regent, ou Protheſcolle
(Pourtant que bien ne ſçavoit ſa lezçon,
Ou pour rager, ou par quelque fazçon)
Luy decouvrit ſa maiſon par derriere,
Sans qu'il ſe ſçeuſt retyrer en arriere;
Mais quant congneut ne pouvoir eſchapper,
Sans mener bruyt, ou nullement tapper,
Il fit beau cul tout au droit du viſage

Du Precepteur, quel voyant telle ymage
Cuyda frapper, mais le vaillant poullet
Luy a tyré de ſon cul ung boullet,
Non pas ſi dur que plomb, ou cuytte terre;
(Auſſy n'en eut ſi dangereux caterre)
Mais luy bailla de la foyre à travers
De ſon muſeau. Vous eſcripre en trois vers;
Non pas en cent je ne ſçaurois la honte
Que eut le Regent, pour faire fin de compte;
Car pour certain il fut ſy empeſché
A ſe effoyrer, que Faifeu deſpeché
S'en eſt allé, car il ne l'a ſçeu battre
Pour la pueur. Or croyez ſans rabbatre;
Que qui euſt deu tous les enfans tuer
Qui là eſtoient, on ne les peuſt muer
A rire, tant que c'eſtoit grant merveille;
Dont le Regent grandement s'eſmerveille;
Et a reprins Faifeu par grant deſpit,
Qui reſpondit ſans faire long reſpit;
Monſieur, pour vray de ce me vueillez croire;
Que pas ne ſçay comment j'ay heu la foyre,
Mais ſi ſentez que ſoiez offencé,
Pardon requiers, & que ſoys diſpenſé
Eſtre battu, car j'ay tant mal au ventre,
Qu'il m'eſt advys que le grant Dyable y entre.
Ainſy Faifeu eſchappa en ce point;
Il n'eſt qu'avoir ſubtilité à point.

Comment il avoit ſubtillement argent de ſa mere.

CHAPITRE III

APRES avoir eſté par ung long-temps
A la grimaulde, il faillut changer temps,
Aller au Droict pour y avoir pratique;
Mais comme on veoit que pluſieurs, par trafficque,
Font desbaucher maint enfant de maiſon,
Leur faiſant perdre & leur temps & ſaiſon,
Les conduiſſant par fazçons trop ſubtilles
En pluſieurs lieux, & choſes inutilles;
Le jeune gars qui tant d'eſprit avoit,
Fut touſt ſeduict; mes pas il ne ſçavoit
Quel dommaige eſt que de perdre l'eſtude:
Toſt en hait & Libvres & eſtude,
Et ſe accointa de joueurs & pippeurs,
De gaudiſſeurs, yvrongnes, & lippeurs,
De chaſcun joeu toſt fut bon maiſtre en ſomme,
Autant qu'on heuſt peu trouver joucque à Romme.
Mes comme on voit tousjours ne gaignoit pas,
Tout ſon argent perdoit touſt que le pas,
Puys ces amys en avoient peine amere,
Et bien ſouvent le diſoient à ſa mere;
Parquoy n'ouſoit ce trouver à l'hoſtel:
Mes ſon moyen de appoincter eſtoit tel;
Quant il ſçavoit ſa mere aller à Meſſe,
Il s'en venoit comme une grande aſneſſe
De Libvres plain, qui ſouvent n'eſtoient ſiens,
Mes emprunctez d'aulchuns Practiciens.
Alors paſſoit doulcement devant elle,
Puis à aucuns qui eſtoient avec elle

Elle ſe plaignoit qu'on luy raportoit faulx
De ſon enfant, qu'on luy dit eſtre faulx.
Les compagnons reſpondent; c'eſt mal fait;
Car nous ſçavons qu'en ſcience eſt parfait,
Et apprent fort bien, comme vous voyez,
Vous faictes mal de ainſy le forvoyez
De voſtre hoſtel. Doncques la bonne femme
A veoir ce creu, ſe reputoit infame,
Et adjouſtoit foy au dit des mignons,
Qui bien ſouvent eſtoient ſes compagnons.
Lors tout ſoubdain envoyoit s'enquerir
Si on l'avoit veu, & bien fort requerir
De retourner; puis il luy fait à croire
Que des Libvres il s'eſtoit fait acroire,
Et d'autres cas, dont il avoit meſtier
Pour ſoy ſervir; il ſçavoit ſon meſtier
Mener ſi bien, qu'il avoit ſa demande
A ſon plaiſir, ſans en payer amende.
Puis ſon cas fait, retournoit à l'esbat
Aux compagnons; Dieu ſache le ſabbat
Qui eſtoit là, tandys que l'argent dure,
Il ne craignoit ne challeur ne froidure,
Tout nud danſoit, buvoit juſque à minuyt,
Ne fut onc veu ſi glorieulx deſduyt,
Il ſe changeoit, il ſe tournoit la face,
Il engoulloit ung verre, une tace,
Il gambadoit, il faiſoit le badin,
Oncq' on ne vit ung plus parfait landin;
Il baſteloit, jouoit de paſſe-paſſe,
Bref il n'eſtoit en compagnie ou place
Où il ne fuſt par tout le bien venu,
Tant que duroit ſon bien & revenu,
Des gaudiſſeurs de toute la province
Sans en mentyr il en eſtoit le prince;
Ung pot de vin, comme emmy ung houſeau,
En ſon goſier jectoit ce damoyſeau.

Comment il avalla du lamprion tout vif.

CHAPITRE IV.

LE compagnon, pour faire le plaiſant,
Feiſt ung bon tour, dont puis fut deſplaiſant ;
Car certain jour du lamprion il prinſt,
A l'avaller tout vif il entreprinſt,
Bref il en print je ne ſçay pas le nombre,
Il l'advalla ; mais Dieu ſache l'encombre
Qu'il luy a fait, car aux boyaulx le grappe,
Mieulx luy vaulſiſt avoir la goutte grappe,
Si n'euſt eſté ne ſçay quel' medicine
Que ſoubdain print, ou de herbe, ou de racine ;
Le compagnon euſt eu ſon dernier metz :
Mais il jura ſa foy que deſormais
Ne ſe joueroit avec ung tel bagaige,
Car pour cuyder gaigner ne ſçay quel gage,
Il s'eſtoit mis en ce fol aſſeſſoire,
Dont pire fut que s'il euſt eu la foyre.

Comment il deroboit les oayes à ſa mere.

CHAPITRE V.

APRES advint, faiſant ſes paſſe-temps,
Que chez ſa mere avoit, comme j'entends,
Pour engreſſer grant nombre d'oayes
Pour les avoir le galland ſe remuë, [en muë ;
Et va penſer comme il luy failloit faire

Pour mettre à fin ſubtillement l'affaire.
Le bon enfant droit s'en va au marché,
Après qu'il eut ſon cas bien remerché,
Et achepte oayes qui n'eſtoient gueres graſſes,
Puis les poſa, en faiſant noyſes baſſes,
Emmy la cage où les graſſes eſtoient,
Et emporta les graſſes en ce point.
Sa mere eſtoit toute esbahye comment
Ce cas alloit, veu que tant & ſouvent
Faiſoit penſer ces oayes, qui tant ſont maigres;
Et de ce fait par parolles bien aigres
Tenſoit ſouvent ſes gens, & leur diſoit
Que c'eſt leur faulte, & fort les mauldiſſoit.
Mais le mignon tant de fois fiſt le tour,
Qu'on s'en douta, parquoy ne fiſt retour,
Mais quand revint certain jour chez ſa mere
Elle l'en reprint par façon bien amere,
Luy defendant venir à ſa maiſon;
Mais il reſpond que ce n'eſt pas raiſon
Le forbannyr ainſy ſans apparence,
Et luy promiſt que, par experience,
Si telz larrons vouloient plus retourner,
Il les rendroit en tel point attourner,
Qu'on congnoiſtroit ce n'eſtre point ſon vice.
Lors tout ſoubdain, ſans faire long ſervice,
Il s'en partiſt, & pour le faire court,
Aux compagnons joyeuſement acourt
Pour desjeuner, gaudir, faire grant chere,
Auſquelz conta, ſans faire grande enchere,
Que à la maiſon de ſa mere y avoit
Oayes graſſes tant, mes pas il ne ſçavoit
Comment pourroit en avoir à l'emblée.
L'un des gaultiers eſtant en l'aſſemblée,
C'eſt toſt offert aller avecques luy;
Ce qu'il conſcent, & de fait icelluy
Le va mener tout droit à la maiſon,

Or il failloit, ſans aucune achoiſon,
Par ſur ung puitz qui reſpond en la ruë
Entrer leans; Faifeu ne fut pas gruë,
Entre premier, l'autre le ſuyt après,
Sans le laiſſer nullement que de près.
Quant eurent prins des oayes à leur plaiſir,
Veullent ſortir ſans avoir deſplaiſir;
Faifeu bailla les oayes à ſon conſort,
En luy monſtrant la maniere qu'on ſort,
Cuydant ſortir, le glorieux luneau
Tumba du hault du puys juſques en l'eau.
Lors s'eſcria, à l'aide; je me noye.
Faifeu s'en va, & laiſſe luy & l'oaye,
Et ſe coucha en ſa chambre à part ſoy,
Si qu'on ne diſt que ce venoit par ſoy.
Les ſerviteurs trouverent le marchant,
Qui bien eſtoit acouſtré en meſchant,
Car ſans ſecours bien toſt ſe fuſt noyé,
Le cas par luy ne fut pas regnoyé;
Car lors Faifeu fut trouvé en ſon lict,
Dont il ne fut accuſé du delict.

Comment il trompoit ſa mere pour aller desjeuner quel' ne fuſt en la maiſon.

CHAPITRE VI.

UNG autre tour faiſoit-il bien ſouvent,
Quant en ſa bource il n'avoit que du vent,
Et qu'il n'avoit o luy denier ne maille,
Ne luy ſervoit ne rime ne rimaille,
Ses beaulx parler, ſon glorieux quacquet
Lors n'euſſent ſçeu luy ſervir d'un bancquet

Pour desjeuner; bien adviſoit le temps
Que l'heure eſtoit ſans noyſes ou contends
Sa mere aller à l'Egliſe, à la Meſſe,
Quant elle orroit ſonner à la Paroiſſe.
Or s'en alloit le vaillant Chreſtien
Sonner la cloche à Monſieur Sainct Julien,
Où ny avoit nul Prebſtre, qui chanter
Euſt nul vouloir; mais pour mieulx l'enchanter
Faiſoit le gueſt, quant venoit d'un couſté,
D'un autre alloit, non pas trop deſgouſté,
Incontinent en l'hoſtel ſe fourrer,
Où bien ſçavoit ſon hocqueton fourrer,
Acompaigné de pluſieurs vaillans gens,
Qui d'un denier ſouvent n'eſtoient regens.
Si à l'hoſtel y avoit de bon vin,
Croire bien fault qu'au ſervice Divin
Ne le mettoient, mais luy tyroient l'aureille;
Puis emportoient chaſcun une bouteille
Pour le diſner, auſſi mainte autre bribbe;
Contre ſon veuil ſerviteur ne regibbe,
Car il les euſt bien à ſon gré frottez,
Et hors l'hoſtel fort ſoubdain fait trotter.

Comment ſa mere luy ferma la cave, & comment il s'en vengea.

CHAPITRE VII.

SA mere ung jour voulut aller aux champs,
Et le mener; mais laiſſer ſes marchans
Il ne voulut, contrefaiſant le grave,
Penſant pour vray que les cleſz de la cave
Luy laiſſeroit: ce que pas elle ne fiſt,
Mais s'en alla, & de luy ſe deffiſt,

Cuydant gaigner de luy par telle cautelle.
Le bon marchant fut beaucoup plus cault que elle,
Car tout ſoubdain qu'el' euſt le doz tourné,
A la cave ſon chemin a tourné,
Dont tout-à-coup il leva la ſerreure,
Et ſes conſors y mena à celle heure.
Là beurent bien, & firent gaudion,
Mainte chanſon, maint ſault & tordion
Ilz firent là par ſept ou huyt journées;
Filles pluſieurs y furent adjournées.
Quant eut bien fait grant chere à ſon plaiſir,
Et ne craignant à faire deſplaiſir
Nul à ſa mere; il s'en va où eſtoit,
Et du celier la claveure portoit.
Quant elle a veu ſa claveure penduë,
Luy demanda, quaſi comme eſperduë,
Qui le menoit, & que c'eſt qu'il portoit;
Il reſpondit, pourtant qu'elle apportoit
La clef du vin, la claveure il emporte,
Affin que nul ne rompiſt pas la porte.
Sa mere fort de ce fait le tenſa,
Mais pour ce rien ne l'en recompenſa,
Sinon qu'il dit, & bien fort il afferme,
Qu'il rompra tout ſi la cave on luy ferme.
Voyant ainſy que ce il afferma
Oncques depuis la cave ne ferma.

Comment il ſe vengea de ſeur Macée la devotte, qui le faiſoit tenſer à ſa mere.

CHAPITRE VIII.

IL y avoit en la Ville d'Angers
Ung lorpidum, qui par tout ſans dangers
Se tranſportoit, ſi bien je la denotte,
Elle avoit nom Macée la devotte.
Or eſt ainſi que ſouvent gouvernoit
La ditte mere, & ſi la ſubornoit
A menacer ſon fils, & le reprendre
De ſes malfaits. Doncques il fault comprendre
Que le mignon n'en eſtoit pas content,
Car bien ſouvent il la trouvoit contant
Avec ſa mere, & luy faire rapport
De ſes follyes, dont perdoit ſon ſupport
Par ſon moien, & par telle raiſon,
Qu'il ne ſe oſoit trouver en la maiſon.
Advint un jour, ſans faire grant quacquet,
Que le galland ſe accrocha au pacquet
Où ſe pendoient les clefz de ceſte vieille,
Subtillement, que ce fut grant merveille,
Ce temps pendant qu'à ſa mere comptoit
Ses facheries, & ſes faitz racomptoit,
Et luy robba la clef de l'huys devant
De ſon logis, puis luy ſoubdain devant
S'en va querir une fille de joye
Secrettement, ſans que nully la voye,
Et la poſa, ſi bien je me remembre,
En l'enfermant toute ſeulle en la chambre
De la vieille, & là fiſt en telle ſorte,
Que rapporter à ung chaſcun ſe afforte,

Que pour certain la vieille luy a miſe
Pour la livrer à qui elle l'a promiſe
Pour ſon plaiſir ; comme vraye macquerelle.
Or pour ſuyvir mon dit & ma querelle,
Le miſtoudin, pour parfaire ſon cas,
Ne demande Procureurs n'Advocatz
A rapporter celuy fait à ſa mere ;
Mais il s'en vint faignant douleur amere,
(Or toutesfois après qu'il eut renduë
Subtillement, & très bien rependuë
A la vieille ſa clef à ſon coſté.)
Il a parlé, comme tout deſgouſté,
En regardant la vieille de travers ;
Il dit ainſi : ma mere, à l'envers
Eſt voſtre eſprit de croire à ceſte vieille,
Qui à tout mal ſonger nuyt & jour veille ;
Qu'il ne ſoit vray, ma teſte ſoit hachée
Sy maintenant chez elle n'eſt caſchée
Quelque Putain, qu'elle garde à quelque Moine ;
Je vous ſupply', ſy vous n'avez eſſoine,
Allez y veoir, ſy que je n'en ſoit creu,
S'il n'eſt ainſy, je ſuys tins pour recreu.
La povre vieille eſtoit de ſon faict ſeure,
Ce luy ſembloit ; parquoy fort elle aſſeure
A la Faifeüe, & bien fort la requiert
Y aller veoir, aultres choſes ne quiert.
Ce qui fut faict, mes bien fut eſtonnée
Quant y trouva ceſte fille atournée,
Qui affermoit pour vray, comme deſſus.
Dont pour finir, & venir au parſus
De ce conte, la povre ſeur Macée
De la maiſon elle fut bien deſmacée,
Et oncques puis ne s'y ouſa trouver.
Voez la que c'eſt que de faulz controuver.

Comment il joua publicquement ung Boullenger qui avoit faict ung enfant à ſa Chamberiere.

CHAPITRE IX.

UNG Boullenger en la Ville d'Angers,
Ne craignit point à ce mettre ès dangers,
Ung jour qui fut prier ſa Chamberiere
Faire cela, non obſtant que euſt en biere
Ou en couſche ſa femme en ſa maiſon;
Et la fillette où n'avoit grant raiſon,
Mes ſimple eſtoit, le voulluſt bien ſouffrir
Ce moyannant qu'il ſe voulluſt offrir
Que ce ſeroit par nom de mariage,
Quar elle avoit comprins en ſon couraige,
Par ouyr dire à ſa mere aultreffoys,
Qu'en ce faiſant on acquiert mainteffois
Femme ou mary, dont elle fut contente.
Le Boullenger conſeent bien ſon entente,
Et le luy fiſt par nom de mariage,
Mais il ſourvint ung aultre quariage,
Quar la fillette heut ſoubdain ung enfant;
Le Boullenger nonobſtant luy deffend
Ne le dire, mes tout ſoubdain fut ſçeu
Par la Ville; & lors Pierre Faifeu,
Qui pour preſent eſtoit de la Bazoche,
Ne le garde, mais toſt le met en broche,
Car pour certain à Kareſme-prenant,
Luy qui n'eſtoit de follyes apprenant,
Mais Maiſtre en chef, & du corps bien diſpoſt,
Des gaudiſſeurs le principal ſuppoſt;
Pour mieulx jouer à la vraye verité,

Le cas qui eſt cy-deſſus recité ;
En une charte, ou en ung tombereau
Il fiſt mettre ung cuvier tout plain d'eau ;
Et s'y pouſa tout nud o une fille,
Et charyer ce fiſt parmy la Ville,
Pour mieulx donner entendre le bagaige,
Le alloit faiſant par nom de mariage.
Ainſy joua le cas à bon eſcient,
Dont fut congneu que pas trop n'eſt ſcient,
Mais pour finer que le faict ne deſguiſe,
Soubdain fut ſçeu des ſuppoſtz de l'Egliſe,
Qui en firent faire information,
Pour à bon droict, par reformation,
Pugnir le cas, qui eſtoit ung peu creu :
Plus n'en diray, quar pas n'en ſerois creu.

Comment ung jour qu'il eſtoit à Paris il joüa aux detz avecque les Clercs de la Cour, qui le piperent.

CHAPITRE X.

POUR quelque affaire ung jour fut à Paris,
Mais il advint, dont il ne fiſt pas ris,
Qu'il ce trouva avec des gens de plume,
Qui bien ſoubdain luy ouſterent ſa plume :
Ce nonobſtant qu'il fut bien emplumé,
Par eulx il fut bien touſt deſamplumé ;
Car à beaulx detz les gallands le piperent,
Et ſon argent ſubtillement gripperent,
Tant qu'il n'avoit ne maille ne denier.
Le luy rendre chaſcun va denier,
En emprunter ſon *credo* eſtoit tendre,

Tant que Paris par tout ce peult eſtendre.
Le vaillant corps ſi adviſe d'ung cault tour.
Pour eſſayer à avoir ſon retour,
Le landemain, pour le vous faire court,
S'en vint devant Meſſeigneurs de la Court,
Feignant le ſot dandin & le nyés,
Sans leur dire bon jour ne *bona dies*,
Tout en criant leur diſt que de leur gent
Luy avoient faict tout perdre ſon argent,
O ne ſçait quoy, & ne ſçait quel jeu,
Ce nonobſtant ſon argent avoient heu.
La Cour en heut pitié incontinent,
De le veoir là ainſy incontinent;
Car pour certain cuidoint qu'il n'euſt eſprit,
Dont reprindrent, par ung tres grant deſpit,
Ceulx qu'il montra avoir heu ſon argent,
D'avoir trompé ung povre negligent,
Les menaſſant de les faire tous pendre:
Parquoy bien touſt furent contraints luy rendre
Tout ſon argent, dont ne fut mal content.
Lors s'en alla ſans faire aultre contend
Se deſguiſer en une aultre maniere,
Car de pipper il ſçait bien la maniere,
Mieulx qu'ils ne font, il ce trouve en leur voye:
Incontinent detz allerent par voye
A ſon proffit, tant qu'il heut leur argent
Avecque le ſien, par ſon ſubtil art gent;
Sans que l'ung d'eulx en rien le peuſt congnoiſtre;
Leur Maiſtre il fut, bien leur fit à congnoiſtre.

Comment il donna à desjeuner à des Dames de Angers.

CHAPITRE XI.

LUY retourné, chaſcun luy fiſt grant feſte,
Par tout Angers ſoubdain fut manifeſte
Le ſien retour, dont perſonne ne pleure;
Or advint il que à une certaine heure,
Il ſe trouva à quelque bon bancquet,
Où pas ne fut deſgarny de quacquet.
Là y avoit Damoyſelles & Dames,
Qui bien lamoeent, voire de corps & d'ame,
Il fut chaery de chaſcun & cheſcune,
Sans eſtre hay là de perſonne aulchune;
Pour abreger l'une ne fut reſtive,
Mais des aultres elle fut la plus haſtive
Luy demander qu'il leur fiſt ung feſtin
Pour ſon retour, ou de ſoir ou matin.
De le nier il ne fut ſi meſchant,
A lendemain le glorieux marchant
Leur aſſigna heur au petit ſaing,
Et s'en alla, ſans mettre nays au ſein,
Leur preparer bancquet de bonne ſorte;
Emmy le quel une teſte il aſſorte,
Ou de mouton, de veau ne ſçay quelle.
Mais pour ouyr & ſçavoir la ſequelle
Il eſcorcha ceſte teſte predicte,
Et de la peau, ſans faire oultre redicte,
Il en couvrit une teſte de mort,
Sans à nully en parler ung ſeul mot;

Lors preſenta ce beau petit preſent
A ung chaſcun, qui là eſtoit preſent.
Celle qui fut haſtive la premiere
La deſcouvrir, voulſiſt eſtre derniere;
Car chaſcune eut de la veoir ſi grant peur,
Que de long-temps nulle ne fut aſeure,
Croyez pour vray que gueres ne mangerent,
Mais bien ſoubdain du lieu ſe deſrangerent:
Ce beau bancquet gueres ne luy couſta,
Quar ces Dames bien toſt il deſgouſta
En tel faczon, quel' en heurent les fiebvres
Plus de troys moys, tremblantes comme chievres.
Par ce point là d'elles il ſe deffiſt,
Tant que depuys bancquet il ne leur fiſt.

Comment à ung aultre bancquet il beut de l'ypocras.

CHAPITRE XII.

APRES ce faict à certain bon feſtage,
Pour mieulx gaudir, & faire davantage
Le Pelerin, fut mené pour eſbatre
Les convivez, dans ſans à nul debatre
Pluſieurs gayetez fiſt il & paſſe temps;
Entre aultres fiſt, pour faire paſſer temps,
Ung qu'il ne fault delaiſſer jucqu'à *cras;*
Quar pour ſon mieulx boyre de l'ypocras,
Pas ne voullut aveoir verre ne taſſe,
Mes de ſon lieu ſoubdain il ce deſtaſſe,
Et s'en alla à une chofferette
Sur ung landier, qui n'eſtoit guere nette,
Pour mieulx ſembler le plaiſant & nouveau,
Il voulut boire en faczon d'ung veau:

Or eſt ainſi qu'elle fut ſy tres chaulde,
Que bien eſtroict le bon galland ſe eſchaulde
En tel faczon, que le bec luy pella.
De ces cas là point il n'en appella,
Ce non obſtant qu'il en fuſt bien mocqué,
D'avoir ſi près la chofferette chocqué.

Comment ung ſoir luy & ces compaignons n'avoient que ſoupper.

CHAPITRE XIII.

ADVINT ung ſoir, luy & ces compaignons
Pour leur ſoupper n'avoient pas deux ongnons,
Et tous eſtoient ſans denier & ſans maille,
Et n'euſſent ſceu trouver qui leur en baille,
Tant ilz eſtoient bien par la Ville acreuz,
Et de grant fain eſtoient quaſi recreuz.
Pour en avoir il ſe va adviſer,
Qu'il ſe fauldroit par bendes diviſer,
Faiſant le gueſt par tout la Cité,
Quant chaſcun eſt aller ſoupper cité,
Les Chanoines ungs o aultres en ſomme
Se font porter leur ſoupper par leur homme,
Avoir des gens qui portaſſent corbeilles,
Barriz, flaſcons, pincernes ou bouteilles,
Faire ſemblant de voulloir tout tuer,
Sans rien frapper, mes les deſtituer
Tant ſeullement des bribbes & lorreaux,
Pour le ſoupper des compaignons lureaux.
Chaſcun a dict, c'eſt tres bien adviſé,
Ainſy ſoit faict comme il eſt diviſé.

Lors ilz s'en vont par bendes & monſeaulz ;
Amaſſerent Dieu ſaiche quelz morceaulx,
Et de bons vins tant, qu'en heurent aſſez
A ſuffiſance, & pour l'heure paſſer.
Mais les Seigneurs qui leur ſoupper attendent,
Qu'il ſoit ainſy entre eulx pas ne l'entendent,
Tant que leurs gens leur dirent la fortune,
Qui pour le temps leur fut grant infortune :
Car tel cuidoit manger d'un bon paſté,
Ou d'ung chappon, qui n'en a onc taſté ;
Mais il fallut que Maiſtres & ſervans,
Pour ce ſoir là, tant fuſſent-ilz ſçavans,
Fuſſent tout ung, & prinſent en paſſience,
Ou aultrement n'euſſent pas heu ſcience.

Comment Pierre Faifeu fiſt le Baſteleur à Baugé.

CHAPITRE XIV.

POUR ſon esbat, ou bien pour quelque cas,
Non trop muny d'eſcuz ou de ducas,
Va à Baugé ; où là fut quelque temps,
Mais pour certain, ainſy comme j'entends,
Tant ce joua à prendre ſa plaiſance,
Qu'il luy tourna en grande deſplaiſance ;
Car ſon argent bien ſoubdain luy faillit,
Et le credit auſſy luy defaillit.
Lors quant ce vit tumber en tel malheur,
Il s'adviſa faire le baſteleur,
Et amaſſa en ſon hoſtelerie
Force maſtins, vieulx chiens de Boucherie,
Les enfermant en une chambre ſeure ;
Puis à ſon hoſte il dit : je vous aſſeure

Que de ces chiens Vous verrez faire ung tour,
Que n'avez veu en chemin ou deſtour.
Puys tout ſoubdain fiſt ſonner par la Ville
Ung tambourin, diſant; ung homme habille
Eſt en tel lieu, qui joue de paſſe-paſſe,
Ayant beſtes des belles l'oultre paſſe,
Bref, pour faire le faict & le deffaict
En ce monde il n'y a plus parfaict;
Pour ung liard voyra toute perſonne.
L'hoſte à nully de ce cas mot ne ſonne,
Car pour certain il penſoit eſtre voir
Par ces maſtins quelque nouveaulté veoir.
Gens ſans nombre ce ſont là aſſemblez
Pour veoir le jeu, ont lyards deſſemblez,
Quelz il pouſa en ſa bource ou baguette,
Il ne luy chault qui de ce cas quacquette.
Il ennuya d'eſcouter à la gent,
Mais c'eſt tout ung puys qu'il a de l'argent:
Ces chiens huſlent, rechingnent, & habaient,
Les attendans de ennuy la gueulle baient;
Bref quant il vit qu'il fut temps & ſaiſon
De s'en ſortir, & laiſſer la maiſon,
Pour ſaigement jouer ſon perſonnage,
Il fiſt renger ung chaſcun par ſon eage,
Faiſant ſemblant leur aller demonſtrer
Cas merveilleux, & beſtes leur monſtrer;
Il va entrer en ſa chambre à par ſoy,
Et ferma l'huys le tirant après ſoy,
Puys reſortit ſoubdain par la feneſtre,
Sans que aultre bruict à l'hoſtel il fiſt naiſtre,
Et s'en entra coyment emmy l'eſtable
De la maiſon, ſans y eſtre ſtable,
D'avanture y trouva ung cheval,
Qu'il emmena, ou à mont, ou à val;
Et pour le cas mieulx vous faire aſſavoir,
On ne s'en ſçeut jamais appercevoir

Qu'il ne fuſt loing, ſans ſçavoir quelle part
Avoit tiré, quant de là ce depart.
Ainſy trompa Baugeoys pour ceſte heure,
Quant il heut d'eulx & argent & monteure.

Comment à ſon retour de Baugé, voullut acheter ung Poulain qu'on ne luy voullut vendre, qu'il heuſt ſubtillement.

CHAPITRE XV.

DE ce Cheval je crois qu'il le rendit
Quant fut Angers, ou bien il le vendit,
Je n'en ſçay rien; mais ſans chandelle ou cierge,
Ung jour alloit à l'esbat vers ſainct Sierge,
Où il trouva en un petit bordage,
Ung beau poullain qui n'avoit pas fort de eage;
Mais bien luy pleut; lors s'en vint à ſon Maiſtre
Le ſupplier qu'il ce voulluſt ſoubzmettre
Le luy bailler, ſans en faire refus,
Luy preſentant tout contant quatre eſcus.
Mais le clouſier, pour faire fin de compte,
De ſon parler il ne tint pas grant conte;
Quar il diſoit le poullain & la mere
Pas ne valloir la monnoye qu'il numere,
Et ſe excuſoit que ſa mere y a part.
Alors Faifeu de luy ſoubdain s'empart,
Et va ſonger une bonne cautelle,
Que vous orrez & pour tout vray fut telle.
Il va trouver ung cheval mort de frays
En ung fouſſé, qui eſtoit là aupres,
Où mainte pye, corneille, & corbin
Jà en avoient heu chaſcun ſon loppin;

Et amaſſa les petiz ouſſelletz,
Et de la chair de petiz morſelez,
Et les pouſa en partie de la peau,
Sans à ce faict de nully faire appeau.
Lors s'en alla de nuict en la paſture
Où ce repaiſt la jument, & paſture
O ſon poullain, où, pour le faire bref,
La charongne a portée à grant grief,
Et l'eſpandit au champ en maint endroit,
Preſupoſant pour vroy qu'on entendroit
Les loups avoir en ce lieu devoré
Le dict poullain; puys là n'a demouré,
Mais à ſon gré le poullain il emmeine.
Or eſt ainſy qu'en la malle ſepmaine,
Le bon homme cuydant trouver ſa beſte,
Au plus matin, ſans faire grand tempeſte,
Vint au dict lieu; lors fut bien eſtonné,
Et de ſon ſens quaſi tout beſtourné
D'avoir perdu ſon poullain que eut tant cher,
Qu'il croit mengé, plus ne le fault cercher.
Le propre jour Faifeu vers luy retourne,
Le requerant que nul ne le deſtourne
Qu'il ne luy vende & livre ſon poullain,
Luy affermant que juſques à bien loin
Ny a cheval qui ſi fort bien luy plaiſe.
Le clouſier diſt; Monſieur, ne vous deſplaiſe,
Car ceſte nuyt j'ay eſté fortuné
De mon poullain, dont tout importuné
Eſt mon eſprit, les loups en ont fait feſte,
Et l'ont mengé le cas eſt manifeſte;
Las! je vouldrois le vous avoir baillé.
Or diſt Faifeu, qu'il ne ſoit point raillé,
Car pour certain je l'auray quoy qu'il couſte,
Tu l'as caché, or, mon amy, eſcoute
Baille le moy, car j'en ay tel vouloir,
Que plus dix fois qu'il ne ſçauroit valoir

Je le paieray; pour Dieu ne me refuſe,
Tien dix eſcuz, & n'ayes plus nulle excuſe.
Lors le clouſier près qu'il ne ſe va pendre,
Quant du poullain ſe voit telle offre eſpandre,
Et en pleurant luy diſt; Monſieur, pour veoir
Il eſt mangé, je vous pry venez veoir.
Là luy monſtra le fait que bien ſçavoit
Trop mieulx que luy, mais ſemblant ſi avoit
Rien n'en ſçavoir, en faiſant malle chere
Luy afferma qu'il euſt eu quelque enchere
Qu'on en euſt fait: lors du lieu s'empartit,
Mais je ne ſçay ſi rien luy impartit
Pour ſon cheval, & ſy le luy poya.
Or pour ſçavoir comment il employa
Depuis ce temps, & luy fiſt nourriture,
Il le nourrit pour vray contre nature,
Luy apprenant à boyre vin en verre,
Faire les ſaultz, ſe agenouiller en terre,
Monter degrez, le ſuyvir pas à pas,
Qui ne l'euſt veu on ne le croiroit pas;
Bref il danſoit & faiſoit mille mines,
Faignant parler il jouoit des babines,
Bien le portoit, & fuſt juſques à Rome:
Voyla comment le fiſt le vaillant homme.
Quant l'euſt taiſy ſi qu'il fut deſcongnu,
Il le touſa, & ſi le miſt tout nu.
Tant eſtoit let que s'eſtoient grans merveilles,
Car luy couppa la queuë & les oreilles,
Brief le maiſtre & le cheval n'avoient
Point de pareilz, des mines qu'ilz ſçavoient.

Comment le jour des licences publicques d'Angers, il voulut faire licencier ſon cheval diſant luy appartenir mieulx que à une aſne.

CHAPITRE XVI.

PAR chaſcuns ans ung terme eſt limité
Le prochain jour après la Trinité,
Que à Angers on fait la publicque licence,
Et que les Clercs de parler ont licence
Dens le pallais, ſans qu'on ferme la porte,
Chaſcun pour veoir & ouyr ſe tranſporte,
Les harengues qui là ſe font & formenr,
Et par raiſons enſemble ſe conforment.
Or eſt ainſy, que ung en l'acte ſe miſt,
Et tel degré percevoir ſe ſoubzmiſt,
Non cappable, mais en ſçavoir fort rude,
Bien demonſtrant n'avoir aymé l'eſtude:
A Faifeu fiſt quelque fois ung faulx tour,
Lequel penſa ce jour avoir retour,
Car à l'heure qu'il faiſoient la harangue,
Faifeu entra, non deſparny de langue,
O ſon cheval, qui eſtoit ſi bien duyt
A le ſuyvir, que par tout le conduyt,
Et fuſt monter la Tour de Babilone,
Ou à aller juſques en Aquilonne.
Quant fut monté, en beau latin aorné
Le ſien parler aux Docteurs atourné,
Les ſuppliant admettre ſa requeſte
(Car bien ſçavant eſtoit) ſans autre enqueſte,
Pourtant qu'eſtoit bien amé & congnu:
Le refuſer nul ne fiſt l'incongnu,

Mais là luy fut bonne audience faicte,
Sans qu'on trouvaſt nulle excuſe ou defaicte.
Lors devant tous diſt, Meſſieurs attendez,
Je ne ſçay pas comment vous l'entendez,
Que mon cheval qui de nature eſt noble,
Ne preferez à une beſte innoble;
Car je voy cy ung aſne incencé,
Qui eſtre Clerc vous avez diſpencé:
Par quoy concludz, deſſoubz correction,
Que ne debvez faire telle action,
Car ſi degré à ceſte aſne on tribuë,
Je maintiendray que mal on diſtribuë
Les facultez & tiltres de ſçavoir,
Car mon cheval les doit pluſtoſt avoir.
Les aſſiſtens tous ſe prindrent à rire,
De quoy Faifeu ce leur eſt allé dire;
Car en nul point il n'a temporiſé,
Que le galland n'ayt bien veſperiſé.
Mettre ſon nom, je ne veulx ne ne doy,
Mais ung chaſcun le monſtroit o le doy,
Tant qu'euſt voulu, pour faire fin de compte,
Eſtre enfouy, tant avoit belle honte.
Ainſi Faifeu de luy bien ſe vengea,
Puis du parquet ſoubdain ſe deſrengea.

Comment Faifeu alla en Poictou, où en une hoſtellerie fiſt monter ſon cheval au grenier à l'avoyne.

CHAPITRE XVII.

IL s'en alla tout d'un traict en Poictou,
Le lieu pour vray où eſt ne ſçay point où,
Mais toultesfois en Ville ou en Bourgade
Il arriva, ſans faire grand brigade,
Et ſe logea au bout ou au meillieu,
Où il penſa trouver le meilleur lieu:
Or eſt ainſi, pour mieulx eſtre ſtable,
Il fiſt mettre ſon cheval à l'eſtable,
Et là dedens bien il s'eſt fait traicter,
Sans marchander en rien, ne contracter.
Quant fut au ſoir, bien commande qu'on penſe
De ſon cheval, mais pas ne ſe diſpenſe
I aller veoir; lors voit où c'eſt qu'on va
A l'avoyne, dont ſoubdain controuva
Faire ung bon tour, quel cy je voys eſcripre;
Quant le lyrez vous n'en ferez que rire.
Au ſoir quant veit que tout eſt deſpeſché,
Et ſe coucher chaſcun eſt depeſché,
Faignant aller au retrect & latrines,
Auſſi dire ſes Veſpres ou Matines,
S'en alla veoir que faiſoit ſon cheval,
Lequel trouva tout couché ſon chef val;
Lors l'aſſigna, le cheval l'entendit,
Comme devant j'ay jà a long-temps dit,
Car entendoit tout comme une perſonne:
Faiſeu tout bas le cheval appart ſonne,

Signe luy fait que après luy montaſt hault ;
Lequel bien toſt le fiſt joyeulx & bault ;
Lors le mena au grenier a l'avoyne ,
Où le laiſſa, quar pas ne le rameine
Mais s'en alla coucher emmy ſon lict.
Or lendemain il y heut beau delict ,
Quar au matin Faifeu ſe habille & houſe ,
Pour s'en aller ailleurs il ce diſpouſe ,
Mais quant fut preſt , contrefiſt l'eſtonné
De ne trouver ſon cheval atourné ;
Lors s'en alla à l'hoſte faire plainctz
De ſon cheval : l'hoſte & ſes gens ſont plains
De faſcherie , & grande esbahyſſance ,
Oncques n'ont tant eſté esbahys ſans ce ;
Car pour certain penſoient avoir perdu
Ledit cheval. L'hoſte tout eſperdu
Vint à Faifeu , troublé & remply de ire ,
Et tout faſché , luy a commencé dire ;
Mon tres cher Sieur , du pouvre negligent ,
Pour le cheval , vous plaiſe prendre argent ,
Car pour certain je ne ſache la ſorte
Qu'il eſt perdu , c'eſt une choſe forte
Le recouvrer ; donc je vous pry pour Dieu
Ne vous fachez , prenez le mien en lieu.
Faifeu ne ryt , mais faint facheuſe chere ,
Et jure Dieu qu'onc n'eut choſe plus chere
Que ſon cheval , plus vault de cent ducatz.
Lors l'hoſte fut bien eſtonné du cas ,
Car Faifeu dit s'en plaindre à la Juſtice
De luy avoir faicte telle injuſtice.
En quacquetant , faiſant tel dyalogue ,
Faifeu s'en vint , de marriſſon tout rogue ,
Au ſerviteur , faignant de l'outrager ,
Luy promettant de le faire enrager
Tant le baſtra ; le ſerviteur n'a veine
Qui ne tremble , diſant que de l'aveine

Il luy donnā, & ſa littiere fiſt,
Il ne ſçauroit comment le tour ſe feiſt;
Car pour certain il ferma bien la porte.
Faifeu luy dit; vien çà, & me raporte
Combien d'avoyne au ſoir luy as baillé.
Le varlet diſt; ſi qu'il ne ſoit raillé,
Je veulx pour vray ma teſte eſtre coupée,
S'il n'eut du tout ſon entierre ſouppée.
A vertubieu, diſt Faifeu, je ſuis prins,
Viens ça, meſchant, dy moy, qui t'a aprins,
Penſer chevaulx ſans le dire à leur Maiſtre?
Plain ung boyſſeau il luy en falloit mettre,
Où la prins tu, Monſieur, (dit-il) en hault
En ce grenier. Donc (diſt Faifeu) il fault
I aller veoir, car je veulx qu'on me pende
S'il n'eſt monté; il fault que tu entende
Qu'il a eſprit, & entend auſſi-bien
Que homme qui ſoit, ſans y fallir en rien;
Parquoy s'il veyt que tu as apporté
D'en hault l'avoyne, il s'i eſt tranſporté.
Lors tout ſoubdain chaſcun ſe meſt en peine
Aller chercher au grenier à l'aveine,
Et ont trouvé comme Faifeu leur diſt,
Dont n'y eut nul qui de grant joye ne riſt:
Le bon cheval en fiſt telle deſpence,
Qu'il en avoit ſi tres plaine ſa pance,
Qu'il ne povoit du lieu ſe remuer.
Soubdain Faifeu de couleur va muer
De veoir ainſi ſon cheval trop pencé;
Donc a requis eſtre recompencé,
Car ſon cheval à mourir leur afferme
D'eſtre tant ſaoul, & contre eulx tient fort ferme,
Les menaſſant à les faire adjourner.
L'hoſte luy diſt; Monſeigneur, ſejourner
Tant que vouldrez ceans pour le refaire,
A voſtre vueil je ſuis preſt ſatisfaire.

Faifeu fut là encor troys jours ou quatre
A ſe gaudir, ſe joüer, & esbattre,
Sans que jamais luy couſtat ung tournoys;
Voyez comment il faiſoit ſes tournoys.

Comment il alla en Bretaigne où il contrefiſt le Triacleur.

CHAPITRE XVIII.

POUR ſon plaiſir, non d'argent trop muny,
Il s'en alla, d'eſprit non immuny,
Ung certain temps, en maint pays & contrée;
Pour le premier Bretaigne a rencontrée,
Où maint cault tour il fiſt, & maint deſduyt,
Que tous n'ay pas en ce papier reduyt:
Entre leſquelz, pour abreger le Libvre,
Il ſe trouva ung jour d'argent delivre,
Mais ſon eſprit pas ne luy defaillit,
Car en avoir ſoubdain il ne faillit.
Pour mieulx uſer de cautelle ou miracle,
Il ſe adviſa vendre le tyriacle,
En ſe vantant qu'il gueriſt de tous maulx,
Et de pluſieurs, tant ſoient ilz anormaulx;
Bref quant eut fait ſes criées & repuces,
Il s'employa vendre la pouldre aulx puces.
Il avoit fait force petitz cornetz,
Pour affronter tous ſes jolys cornetz,
Où n'y avoit que du ſeys de bois
Bien fort pouldré. Adonc à ſes abboys
Chaſcun accourt, lors en fiſt bonne vente,
Car pour tout vray publicquement ſe vante
Que les puces toutes fera mourir;

Là eut lyards, pour ſon fait ſecourir;
Tant & ſi bien, qu'il fut aſſez content.
L'un des preſens s'adviſa tout content,
Que bien ſont foulz de là ſe eſtre admuſez;
Sans qu'il leur diſt la maniere de uſer
De la pouldre, quelle il leur a venduë;
A Faiſeu va, ſans faire aultre attenduë,
Luy demander la maniere & la ſorte
Qu'il faut uſer de la pouldre qu'il porte.
Il luy reſpond, ſans faire long quacquet,
Que mettre fault les puces en pacquet,
Et les prendre chacune ſeulle à ſeulle,
Et leur pouſer la pouldre en la gueulle;
Toutes mouront, ſans faire long ſejour.
Lors chaſcun riſt de avoir heu celuy jour
Tel paſſe-temps, & ſy bonne reſponce:
Mais tout ſoubdain le galland fiſt eſponce
Et s'en alla, ſans faire long adieu,
Avecque argent que heuſt par ſon plaiſant jeu.

Comment il alla à Nantes où il garrentit ung criminel de eſtre pendu & feiſt le Divin.

CHAPITRE XIX.

QUANT fut party dont il fiſt ce bon tour,
Il s'en alla, ſans faire ailleurs retour,
Droit à Nantes, là où il a faict rage:
Quant il y fuſt, il luy print en couraige
Contrefaire l'Aſtrologue & Divin,
Ce nonobſtrant qu'il heuſt charté de vin,
Se fiſt traiſter en homme de ſçavoir,
Leur promettant à leur faire à ſçavoir

Chouſes cachées, chouſes hors de memoire;
Qui excedent & logicque & granmoyre,
Tréſors cachez leur monſtreroit pour voir,
Il ne tenoit qu'à y aller pour veoir;
Bref il diſoit, pour mon propos parfaire,
Que experiment il monſtreroit par faire.
Or le cas fut, quant on ouit ſon bruict,
Chaſcun y va, chaſcun court, chaſcun bruict;
Chaſcun veult veoir les faczons de ceſt homme;
Plus ſubtil n'eſt, diſent ilz, juſques à Romme.
Ce temps pendant, comme j'ay entendu,
Aucun devoit ung jour eſtre pendu
En la Ville, & à l'après-diſnée,
Ainſi eſtoit ſa povre deſtinée;
Mais les parens du pouvre condamné
Euſſent voulu du bien avoir donné
Grant quantité, quaſi juſques ſans nombre;
Et leur parent n'euſt point eu ceſt encombre.
Ung plus ſubtil en ce cas va viſer,
Et tout ſoubdain ſes parens adviſer
Qu'il fault parler au Divin de l'affaire,
Luy promettant, ſi le cas veult parfaire
De delivrer leur amy de priſon,
Sans qu'en nul point ilz en ayent meſpriſon;
Cinquante eſcus il aura pour ſa peine.
Lors regarda ſa bource n'eſtre pleine,
Mais du tout vuyde, & ſans avoir denier,
Les ſecourir ne leur va deſnier;
Or leur promect ſe mettre à l'adventure
Faire leur vueil, moyennant que ouverture
Ilz luy facent de moitié payement;
Ce qu'ilz firent: lors il s'en va coyment
En ſon Eſprit la façon cogiter,
Comme il pourra le pouvre corps jecter
Hors de danger; la maniere fut telle,
Qu'il miſt à fin par tres bonnne cautelle.

Or y avoit pour le temps à la chartre
Geollier nouveau, qui priſonniers enchartre,
Ne congnoiſſant encores les Sergeans,
Dont Faiſeu fut adverty par ſes gens.
Bien joyeux fut, lors il s'en va grant erre
Chez ung Sergeant, qui ne tenoit grant terre;
Luy requerant luy faire le plaiſir
De luy preſter, ſans aucun deſplaiſir,
Son ocqueton qu'il porte pour livrée,
Luy affermant pour vroy à l'arrivée,
Que c'eſt ſeullement pour jouer une farce;
Sy qu'il ne veiſt que le mignon le farce;
Il luy bailla troys beaulx eſcuz en lieu,
Joucques à tant que il heuſt parfaict ſon jeu.
Le bon Sergeant en luy print affiance,
Et luy livra, ſans nulle deffiance,
Son ocqueton, ſon enſeigne & ſa verge,
Sans qu'il congneuſt que Faiſeu le gauberge.
Quant le marchant heut parfaict tout ſon tour,
Tout droict s'en va à la geolle ou tour,
Bien eſchauffé, feignant avoir grant haſte,
Diſt au Geollier; mon amy, or te haſte
Me delivrer ſans plus longue traynée,
Cil qu'on doibt pendre à ceſte après-dinée.
Le Chartrenier, comme deſſus eſt dict,
N'en fiſt reffus, & n'y a contredict,
Pourtant qu'il dict, le Juge le commande,
Et pour encor parler à luy le mande;
Quar il le veult derechef confronter
A ung teſmoing, pour de mieulx l'affronter;
Mais il veult bien que ſoit ſecretement.
Lors luy bailla, mes bien eſtroitement
Le va lier, feignant avoir grant crainte
Qu'il eſchappaſt, puys droict de ceſte emprainte
L'en emmena, ſans faire aultre ſemblant.
Le criminel s'en alloit tout tremblant,

De-peur qu'avoit, mes pas ne ſçait l'affaire
Que là Faifeu pour luy a voullu faire.
Quant du Geollier ilz furent eſlongnez,
En ung deſtour, ſans gramment beſongner
Faifeu luy diſt; mon amy, or deſpeſche
Faire chemin, quar de mort te deſpeſche
Comme tu voiz. Adonc l'a deſlié,
Et s'en alla, non merencolyé,
En certain lieu ces amys l'attendoint,
Qui en ce point l'avoir ne ſe attendoint;
Faifeu leur rend, ilz luy baillent monnoye,
Il fut content, & ilz heurent mont joye:
Le ocqueton il rendit au Sergeant,
Et retira de luy tout ſon argent;
Puys s'en alla, ſans faire long ſejour,
Quar il ne veult qu'on le voye là ce jour.
Le peuple attent pour voir faire Juſtice
Du malfaicteur, mes à ſon prejudice
Rien ne feront, quar il eſt hors leurs mains,
Et eſt plus loing de dix lieux pour le moins.
Le Juge dict que le Geollier le rende,
Ou que pour luy il fault qu'il poye l'amande;
Le Geollier dict vous l'avez demandé,
Et j'ay touſt faict ce qu'avez commandé.
Bref nul ne ſçait pour au cas ſatisfaire,
Quant on congnoiſt la maniere de faire
Qu'on doibt juger, le cas bien entendu,
Le ruſtre fut ſaulvé d'eſtre pendu,
Faifeu reſcoux de ſa grant indigence;
Les officiers ne leur intelligence
Rien n'y ont faict, ſy que mieulx il ſoit ſçeu,
Il n'eurent fors du jeu Pierre Faifeu.

Comment à Rennes il contrefiſt le Medicin.

CHAPITRE XX.

UNG jour à Angers chez ung Appoticaire
Il fiſt ung tour, lequel il ne fault taire;
Quar ce trouva tout ſeul à ſon plaiſir,
Conſiderant ne faire deſplaiſir,
Print & ſaiſit de receptes grant nombre,
Feignant jamès n'en avoir veu que l'ombre,
Puys s'en alla trouver ung compaignon
Auquel il diſt; venez ça mon mignon,
Si vous voullez que nous aillons enſemble,
J'ay bon eſpoir, ainſi comme il me ſemble,
Que nous ferons tres bien noſtre proffit,
Car j'ay icy maintes drogues confit,
Mainte recepte, & mainte medicine,
Auſſi de moy je feray tres bon ſigne,
Faiſant ſemblant en tel cas eſtre expert,
Auſſi direz en ſecret & appert,
Que par tous lieux de moy on tient grant compte,
En toutes Cours & de Prince & de Conte;
Vous aurez part à ce que acqueſterons,
Voyans le pays ainſy ne queſterons.
Le compagnon fut de ſon alliance
Bien toſt preſt eſtre, & ſans contrariance
S'en ſont partys ſur chaſcun ſon cheval:
Tant ont erré & à mont & à val,
Que à Rennes ſont venuz à la couchée,
Où mainte bade ilz ont là deſcochée:
Incontinent à l'hoſte ſe vanta
De ſon ſçavoir, qui bien toſt l'eſventa,
Car bien eſtoit joyeux d'avoir tel hoſte.
Faifeu luy diſt; mon amy quoy qu'il couſte;

Ung logis ſeur fault que je aye à par moy ;
Et mon varlet, pour m'oſter hors d'eſmoy ;
Car je ne veulx que perſonne en approche,
Ne que nully à mes beſongnes touche.
Incontinent l'hoſte fut diſpoſé
Le mettre en une, où ſon cas a poſé.
Par tout fut ſçeu que chez ung tel en Ville,
Eſt arrivé ung Medicin abille ;
Dont chaſcun jour venoit maint pacient,
Des quelz le mal il n'eſtoit pas ſcient ;
Mais ſon varlet, qui congnoiſſoit l'affaire,
Bien entendoit la manierre de faire,
Prenoit l'urine, & vers luy la portoit,
Puis tout ſoubdain recepte rapportoit,
Qu'il coppioit ſur une aultre recepte ;
C'eſtoit pourquoy l'entrée leur excepte,
Car il ne veult que nully appercoyve
Le ſien ſecret, ne ſon ſçavoir perſoyve.
Or il advint que par bien ou mal fait,
Aucuns ſe ſont bien trouvez de ſon fait ;
Ce nonobſtant qu'il fiſt à l'adventure
Furent ſecours de Dieu & de nature :
Parquoy il eut en ville tel credit,
Que par tous lieux ung chaſcun crie & dit,
Des Medicins en tant que terre abunde
C'eſt le meilleur qui ſoit en tout le monde.
Mais il advint que la chance tourna,
Car pour bien peu qu'en ſanté retourna,
Il en mourut quaſi infiny nombre ;
Pour ce luy vint ung merveilleux encombre,
Car on doubta que du cas abuſoit,
Et que le monde ainſi il admuſoit,
Donc fut conclud qu'il fault le faire prendre ;
Pour de tel cas griefvement le reprendre :
Mais ſon hoſte de ce cas adverty
En eut pitié, & toſt l'a diverty

Plus demourer, de peur qu'il n'y euſt perte,
Car il veoit ſa ruine toute aperte.
Lors que Faiſeu du cas fut adviſé,
Pas n'a long-temps jazé ne deviſé,
Mais mercya ſon bon hoſte & le poye,
Et s'en alla de Rennes o grant proye,
Sans y avoir dommage ou intereſt,
Et n'attendit pas des Brettons l'arreſt.

Comment à la Fleſche il eut des houſſeaulx ſubtillement.

CHAPITRE XXI.

UNG aultrefoys s'en alla pour s'esbatre
A la Fleſche, où fiſt ſans rien rabattre,
Le tour que orrez icy preſent compter,
Lequel vault bien peine le racompter.
Ung chaſcun ſçet, & par tout eſt notaire
Qu'il n'y paſſe Abbé Protenotaire,
Grant ou petit, de quelque eſtat qu'il ſoit,
Qu'on ne mocque, ce cas ung chaſcun ſçait;
Par ce ilz ſont appellez coppieurs,
Quar à gaudir tousjours ſont eſpieurs.
Or eſt ainſy que Faiſeu c'y tranſporte,
Qui tout ſoubdain une coppie emporte
D'ung Cordouannier, qui le gaudiſt & raille
Pourtant que avoit pour cuir bottes de paille.
Faiſeu l'entend, qui penſa ce en venger
Dedens bref temps; lors s'en alla renger
Et ce loger au meilleur lieu qu'il peut,
Où bien faire ce traicter là il ſçeut,
Et y coucha la nuyt & fiſt grant chere.
Le landemain, ſans faire longue enchere;
Pour ce venger de cil qui le mocqua,

Ung ſerviteur de l'Hoſtel evocqua
Luy requerant, ſans faire longue pauſe,
Ung Cordouannier admener ce diſpoſe,
Qui apporte houſſeaulx pour le houſer,
Luy affermant qu'ont eſté ſi aouſſez
Luy derober d'où dernier eſt ſorty
Ces deux houſſeaulx, dont bien eſtoit ſorty,
Et n'y a nul en ce lieu qui en face,
Parquoy il fault que joucque icy s'en paſſe.
Le ſerviteur ſoubdain luy admena
Le Cordouannier, qui ſy bien le mena
A ſon entrée, & luy fiſt mocquerye.
Faifeu s'en taiſt, & n'en dict mot ne crye;
Mais marchanda, ſans noyſes ou riottes,
Du coppieur une paire de bottes,
Puys il ce fiſt houſer la jambe dextre,
Qui fuſt tres bien, mès la jambe ſenextre
Il tinſt roide, feignant la botte eſtroicte,
Parquoy ſoubdain ſa jambe il a retraicte,
Et au maiſtre, qu'il voyoit indigner
D'avoir failly, diſt; joucque après digner
Reportez la, qu'elle ſoit renformée,
Tant que bien ſoit à l'aultre conformée:
Se que bien touſt il fiſt ſans contredict.
Incontinent Faifeu rencontre & dict
Au ſerviteur; mon amy ſans grant noyſe,
Faitz moy venir, quelque part où tu voyſe,
Ung Cordouannier autre que cil qui vint,
Car il eſt cher. Le ſerviteur revint,
Et admena avecques luy un aultre,
Auquel il fiſt tout ainſi comme à l'autre;
Car à ſon pied, dont il n'eſtoit houſé,
Il a trouvé ung houſſeau diſpoſé,
Et renvoya l'autre pour remboucher,
Puis tout ſoubdain, ſans granment s'eſmouſcher,
Il a diſné, & payé ſa deſpence,

Mais de payer les houſſeaulx ſe diſpence ;
Et s'en alla ſe mocquant des mocquarts,
Qui eſtiment les gens ſotz & coquarts ;
Car de eulx il eut, ſans faire grant bataille,
Houſſeaulx de cuyr pour ſes bottes de paille.

Comment la Dame de une groſſe maiſon où il hantoit, perdit ung Dyamant en ſa maiſon, qu'il luy fiſt ſubtillement recouvrer.

CHAPITRE XXII.

J'AY jà eſcript pluſieurs & maintes fois
Icy devant, que ſans crainte ou effroyz
En chaſcun lieu, ſans faire grande enchere,
Il ſe trouvoit où on faiſoit grant chere,
Et par tous lieux eſtoit le bien venu,
Plus pour jaſer, que pour ſon revenu.
Or y avoit ung gros Seigneur notable
Au pays d'Anjou, tenant fort bonne table,
Et jeune eſtoit, aimant tout paſſe-temps,
Et gens joyeux; dont ainſi que j'entends,
Faiſeu l'alloit bien fort ſouvent esbatre
Sans riotter, ſans noyſer ou desbatre,
Et pour certain, ſans faire long civé,
A la maiſon il eſtoit fort privé.
Ce temps pendant qu'il faiſoit reſidence
A la maiſon, en faiſant rys & dance,
Ung certain jour la Dame de l'hoſtel
Fut ung ennuy, lequel pour vray fut tel,
Car elle avoit en ſa main gauche ou dextre
Ung Dyamant, que l'on renommoit de eſtre

De la valeur de bien cinq cens ducatz ;
Or, pour ſoubdain vous advertir du cas,
Ou en dormant ; ou en faiſant la veille,
Du doy luy cheut, dont très fort s'eſmerveille,
Qu'el' ne le treuve eſt ſon cueur très marry,
Et n'oſe auſſi le dire à ſon mary ;
Mais à Faifeu allée eſt s'en complaindre,
Qui reſpondit, ſans grandement la plaindre,
Que bien failloit que le Seigneur le ſçeuſt,
Et qu'elle luy diſt ains qu'il s'en apperçeuſt.
En ce faiſant le vaillant Pierre Maiſtre
La recouvrer luy eſt allé promettre,
Ce moyennant qu'il euſt cinquante eſcuz,
Qu'elle luy promiſt, ſans en faire refuz,
Pareillement qu'auchun de la maiſon
L'euſt point trouvé, il en rendroit raiſon.
Leurs propos tins, s'en alla ſeure & ferme
Ladicte Dame, & au Seigneur afferme
Du Dyamant le ſuſdict intereſt,
Dont il ne fiſt pas grant conte ou arreſt,
Ce nonobſtant que fuſt le don de nopces
Qu'avoit donné par ſur autres negoces ;
Car courroucer ſa femme aſſez en veoit
L'avoir perdu, mais grand dueil en avoit :
Or toutesfois à Faifeu il ordonne
Faire ſon vueil, & puiſſance il luy donne
A ſon plaiſir faire ainſi qu'il entend.
Incontinent Faifeu fiſt tout content
Toſt aſſembler ſerviteurs & ſervantes,
Grans & petitz, & les portes fermantes,
Les fiſt renger en une chambre à part,
Où de grant peur chaſcun d'eulx avoit part.
Quant il euſt fait, appella Sieur & Dame,
Deſquelz amé eſtoit de corps & de ame,
Et devant eulx aux ſervans fiſt ſermon
Du Dyamant, leur diſant ; nous chermon.

Et ſçavons bien par l'art de nicromance
Celuy qui le a & tout en evidance
Feignoit chermer la chambre en tous endroitz ;
Se pourmenant devant boytteux ou droitz.
Il apperçeut parmy une verriere,
Emmy la court, ung garſonnet arriere,
Qui n'eſtoit point o les autres venu,
Dont vous orrez qu'il en eſt advenu.
Ce nonobſtant qu'il y en euſt grant nombre,
Cinquante ou plus, ſoubdain faignit ſoubz umbre
De diviner, que tout n'y eſtoit point.
Les ſerviteurs ne congnoiſſans le point
Dirent que nul ne reſtoit de la bende
Fors le berger; donc, diſt-il, qu'on le mande ;
Bien le ſçavoys, & autres choſes ſçay,
Qu'il vienne toſt, & vous verrez l'eſſay.
Quant fut venu, demande une arballeſte
Que bender fiſt o grant peine & moleſte,
Car forte eſtoit des meilleures qui ſoient.
Les aſſiſtens tresfort s'esbahyſſoient
Que faire il veult, car deſſus il fait mettre
Ung fort raillon, puis ainſi la remettre
Deſſus la table, & couchée à travers
Tout droit tenduë, & atournée envers,
Par où paſſer on doit devant la table.
Tout ce cas fait, comme reſolu & ſtable,
Diſt à la Dame, & auſſi au Seigneur,
Que nul d'eulx ne heut tant fiance en ſon heur,
De demander la bague deſſus dicte,
Par nul barat ou cautelle maudicte ;
Car il convient, ſans faire nul deſtour,
Que chaſcun d'eulx paſſe & face ſon tour
Devant le trect, arc, arballeſte, ou fleſche,
Sans que le cueur d'aucun ſe plye ou fleſche ;
Et puis après les ſervans paſſeront,
Mais bien croyez que ne repaſſeront,

Ceulx ou celuy qui la bague retiennent ;
Mais eſtre mortz tous aſſeurez ſe tiennent.
Son dit finy, chaſcun y a paſſé,
Sans que nul fuſt ne bleſſé ne caſſé ;
Mais quant ce fut à cil qui a la bague,
A ce ne veult uſer de mine ou brague,
Car pour certain ſe trouva ſi vain cueur,
Que s'excuſer ne ſçeut eſt vaincqueur ;
Mais tout ſoubdain ſon eſprit ſe tendit
Cryer mercy, & la bague rendit,
En affermant qu'il ne l'avoit robée,
Mais ſans Faifeu euſt eſté abſorbée.
Auquel on quiſt s'il eſtoit bien certain
Du larronneau, mais jura que incertain
Il en eſtoit, & ſans ſcience telle
Qu'on eſtimoit, avoit quis la cautelle
Eſpoventer par ſubtille Leçon
Ceulx qui la bague avoient, en la façon
Vous pouvez voir que, par ſubtille prouve ;
Tel ſe dit bon, que meſchant on approuve.

Comment il fiſt une fineſſe pour couſcher en la chambre de ſa mere avecques ſa Chambriere.

CHAPITRE XXIII.

LE bon mignon en ſes jeux & esbatz
Ne laiſſoit pas eſtre tendre du bas ;
Or y avoit demeurante o ſa mere
Une ſervante, & tres belle commere,
Que fort aymoit, en deſirant jouyr :
Le cas qu'il fiſt vous le pourrez ouyr.
La dicte fille, ainſi que me remembre,
Couchoit tousjours en ung lict de la chambre,

Où la Faiſeüe en tous temps ſe couchoit;
Et voulentiers gueres n'en deſcouchoit;
Parquoy ne peult en avoir jouyſſance
Ne jour ne nuyt, donc a esbaiſſance:
Mais pour venir au deſſus de ſon fait,
Par ung beau ſoir le luttin contrefait,
Et va monter au grenier ſur la chambre
Ou gyſt ſa mere, & demenant maint membre;
Auſſi criant tres fort piteuſement,
En tabourdant; dont esbayſſement
Sa mere a eu, & en ſourſault s'eſveille,
Dont de l'ouyr elle eut tres grant merveille:
Mais plus fut elle eſtonnée de veoir feu,
Que par ung trou monſtroit Pierre Faiſeu;
Car pour certain elle cuydoit eſtre morte
D'ouyr ce bruyt, & veoir feu en la ſorte;
Penſant pour vray que ce fuſt quelque eſprit,
Qui toſt voulluſt ſon corps rendre perſcript.
Or tout ſoubdain de ſon lict ce depoſe,
Et nullement depuis elle ne repoſe,
Mais s'en alla à genoux prier Dieu
En l'oratoire, où en ung certain lieu
Qui loing eſtoit de la chambre où elle couſche.
Incontinent le marchant ſe deſcouche,
Et va tout droit o la fille couſcher,
Qui de grant peur n'a osé deſcouſcher,
Ne ſonner mot; dont a trouvé ſa coche,
Et droictement par pluſieurs fois l'encoche;
Dont pour certain bien l'avoir encochée,
Dedens neuf moys ſe trouva accouſchée:
Car depuis que eut une foys encoché,
Par pluſieurs fois avecque elle a couché,
Et n'en fiſt plus reffuz ne nulle enchere;
Parquoy on dit que la pinte plut chere
D'un bon tonneau de vin, eſt au percer:
Ce que j'en dy c'eſt pour le temps paſſer.

Comment quelque foys il ſe trouva ſeul avecques de ſes compaignons chez ſa mere, & pour desjeuner tyra la viande du pot, & y miſt une pierre.

CHAPITRE XXIV.

OUVENT avoit le galand appetit,
Sans nul denier avoir grant ou petit;
Mais ſon refrain, quant avoit indigence,
C'eſtoit aller avecques diligence
Droict chez ſa mere y prendre ſon repas.
Donc fault ſçavoir que pluſtoſt que le pas,
Ung certain jour chez ſa mere ſe trouve,
Où d'un bon tour il a monſtré l'eſprouve;
Car a trouvé ung jambon en ung pot,
Lequel (pour mieulx uſer de ſon tripot)
L'a emporté ſans à nul le requerre,
Et en ſon lieu miſt une groſſe pierre,
Sans qu'on le viſt ou ſortir ou entrer,
S'en eſt allé. Donques pour mieulx rentrer
A mon propos, quant de diſner fut heure
La chamberiere, en cuydant eſtre ſeure
Que le jambon fuſt cuict & preſt manger,
A le tyrer elle s'eſt allé renger,
Et dens le pot miſt broche ou lardouere;
Mais ny entroit, dont s'en alloit arriere,
Par pluſieurs fois elle y a fait retour,
Tousjours eſtoit comme le premier tour.
Quant a eſté ennuyée de l'affaire,
Ouſter ſoubdain le brouet ne differe,
Car ſa maiſtreſſe avoit envie diſner,
Et qu'elle chommoit ſe vouloit indigner.

Lors la ſervante eut fort grant mal au cueur ;
Quant apperçeut ce qu'a fait le mocqueur,
Et l'eſt allé à ſa maiſtreſſe dire,
Qui pas n'en rit, mais en eſt plaine de yre ;
Mais malgré elle en gré prendre il luy fault,
Car du jambon pour l'heure elle a deffault,
Et pour tel cas il ne fault qu'elle ſe indigne,
Mais pour la chair fault que de ſouppe diſne.
Ainſi voyez comme neceſſité
Oupvre l'eſprit, ainſi qu'eſt recité.

Comment en la compagnie de aucuns de ſes amys, il fut queſtion que l'un de la bende payaſt une chopine de ypocras : pour laquelle avoir, fallut faire cedule, qu'il eſcripvit.

CHAPITRE XXV.

UNE heure eſtoit o aucuns ſes amys
A bancqueter, où ſa peine il a mis
Faire payer à l'un de la cohorte
Une choppine ypocras. Or la ſorte
Pourquoy ce fuſt, pas je ne le ſçay
Mais y avoit tout plain de gens de bien, [bien,
Qui grant vouloir avoient de tel vin boire.
Le compagnon, ſans perdre ſon memoire,
Fiſt ſi tres bien, que l'autre en fut content
Pour en avoir ſans le payer contant,
Fallut ſoubdain conſtruyre une cedule,
Toſt la baſtir Faifeu point ne recule,
Et n'a failly y mettre tout le pot
A la ſigner, ne craignant tel tripot,
Sans regarder ſon amy ne refuſe.

Or

Or tout ſoubdain, ſans faire longue muſe;
Faifeu s'en va gentement la porter
Droit chez Bruere, & a fait apporter
De l'ypocras toute pleine une quarte;
Car en ayant tousjours cedule ou charte
Dudit Seigneur, rien ne refuſeroit,
Et pour ſon corps tout ſon bien uſeroit.
En bancquetant chaſcun d'eulx s'eſmerveille;
Car ne ſçavoient la fineſſe & merveille
Que a fait Faifeu; car l'ypocras dura
Tout le bancquet, & nul n'en endura,
Et ne cuydoint avoir eu que choppine.
Quant eurent fait, pour payer la propine
De l'ypocras, vint ledit crediteur,
Et ne penſant eſtre grandment debteur.
Adonc Bruere a deſployé ſa lettre,
S'il n'eſt peſneux, il commença à l'eſtre,
Car pour choppine ung pot il a poyé,
Dont fut bien fait & tres bien employé,
Car jamais nul ne doibt ſon ſing eſcripre,
Que le deſſus n'ayt ſçeu gouſter & lyre.

Comment un jour s'en venant de Orleans par la riviere de Loyre, il fiſt rayre les lavandieres de buée à Bloys.

CHAPITRE XXVI.

A Orleans ung temps fut à l'eſtude;
Mais tout ſoubdain il print ſolicitude
S'en retourner Angers veoir ſes amys.
Or pour ce faire en ung batteau s'eſt mys,
Acompagné de pluſieurs gens notables;
Croire il vous fault que maintz motz profitables

En ce baſteau furent bien propoſez.
Or en nouant ſe cuydoint repoſer
Dens le baſteau, car avoint fait la veille
Jouant la nuyt : or eſcoutez merveille
Qu'il leur advint, ung grant bruyt ont ouy ;
Dont de prinſault nul ne fut resjouy,
Car il ſembloit que fuſſent dix banieres
De gens de guere, & s'eſtoient buandieres
Qui là eſtoient, pour leur buée laver ;
Dont tout ſoubdain chaſcun ſe va lever,
Les regardant ſe reputent infames
Avoir eu peur ouyr le bruyt des femmes.
Tout ce cas fait, ainſi comme j'entens,
Faifeu leur diſt pour faire paſſer temps,
Que dix eſcuz contre tous eulx va mettre,
Qu'il fera bien tout leur cacquet remettre,
Et que ſoubdain bien taire il les fera
Sans leur toucher, & ne leur meffera.
Incontinent entre eulx fut fait la miſe ;
Alors Faifeu s'eſt mis tout en chemiſe,
Et d'un habit de Diable il s'eſt veſtu ;
Car à Paris il s'eſtoit esbatu
A l'achepter, pour maint paſſe-temps faire.
Luy accouſtré en ce point, ne differe
Bien roſt monter tout au hault de la hune,
Cryant, hurlant ; incontinent pas une
Femme qui fuſt n'a ſonné ung ſeul mot,
Mais teuës ſe ſont, n'attendant que la mort,
Car pour certain de grant peur admirable,
Toutes cuydoient que ce fuſt le grant Diable.
Ainſi gaigna, & chaſcun fut content,
De dix eſcuz il fuſt payé contant,
Ce luy fut gaing, & tout par adventure ;
Il n'eſt qu'avoir d'eſprit bonne ouverture.

Comment il cuyda à Angers eſtre ſurpris avecque quelque fille dont eſtoit amoureux, & comment il ſe ſaulva.

CHAPITRE XXVII.

SOUVENT voyt-on aucun faire le fin,
Qui le pluſtoſt eſt trompé à la fin;
Comme il advint d'un qui ſi bien ſe aſſorte
D'une fille, cuydant eſtre ſa ſorte,
Qu'il ſe fyoit en elle de ſon bien,
Bref tout conclud ne luy challoit de rien,
Car tant cuydoit prude eſtre ſa ſervante,
Que de bonté d'elle par tout ſe vante;
Mais trop eſtoit en ce cas abuſé,
Car lors Faifeu, en tel point bien ruſé,
L'entretenoit, & ſoubz la couverture
Du pacient. Or en fiſt ouverture
A ung quidam, veſtu de grys ou vert,
Où ſe fyoit; qui tout a deſcouvert
Au Principal: quel voyant tel deſordre
N'en eſt content, bien y penſant mettre ordre.
Or pour venir à fin de ceſtuy faict,
Ung jour faingnit aller aux champs; de fait
Il s'en partit, & diſt ne retourner
A la maiſon, qu'il n'ayt fait attourner
Et accoutrer certaine ſon affaire.
Sa ſervante ſoubdain pas ne differe
Mander Faifeu, le quel à elle vint;
Vous orrez cy le cas quel luy advint.
Le Maiſtre avoit mis gens en eſchauguette,
Dont l'un d'iceulx ſi bien à point le guecte,

Que pour certain leans l'a veu entrer ;
Donc pour venir au point & mieulx rentrer ,
S'en vint au Maiſtre , qui point veu ne l'avoit ,
Mais en ung lieu ung autre entrée guettoit ,
Et luy compta , comme très bien aprins ,
Que ſi on veult le compagnon eſt prins.
Joyeulx il fut de le povoir ſurprendre ,
Mais marry eſt ſa ſervante reprendre
De ceſtuy fait , veu que tant la amoit ,
Et en elle tout ſon affy avoit.
Or , pour conclurre , à ſa porte eſt venu ,
Faignant eſtre des champs jà revenu :
La ſervante , qui point ne s'en prend garde ,
A la feneſtre incontinent regarde.
Quant ſon Maiſtre jà venu apperçeut ,
Comme morte quaſi parler ne ſçeut ,
Sinon qu'elle dit à Faiſeu , c'eſt mon Maiſtre.
Donc toſt reſpond ; où me pourray je mettre ?
S'il me treuve je ſuis mort & perdu.
Lors ſe adviſa ſoubdain tout eſperdu ,
De ſe monter hault en la cheminée ;
Ce qu'il a fait , ſans noyſe avoir menée.
Le Maiſtre vint , qui entra tout faſché
Luy & ſes gens , querans où eſt caché ;
Par tout ont quis , mais point ne le trouverent ,
Et leurs eſpritz tous au cas approuverent.
Quant eurent quis tant au hault comme au bas ,
Sur les maiſons , couvertures , rabbatz ,
Pour leur chauffer l'un miſt une bourrée
Emmy le feu , qui toſt fut esbourrée ,
De quoy Faiſeu fut ung peu eſtonné ,
Et ſi en eut ſon eſprit beſtourné :
Car la challeur & faſcheuſe fumée
Luy font trop mal (dont ſe amye eſt fumée ,
Quant apperçeut ne povoir eſchapper
Sans eſtre veu , commença à taper

Et faire bruyt comme une ame damnée;
Qui en enfer bruſler eſt condamnée,
Contrefaiſant ſa voix, faiſant tonnoire,
Se laiſſa cheoir au feu, puis print ſon erre
A s'enfuyr. Chaſcun fuyt devant luy,
Nul ne l'attend & ne luy fait ennuy,
Car tant ont peur le veoir en telle ſorte,
Qu'il ne leur chault lequel de eulx premier ſorte;
Ung chaſcun d'eulx tant eſtoit interdit,
Qu'ilz n'euſſent ſçeu que c'eſtoit avoir dit.
Il s'en alla ſans que nul le retint,
Mais bien heureux le plus hardy ſe tint
Eſtre eſchappé, ſans avoir autre attainte:
Ainſi Faifeu leur bailla ceſte eſtraincte.

Comment au Mans il fiſt gageure avecques les Clercs de praticque, à qui feroit la plus belle Lettre.

CHAPITRE XXVIII.

PAR tous climatz & en toutes contrées,
Les mains du Mans ſont ſi bien acoutrées
A bien eſcripre, & la Lettre parer;
Qu'en chaſcun lieu on s'en veult emparer.
Or eſt ainſi qu'ung jour au Mans ſe trouve
Ledit Faifeu, où pour faire une eſprouve
De ſon eſcrit encontre les Manceaulx,
Il fiſt tel cas, dont on parle à monceaulx;
Car ſe adreſſa à ung Clerc de Bazoche,
Contre lequel dix beaulx eſcuz desbroche
De ſon gibatz, que mieulx il eſciproit
Que ledit Clerc, ſi que jà n'en riroit;

Lequel Clerc toſt contre luy alla mettre ;
Que plus que luy il feroit belle Lettre.
La miſe tinſt, le Clerc va commencer
Ung beau caddeau, qu'on ne ſçauroit penſer
Ne regarder une choſe mieulx taicte ;
Mais pluſieurs poinctz fiſt ains que fuſt parfaicte,
Or touttesfois il la parfiſt enfin.
Parquoy Faifeu, contrefaiſant le fin,
Faignit perdu, luy requerant quictance
Pour ung bancquet. Adonc le Clerc qui tance
Luy reſpondit n'en donner ung eſcu.
Doncques Faifeu ſans tirer corps ne cu
La plume a prins, & tyra une Lettre
Triumphamment, ſans ung ſeul trect y mettre :
Donc fut jugé le Clerc avoir perdu.
Alors requiſt, comme tout eſperdu,
Qu'allaſſent boire, & desjeuner enſemble ;
Ce qui fut fait, luy couſtant, ſe me ſemble,
Deux beaulx eſcuz pour faire le bancquet.
Alors Faifeu ne perdit le caquet
Le mercier du bancquet qu'il luy donne,
Mais des eſcuz rien il ne luy pardonne,
Car tout il eut ce qu'il avoit gaigné,
Oncques le Clerc n'en a rien rengainé.
Ainſi monſtra à tous qu'on ne doit croire
En ſon ſçavoir, car meint s'en peut meſcroire.

Comment à Chaſteaulx en Anjou il fiſt le Marchant de pourceaulx.

CHAPITRE XXIX.

BIEN avez veu faiſant ces tours & ſaultz,
Que par fortune avoit ſouvent aſſaultz,
Par cy-devant, mais ung tour de ſa
Depuis ce temps eut, luy faiſant la moë; [roë
Car comme alloit en maint pays à l'esbat,
Elle luy joua ung tour de ſon rabbat:
Car luy eſtant au beau pays de Touraine,
Et s'esbatant faire mainte fredaine,
Et jeux joyeux, ſon argent tout perdit;
Dont ſon eſprit quaſi s'en eſperdit.
Or ce voyant, fallut vuyder la place,
Pour en chercher, tout ſoubdain ſe deſplace;
Et par Chaſteaulx en Anjou print chemin;
Dont vous verrez en charte ou parchemin
Le tour qu'il fiſt en une hoſtellerie,
Nul ne le orra qui de bon cueur ne rye.
Voyant qu'il n'a dont payer ſon eſcot,
Sans le conſeil de Bede ou de Leſcot,
Il s'adviſa Marchant ſe contrefaire
De gras pourceaulx, & pour mieulx ſon cas faire;
Quant arriva, à l'hoſteſſe il a dit,
Que bien ſoubdain ſans aucun contredit
On eſpandiſt force bled ou aveine
Emmy la cour, pour pourceaulx qu'on ameine
Bien ung millier, dont il ſe dit Marchant.
Ce qui fut fait, mais ne fut ſi meſchant
Que cependant n'ayt bien ſa repeuë prinſe,

Et ſon cheval; puis ſans aultre reprinſe
Quant heut diſné, ſemble luy ennuyer
Qu'ilz ne venoient; donc pour deſennuyer
Il fiſt ſemblant vouloir aller encontre
Sur ſon cheval, que ſoubdain il rencontre
Enharnaſché, car nully ne doubtoit
Que fuſt Faifeu, mais pour vray ſe l'eſtoit,
Qui s'en alla ſans payer ſa deſpence,
Car pas n'avoit le denier; mais je pence,
S'il en euſt eu, voulentiers euſt poyé,
Quant en avoit tout eſtoit deſployé.
L'hoſte ſe attend avoir des pourceaulx houſtes;
Mais les avoir fuſt encore aux eſcouttes,
Et ſi fallut tout ſon bled reſſerrer
Le lendemain, dont en euſt de enſerrer.
Ainſi Faifeu leur monſtra de ſes geſtes;
Eſprit ſubtile à beſoing vault Digeſtes.

Comment il danſa une Moriſque en une chemiſe glacée.

CHAPITRE XXX.

AU temps d'yver qu'il faiſoit facheux temps
Et tres grand froit, ainſi comme j'entends,
Nouvelleter luy print en fantaiſie
Ung certain jour, devant la Bourgeaiſie;
Car ſa chemiſe au ſoir il fiſt tremper,
Et mettre au vent pour de mieulx l'attremper,
Dont lendemain eſtoit toute glacée,
Et de glaſſons par tout entrelacée.
Or en ce point il la print & veſtit,
Et puis après ſes jambes reveſtit

De clochettons ou petites ſonnettes.
Or ſans plus prendre hardes ou beſongnettes ;
La teſte nuë, en chemiſe, & piedz nudz,
Pour mieulx dancer & faire ſaulx menuz,
Ayant o luy ung meneſtrier abille,
Alla dancer parmy toute la Ville ;
Dont fut bien rys : c'eſt tout ce que acqueſta
Pour celuy fait, rien plus ne conqueſta,
Nulz biens ne veult, mais qu'il puiſſe complaire,
Onc ne voulut à perſonne deſplaire ;
Fors quant n'avoit argent, trouvoit moyen
En recouverr de Chanoine ou Doyen,
Ou aultres gens, ſans le robber ou prendre
Sans leur vouloir ; doncques il fault aprendre
Neceſſité par eſprit ſecourir ;
Rien impoſſible à nul, ſinon mourir.

Comment derechef fut amoureux de quelque Dame ; à qui, pour ce faire, donna trois aulnes de eſcarlatte.

CHAPITRE XXXI.

POURTANT qu'eſtoit friſque & gay ; bon marchant,
Chez quelque Dame il s'en vint bien marchant ;
Car d'elle eſtoit feru de l'eſtincelle
Du dard d'amour. Ung certain jour que d'elle
Penſoit jouyr, il la pria très fort
Que conſentiſt, & y fiſt ſon effort :
Ce qu'el' nyoit ; mais luy bailla ſi belle,
Que fut contente, & ne fut plus rebelle,
Ce moyennant que de luy euſt preſent
Honneſte & bon : que le vaillant plaiſant

Luy accorda. S'eſtoit de l'eſcarlette
Dequoy luy faire ou robe ou coctelette.
Le cas conclud, il ne fut ſi meſchant
La refuſer, mais va chez ung Marchant
Toſt emprunčter trois aulnes d'eſcarlatte,
Bien juſtement meſurées d'une latte;
Mais il fallut, comme aultrefoys j'ay dit,
Qu'il laiſſaſt gage ou argent pour credit.
Or eſt venu le vaillant cappitaine
Veſtu de drap, de ſoye, ou de fuſtaine,
Faire preſent à la Dame predičte,
Le ſus nommé, ſans faire aultre redičte;
Donc il jouyt de ſon veuil & plaiſir.
Or entendez, ſans prendre en deſplaiſir,
Ce qu'il luy diſt; il luy a fait acroire
(Car onc de luy ne ſe vouluſt meſcroire)
Que pour trop mieulx ce drap mettre en ſon [teinčt,
Il fault qu'il ſoit par une nuyt attainčt,
De l'aer de nuyt, ou bien de la rouſée.
La ſotte fut de ſon dit arrouſée,
Tant quel' permiſt que toſt on l'allaſt mettre
En la gouttiere, où ſoubdain le bon maiſtre
Bien le trouva, le print, & le rendyt
A ſon Drappier, dont l'argent qui luy duyt
Luy fuſt rendu la propre mattinée.
La pouvre beſte en fut bien maſtinée,
Car a perdu ſon drap, preſté ſon cu,
Et ſon mary par ce point fiſt cocqu.

Comment chez une de ſes tantes, trouva ung coffre ouvert où avoit argent; qu'il print & y enferma ung regnard tout vif.

CHAPITRE XXXII.

UNG chaſcun ſçet que oncques n'eut convoitiſe
Biens amaſſer, mais bien penſoit la guyſe,
Quant n'en avoit, ſoubdain en recouvrer.
Or chez ſa tante ung ſoir ſe va trouver,
Où a trouvé ung coffre ou une huge
Tout deſcouvert, ne craignant Roy ou Juge.
Auſſy penſant, comme très bien apprins,
Qu'il eſt ſon hoir, car de l'argent a prins
Que y a trouvé, pour paſſer ſon affaire;
Mais pour bien mieulx de tel cas ſe defaire,
Qu'on ne doubtaſt que fuſt luy, ung regnard
Dedens poſa, enferma, eu eſgard
Qu'on penſeroit que fuſt Diable ou Diableſſe,
Ou quelque Eſprit qui ſouvent les gens bleſſe:
Ce que fut vray, car nul n'oſoit toucher
Au predict coffre, & en rien approcher.
Mais quelque jour Faifeu ſi eſt trouvé
Tout à propos, qui le fait aprouvé
Leur a rendu; car ſoubdain on luy conte
Le cas predict, dont il ne tint grant conte:
Car tout ſoubdain, comme prompt & hardy;
Je ne ſçay pas ſi ſe fut au mardy,
Mais toutesfois de la journée ne chaille,
Il print la clef ſans faire grant bataille,
Le coffre ouvrit, d'ont ſaillit le regnard

Si très ſoubdain, que nul n'eut point de eſgard
A ce qu'eſtoit, mais faiſoit grant tempeſte,
Et ne ſçavoient ſi s'eſtoit Diable ou beſte :
Ou coffre on quiſt, mais l'argent n'y fut plus.
Donc pour conclurre, & venir au ſurplus,
Rien on ne ſçeut de Faiſeu la fineſſe,
De ce propos pour venir à fin eſſe.

Comment pour quelque follietterie, ne ſe oſoit trouver chez ſa mere, & comment à ung ſoupper il ſe y trouva.

CHAPITRE XXXIII.

COMME ay jà dit que par envie amere,
Le plus ſouvent ne ſe oſoit chez ſa mere
Trouver, ou veoir, par meſchantz faulx raportz,
Dont bien ſouvent les juſtes poient deportz.
Or advint il quelque fois que heut famine,
Et bien ſçavoit que meint eſt qui fait mine
A ung ſoupper, que chez ſa mere on fait.
Comme ſçavez qu'en eſté on le fait,
Ce ſoupper fut ſoubz le vollier ou treille,
Où y avoit maint flaſcon & bouteille
Emmy la court, où faiſoit manſion
Sadicte mere. Or ſans grant menſion
Faire ou desbat, voyant qu'on le deſpriſe,
Incontinent en Diable ſe deſguyſe,
Et par le puys, dont devant eſt parlé,
Le vaillant corps eſt entré, & allé
Se preſenter devant la compagnie,
Où on ſouppoit ; qui toſt deſcompagnie
A bien eſté ; car tant eurent de peur

Que la pluſpart d'un moys ne fut aſeur ;
Car toutes pars chaſcun fut variable,
Et pour certain cuydoient que fuſt le Diable.
Alors il fiſt au ſoupper ſon proffit,
Car à menger trouva tant qu'il ſuffiſt,
A ſes compaings alla ouvrir la porte,
Qui l'attendoient, & tout le cas leur porte :
Or bien joyeux ilz furent pour ce coup,
Car ne penſoient en trouver ſi acoup.
Les aſſiſtens furent tous preſtz refaire
Autre ſoupper, ou penſer aultre affaire,
Ce nonobſtant qu'ilz n'eurent meshuy cueur
Boire ou menger, ne penſans au mocqueur ;
Mais le marchant ne fut pas deſgouſté
De bien ſoupper, car rien ne luy a couſté.

Comment ung jour vint à ung ſien amy luy prier qu'il luy donna à bancquetter ; lequel luy reſpondit qu'il n'avoit que ung pain de bien la valleur de cinq ſols qu'il luy donnoit s'il le povoit manger ; & comment il en fiſt, & de la reponce qu'il fiſt après.

CHAPITRE XXXIV.

LE vaillant corps n'eſtoit point deſgouſté
Aller ſouvent en maint lieu & couſté,
Quant il avoit d'aucune choſe affaire ;
En demander jamais il ne differe.
Or ung jour fut, ou qu'il n'avoit argent,
Ou qu'on avoit emporté le regent
De la maiſon, où le pain on enferme ;
Mais toutesfois l'eſprit n'avoit trop ferme

Pour ce jour là, pour la faim qu'il avoit,
Et croy vrayment que trouver n'en ſçavoit,
Ou bien faiſoit par maniere de rire:
Car ce jour vint à ung ſien amy dire
Qu'il luy donnaſt ung peu à bancquetter;
Lequel reſpond, pour l'ouyr caqueter,
Qu'il n'a qu'ung pain, lequel luy abandonne,
Si tout menger le peult il le luy donne;
Car bien ſix ſolz il valloit grandement,
Dont n'euſt cuydé qu'euſt eſté ſi gourmand.
Ledit pain print ſans que guere il empeſche,
Incontinent il en a fait depeſche,
Et le mengea; dont ſon amy ne riſt,
Car plus n'en a, & quaſi s'en marriſt,
Pourtant qu'avoit auſſi le Capitaine
Beu de ſon vin deux potz ſans grande peine,
Et ne luy chault ſi nul en eſt marry,
Femme, ou Varlet, Chamberiere, ou Mary;
Mais devant tous faiſant ung tour ou roë,
Pour tout payement il luy a fait la moë;
Puis luy a dit que luy & ſa jument,
Sa femme, enfantz, chatz, chiens en meint moment
Et ſon cheval, ſon Varlet, Chamberiere,
Tout ſon avoir, & devant, & derriere
Il mengeroit, & le grant Dyable o tout.
Donc ſon amy ayant eſgard à tout,
Malgré ſes dens luy a fallu en rire:
Parquoy le fait j'ay bien voulu eſcripre,
Car pour tout vray luy meſmes l'a conté,
Comme il eſt cy en ce lieu raconté.
Dont vous voyez qu'en faitz & en langage
De plaiſanter en tous lieux faiſoit rage.

Comment il vendit du vin ſur les champs, qui eſtoit à ſa mere.

CHAPITRE XXXV.

ON doit penſer que le mal S. François
Souvent avoit (comme on voit maint François,
Qui à gaudir s'esbat & prend ſa cure;)
Si le ſurprint, mais ſoubdain il procure
En recouvrer, non par ſort ou Devin.
Il eſt certain que ſa mere eut de vin
Ne ſçay combien, mais toutefois grant nombre,
Elle en avoit aux champs; or une encombre
A toſt trouvé pour en avoir argent
Le vaillant filz, car bien fut diligent
Mener Marchant, auquel l'a demonſtré,
Vendu, livré, & luy a remonſtré
Toſt le lever, ou bien du guarantage
Ne luy promet, mais luy diſt davantage
(De peur qu'il fuſt d'aucun anticipé,
Après avoir amplement occupé
Tout le payement,) mon amy, or te haſte
Lever ton vin, ou bien le cas tu gaſte,
Car ſi tu faulx ce jourd'huy le lever,
Aucun pourra contre toy s'eſlever,
Lieve le toſt, car preſent le te livre,
Et l'emmener tout ſoubdain te delivre.
Le Marchant fut de ſon fait pareſſeux,
Car il ne ſçeut lever du vin, que deux
De ſes tonneaulx, qu'incontinent la mere
Ne le ſçeuſt bien, dont eut douleur amere;
Mais toutesfois à ce cas a pourveu.
Tout regardé, adviſé, & prou veu,
Le Marchant fut trompé par ſa pareſſe,

La mere auſſi que le cas appareſſe,
Perdit du vin deux pippes ; toutte ſomme
Pierre eut argent, dont indigence aſſomme.
Voyez comment en plain jeu ou rabbatz,
Pierre Faifeu uſoit de ſes esbatz.

Comment il devoit argent à ung crediteur, qui le miſt en Juſtice.

CHAPITRE XXXVI.

AYANT uſé de pluſieurs paſſe-temps,
Ung certain jour il fut, comme j'entends,
D'ung crediteur evocqué en Juſtice,
Où il reſpond ; mais craignant injuſtice ;
Ont appoincté certain jour ſe trouver
En aucun lieu pour la debte approuver.
Or eſt ainſi que Faifeu anticipe
Aller au lieu, & aux gens s'eſmancipe,
De la maiſon, compter tout ſon affaire,
Leur ſuppliant que brief luy vueillent faire
Quelque plaiſir, leur promettant buttin
De ce que aura en jouant ſon luttin.
L'hoſte & l'hoſteſſe en ce ne le deſdirent,
Mais d'un voulloir tres voulentiers luy dirent ;
Que preſtz eſtoient faire à ſa voulenté,
Et que ſoubdain il fut entalenté
A leur compter la maniere de faire,
Qu'il veult uſer, pour du cas ſe defaire.
Incontinent leur va dire ; eſcouſtez
En une chambre il fault que m'acouſtrez
Enſepvely, comme faictes ung mort,
Sans de ce cas en declarer ung mot ;
Au crediteur venu ferez acroire,

Que

Que plus que luy m'avez voulu acroire ;
Mais que le temps eſt venu de reſpit ;
Et en pleurant, ſemblant très grant deſpit ;
Me direz mort, couché en une chambre
En voſtre hoſtel, enſepvely de chembre ;
S'il ne le croit menez le ſoubdain veoir
Au lieu predict, luy faiſant aſſavoir
Ce que vous doibz me donnez en preſence
Du bon du cueur, ayant gant deſplaiſance
De mon treſpas, mais fault qu'il y ayt gens
Qui teſmoigner le fait ſoient diligens.
Comme il conclud, l'affaire fut parfait
En tous endroitz, & par dit & par fait.
Le crediteur ne fiſt pas grant demeure
Qu'il ne vienſiſt à une certaine heure,
Qui miſe eſtoit entre les deux parties,
Maintes larmes & douleurs départies
Furent preſent par l'hoſteſſe & par l'hoſte ;
Le crediteur de ce propos les oſte
Leur demandant ſi nul d'eulx a rien ſçeu,
Que venu ſoit Maiſtre Pierre Faifeu.
L'hoſte s'eſcrie, & la femme ſe paſme,
Les regarder, mon ſerment, c'eſt ung baſme ;
Car affermans, dirent au crediteur
Ce que Faifeu a eſté inventeur ;
Qu'il ne ſoit vray le meinent en la chambre,
Où eſt Faifeu, ne demenant nul membre,
En luy diſant qu'il leur devoit beacoup,
Mais tout pour Dieu luy donnent à ce coup.
Le crediteur meu de miſericorde,
Tout hault a dit, par ma foy je m'acorde
Tout luy donner ce que il me debvoit,
Don luy en faitz, car pas grans biens n'avoit.
Incontinent deux teſmoings, ung notaire,
Se vont monſtrer, Faifeu comme eſt notaire
Toſt s'eſt levé, diſt ; aultre cas ne quiers,

Je vous mercy, inſtrument j'en requiers.
Ainſi quicté fut par ſubtilité ;
Après avoir, il n'eſt qu'abilité.

Comment pour quelque cas à Tour fut prins par pluſieurs Sergeans pour le mener en priſon, dont en porta ung en une Eſgliſe, & gaigna franchiſe.

CHAPITRE XXXVII.

FAIFEU eſtoit tant gay gentil & noble,
Que bien ſouvent, n'ayant eſcu ne noble,
Vicarioit en maint contrée & lieu,
Où bien ſçavoit s'acouſtrer de ſon jeu.
Or toutesfois, faiſant maintz ſaultz & tours,
Ung certain jour il ſe trouva à Tours,
Où fut ſurprins, comme faulte foulz lye,
D'un cas trop jeune ou petite follye ;
Car par Juſtice il fut ſoubdain reprins,
Et par Sergeans huyt ou neuf il fut prins :
Grant nombre eſtoient, car quant l'avoient happé,
Par pluſieurs fois leur eſtoit eſchappé
Par ſon ſçavoir, dont penſoient y mettre ordre
Par eſtre tant ; vous orrez le deſordre.
Quant l'eurent prins, ſe tindrent environ
De tous endroitz, tirans à l'aviron
Le pouvre corps comme une ame dampnée,
Qui à boullir eſt desja condampnée.
Or toutesfois voyant le deshonneur
Qu'on luy faiſoit, leur requiſt par honneur,
Sans luy tenir rigueur ſi très auſtere,
Que par les ruës chaſcun ſe vueille taire,
Auſſi leur pleuſt luy faire ce bon tour,

Qu'un le tenſiſt, & les aultres entour,
Sans nul ſemblant que fuſt ung priſonnier.
Ce qui fut fait; alors ung perſonnier
De ceſte bende, entreprint le negoce,
En ſe vantant par ſon Dieu qui que groce
Bien le tiendra: lors ſans faire aultre miſe,
Il a ſaiſy ſa manche de chemiſe
A beau plain poing, feignant que fuſt la main;
En le menant ſans attendre à demain.
Or vous ſçavez, quant aucun à affaire,
Et eſt lyé, ne taſche qu'à deffaire
Les ſiens lyens, mettant tout ſon eſprit
A eſchapper, on le voit par eſcript.
Ce cas Faifeu par vraye experience
Leur a monſtré, car ſoubdain en preſence,
Sans y prevoir fors à neceſſité
Le tour qu'il fiſt eſt icy recité.
En chemynant, que le fait ne deſguyſe,
Le vont paſſer par devant une Eſgliſe;
La congnoiſſant, de tout ſon cueur s'efforce
A y entrer, car par très vive force
Tourna ſon bras & chergea le Sergeant
Deſſus ſon doz, car là n'eſtoit ſongeant,
Et ſe jecta tout chargé à la porte
De ceſte Eſgliſe, où ſon Sergeant il porte;
Mais en entrant cheurent tous deux tel ſault,
Qu'on les cuydoit tous deux mortz de primſault;
Car le Sergeant eſtoit, comme on les veoit,
Gros & enflé, dont trop grant faix avoit.
Incontinent Faifeu ſe lieve & dreſſe,
Au benoiſtier joyeuſement s'adreſſe,
Audit Sergeant & à tous ſes conſorts
(Qui luy diſoient meſchant deshors toſt ſorts)
Baille eaue beneyte en demandant franchiſe.
Voyant qu'il eſt entré dedens l'Eſgliſe,
Deſditz Sergeant ung chaſcun d'eux s'efforce

Le mettre hors de ſa franchiſe & force ;
Mais meint voiſin toſt y eſt acouru,
Qui en ſon droit l'ont à gré ſecouru,
Et ont tous dit aux Sergeans, ſans debattre
Ailleurs il fault que vous aillez esbatre.
Ainſi fault veoir que Faifeu improveu,
Par ſon eſprit a eſté reproveu ;
Car comme on dit, ſouvent en meinte eſtorce
Le bon eſprit vault mieulx que nulle force.

Comment à Angers il joua avecques les Egyptiens, qu'il affina.

CHAPITRE XXXVIII.

VAGABUNDER on voit ung chaſcun jour
Egyptiens, ſans faire long ſejour ;
Quelz enſemble ont une couſtume telle,
Qu'ilz uſent fort de jeux & de cautelle.
Angers en vint ung jour pour heberger,
Qui à meint jeu jouoient ; pour abreger,
Ung jeu faiſoient avecque une ceinture,
Qu'en ung baſton mettoient, ſans ouverture
Ilz en tiroient, dont ſe mettoit meint gage :
Par ce moyen de gaigner faiſoient rage.
Or s'adviſa Faifeu faire ung bon tour,
Quel j'eſcripray icy en ce detour.
Il ſe veſtit en robbes de Village,
Puis par deſſus print ung aultre abillage,
Car de velours gentement s'accouſtra ;
Ses compagnons en ce point rencontra,
Auſquelz il diſt ; pour entendre l'affaire,
Je vous diray que aujourd'huy nous fault faire,

Trouver convient, pour finer à mes dictz;
De beaulx eſcuz une douzaine ou dix,
Puis vous irez quatre ou cinq tous enſemble
Sans qu'en nul point nul de vous ſe deſſemble;
Au port Ligniers veoir les Egyptiens,
Où je ſeray; alors ſoyez ſciens
Jouer à eulx, ſi de ce vous requerent,
Ce qu'ilz feront, aultre choſe ne querent;
Je ſuis certain pourtant qu'ilz me oyeront
Nommer Monſieur, & auſſi qu'ilz voyeront
Le mien eſtat, me bailleront les gages.
Obtemperans enſemble à ſes langages,
Ilz ſont allez où Faifeu leur a dit,
Où ilz ont fait & tenu ſon eſdict.
Incontinent l'un c'eſt venu à mettre
Ung bel eſcu la ceinture deſmettre.
L'Egyptien voyant Faifeu auprès
Si bien en point, luy requiſt tout exprès;
Comme au plus grant, qu'il luy pleuſt eſtre garde
De leur argent, puiſque là les regarde.
Ce qu'il voulut; l'eſcolier a perdu,
Mais tout ſoubdain, comme non eſperdu,
Il a remis d'or encore une pieſce:
Lors reperdit dont feingt qu'il ſe deſpieſce;
Or a juré, s'on ne luy fait reffus,
Adventurer encore dix eſcuz,
Ce qu'il a fait & les miſt tout à l'heure.
De celuy fait l'Egyptien ne pleure
Mais meet auſſi entre les mains Faifeu,
Qui luy bailla ſoubz le ventre le feu;
Car tout ſoubdain qu'entre eulx il veit desbattre,
Faiſant leur jeu, il laiſſa ſans rabattre
Tumber ſa robbe; incontinent ſes gens
La redreſſer ne furent negligens:
Lors demoura acouſtré en Village
O les eſcuz, q'heut par ſubtil pillage;

Car en l'eſtat nul ne l'a recongneu ;
Auſſi qu'il fait du cas fort l'incongnu.
L'Egyptien remply de dueil & de ire,
Pour abreger, ne ſçeut quaſi que dire,
Fors qu'il diſoit, pour ce propos finer,
Qu'on ne l'avoit jamais ſçeu affiner
Juſques Angers, où s'eſt venu ſoubzmettre
A affiner, mais a trouvé ſon Maiſtre.

Comme l'an 1518 que le Roy Françoys fut à Angers ; devant des Seigneurs de la Court il mengea des mouſches.

CHAPITRE XXXIX.

L'AN mil cinq cens dix huyt, ce me ſemble,
Du Roy Françoys Angers la Court s'aſſemble ;
Or tous Seigneurs de la France y eſtoient,
Je croy que nulz pour le temps ne reſtoient,
Tant que logis par tout on requeroit,
On le ſçauroit qui bien s'en enquerroit ;
Nul ne povoit bien loger ſans grant miſe.
Donc la maiſon de Faifeu fut admiſe
Et retenuë à ung très gros Seigneur,
Je ne dys pas qu'il n'en fut de greigneur,
Mais toutesfois en Court avoit grant vogue ;
Bien eſtimé, tenu puiſſant & rogue ;
Auquel Faifeu faiſoit meint paſſe-temps
Et jeu joly, & plaiſant. Dont j'entends
Qu'en Court en fiſt aux Seigneurs grant nouvelle,
Et ſes beaulx faitz à pluſieurs renouvelle,
En l'eſtimant pour vray le plus plaiſant
Qu'on veit jamais, ſans eſtre deſplaiſant,

Chaſcun avoit de le veoir grant envye ;
Autant qu'aucun qui pour lors fuſt en vie ;
Dont ung Seigneur des plus grans de la Court,
Le ſuſdit Sieur ſupplia bref & court
Le luy monſtrer ; le cas pas ne differe,
Mais l'a mené au logis pour mieulx faire,
Et luy a fait ung fort riche bancquet,
Pour mieulx ouyr de Faifeu le caquet,
Lequel eſtoit empeſché au ſervice,
Ce ſimulant merencolicque & nice ;
Mais le Seigneur qui là eſt pour le veoir,
Le demander fiſt très bien ſon debvoir.
On luy monſtra, lors le fiſt ſeoir à table,
Dont contrefiſt le reſolu & ſtable.
Quant fut aſſis nul mot il ne diſoit,
Ses geſtes fort le Seigneur adviſoit,
Mais bien le veoit qu'il mengeue & digere ;
L'interroguer très voulentiers s'ingere
Qu'il ne parloit, veu que par tout on bruyt
Que de jaſer il emporte le bruyt.
Lors reſpondit au Seigneur comme ſage,
Non eſtourdy, volaticque, ou ruffage,
Ung fol eſt bien entre ſages ouy,
Mais icy ſuis quaſi evanouy.
Lors le Seigneur qui entend bien ſon dire,
Et les preſens, ſe ſont tous prins à rire,
Et en riant de bon cueur le requerent,
Qu'il paſſe temps, aultre choſe ne querent.
Incontinent, ſans changer de propos,
Mouſches à tas viendrent faire repos
Dedens ung plat, quel devant luy on poſe ;
A les happer ſoubdain ſa main appoſe,
Dont il en print ung très fort grant monceau ;
Et les poſa toutes à ung morceau
Emmy ſa bouche ; & feignant les menger
Faiſoit ſemblant ahanner les renger.

Ledit Seigneur, qui de luy ſe prent garde;
Très voulentiers ſon paſſe-temps regarde,
Le requerant qu'il luy diſt ung petit
Si tel morceau luy donnoit appetit.
Il reſpondit que d'icy en Yrlande
Impoſſible eſt trouver meilleur' viande,
En affermant s'il y avoit gouſté,
De toute aultre il ſeroit deſgouſté.
Dont chaſcun riſt, lors Faiſeu print ſa game
A bien jaſer, car en toute une rame
De bon papier on ne ſçauroit eſcripre
Les motz qu'il diſt, qui eſtoient tous pour ryre.
A ce bancquet tant fiſt de paſſe-temps,
Que les preſens s'en allerent contens;
Car en la Court en firent tel memoire;
Qu'audit Seigneur plus de cent fois à boire
Il en couſta, dont ſe fuſt bien paſſé;
Les tres-paſſez *requieſcant in pace.*

Comment à Angers une certaine nuyt il joua avecques ung jeune Prothenottaire Abbé, qui gaigna ſon argent & le gaudiſt; mais il emporta ſubtillement ſa Robbe.

CHAPITRE XL.

CHASCUN ſçet bien, n'euſt-il nul revenu,
Que par tous lieux eſtoit le bien venu.
Or eſt ainſi, ſi qu'à tous ſoit notoire,
Qui ſe trouva chez ung Prothenotaire,
Bien gros Seigneur, jeune Abbé & joyeux,
Qui à meint jeu eſtoit très grant joueux.
Angers tenoit ſon meſnage & meſgnye,
Faiſeu ſouvent luy tenoit compagnie,

Et pour certain eſtoit ſon compagnon
Quant à jouer, ſon privé & mignon.
Ung jour advint qu'ilz jouerent aux chartes;
Où il fut beu maintz potz de vin & quartes;
Faifeu jouant fut preſt & diligent
Mettre & tyrer au jeu tout ſon argent,
Autres pluſieurs à jouer ſe diſpoſent,
Et leur argent pareillement y poſent:
Faifeu fut fin, car ainſi qu'il gagnoit,
Des compagnons l'argent il enguainoit
Secrettement, tousjours feignant la perte
Tumber ſur luy, patente & toute aperte;
Dont il eſcheut le gaing eſtre à l'Abbé,
Qui de tous eulx c'eſt mocqué & gabbé.
Bien nuyt eſtoit, temps fut qu'on ſe retyre,
L'un ſur ung lict ou ſur ung banc ſe tyre
Pour repoſer, car le jour eſtoit près:
Tout chaſcun dort, fors Faifeu, qui exprès
(Quant voit dormir ainſi toute la bende)
Son vif eſprit ſubtillement desbende,
Du quel tyra dens une garde robbe,
Où il attaint, une très bonne robbe,
Qui bien valloit des eſcuz trente ou vingt:
Toſt la ſaiſit, puis chez luy il s'en vint.
La dicte robbe eſtoit à ce bon Maiſtre,
Qui les gaudir ſe voullut entremettre
Quant eut gagné, comme il eſt ſus eſcript.
Faifeu ſoubdain, ſans perdre ſon eſprit,
Bien eſſuya la robbe deſſus dicte,
Quant l'eut chez luy apportée & reduytte;
Puis il s'en vint à aucuns ſes voiſins,
Ne ſçay s'ilz ſont ſes parens ou couſins,
Mais leur promiſt payer vin pour l'admende;
Et que l'on diſt ſi aucun le demande,
Que pour certain bien matin eſt ſorty,
Fort bien monté de cheval, & ſorty

D'acouſtrement, quel la nuyt a fait faire;
D'une robbe laquelle a fait defaire,
Dont il leur diſt la façon & couleur,
Si que l'Abbé en euſt plus grant douleur;
Auſſi qu'on diſt que tout il a fermé,
Et que chez eulx ſes clefz a enfermé.
Pourtant qu'il n'a repoſé qu'à demy,
En ſon lict s'eſt couſché & endormy,
Où de longtemps il ne s'eſt reſveillé,
Pour ce qu'avoit trop longuement veillé.
Le lendemain l'Abbé s'eſveille, & ſourt,
Des compagnons ung chaſcun fait le ſourd;
Car nul ne peult ſe reſveiller ne ſouldre,
Dont de tel cas ſont aiſez à abſouldre.
Le dict Abbé premier ſe reveilla,
Puis les gallands tout ſoubdain eſveilla,
Fors que Faifeu, qui a fait ſa paſſée,
Dont il eſt cheut en très grande penſée.
Incontinent en ſon eſtude va,
Où ſon meilleur habit il ne trouva,
Lors a congnu (la fortune advenuë)
Que c'eſt Faifeu qui baille tel' venuë.
Toſt chez luy va le penſant retrouver,
Mais il n'eſt preſt ſon habit recouvrer;
Car des voyſins nul n'y a qui l'accuſe,
Mais chaſcun d'eulx bien fermement l'excuſe;
Comme deſſus icy eſt recité,
Qui à l'Abbé grant dueil a incité:
Car bien congnut telle enſeigne eſtre vroye,
Dont de douleur tout ſon eſprit deſvoye;
Mais il crainct plus mocquerie en effect,
Que perte ou couſt que Faifeu luy a fait:
Or s'en reſva, car plus ne ſçet que faire.
(Faifeu levé) plus guere ne differe
Dudict habit bien ſe faire acouſtrer,
Au prime ouvrier qu'il a peu rencontrer;

Puis s'en alla, ſans plus à nul debattre;
En pluſieurs lieux ſur les champs pour s'esbattre.
Ainſi trompa il l'Abbé finement,
Qui ſe meſloit vers luy d'affinement,
Car quant Faifeu fut de retour en Ville,
L'Abbé ne ſçeut tant fin eſtre ou habille,
Qu'il ſçeuſt le fait luy faire recongnoiſtre;
Tant peuſt ſur luy bien ſa robbe congnoiſtre.
Car du cas fiſt tant fort le deſcongnu,
Que l'Abbé diſt eſtre donc incongnu,
Comme en ce point ſa robbe on luy embla.
Ainſi Faifeu o luy ſe raſſembla,
Et de la robbe il ne fiſt recompenſe;
Ung bon penſeur penſe au revers qu'on penſe.

Comment il avoit une garce chez luy, de laquelle, quant il en fut ennuyé, s'en depeſcha ſubtillement.

CHAPITRE XLI.

DAUCUNE fille ung coup fut amoureux,
Dont en paſſa maint jour moult langoureux,
Tant qu'il advint que d'elle eut jouyſſance
A ſon voulloir, & tout à ſa plaiſance.
Mais proprement, tout ainſi que la pluye
Fort deſirée, incontinent ennuye,
Luy ennuya avoir ung tel fardeau.
S'en deſpeſcher bien vouloit le hardeau,
Mais ne povoit à ſon plaiſir en faire;
Parquoy encore ung peu de temps differe.
Or pour plus ſeur ſon voulloir mettre à fin,
Luy qui eſtoit entre tous le plus fin,

A la commere il diſt une ſoyrée ;
Au plus matin que ſerez eſſorée,
Si que trop miculx je vous puiſſe emboucher ;
Il fault qu'aillez parler à ung Boucher,
Et achepter pour dix ſolz de viande,
Car au diſner demain une grant bende
De compagnons ſeront avecques moy.
L'argent a prins au matin ſans eſmoy,
Au Boucher va pour faire ſon emplecte.
Tandis que fut, Faifeu ſoubdain explecte
Bien aultrement qu'ainſy comme elle entend ;
Car luy cerchea ſes hardes tout content,
Et les bailla, ſi bien le cas deſine
(Pour les garder) à une ſa voiſine,
Et luy bailler quant ſeroit de retour.
Ainſi Faifeu luy joua de ce tour,
Puis il en ſort en fermant l'huys & porte,
Avecques luy toutes ſes clefz emporte,
Et s'en alla aux champs pour paſſer temps.
La dicte fille, ainſi comme j'entends,
Long-temps ne fut, mais à la revenuë
Bien esbahye elle eſt de la venuë ;
Ce nonobſtant bien long-temps attendit
Son revenir, mais enfin entendit
Que ſondict Maiſtre ainſi l'avoit pippée,
Et cautement de chez luy extirpée :
Lors s'en alla, pour faire fin de compte,
Cercher parti à tout ſa courte honte.
Ainſi Faifeu à chaſcun a aprins
S'en depeſcher, quant prou on en a prins.

Comment à Saulmur il ſe trouva en certaine compagnie, où fut faicte une folye, dont il fut prins, & mis en priſon; & comment il demanda eſtre renvoyé à Angers; & comment à ſainct Eburoüil il ſe ſaulva.

CHAPITRE XLII.

A Saulmur fut une fois pour s'esbattre,
Où de gaudir fiſt feu; mais ſans débattre,
Ung jour advint qu'il ſe trouva en lieu
De celle Ville, au bout ou au milieu,
Où il fut fait je ne ſçay quel' folye,
Ainſi qu'on voit que jeuneſſe folz lye.
Or eſt ainſi qu'en ce fait il fut prins,
Et griefvement en fut ſoubdain reprins;
Car en priſon il fut eſtroictement,
Où on luy fiſt très mauvais traictement,
Ses ſubtilz jeux, ſes quacquetz, & ſes baddes;
Ses ſaultz legers, ruaddes, & gambaddes,
Son bon cheval, ne ſes habiles tours;
Tous ſes amys & d'Angers & de Tours,
Si tout leur bien en ce euſſent deſpendu,
N'euſſent pas fait qu'il n'euſt eſté pendu;
Car pour certain tous les gens de la Ville
Avoient horreur d'ouyr ung cas ſi vile,
Et à mourir eſtoit jà condampné,
Dont euſt voulu quaſi eſtre dampné;
Mais en telz cas, ſoient Medicins ou Mires;
A ce ſaulver chaſcun ouvre ſes vires.
Il s'adviſa, comme homme qui n'eſt ſot,

Qu'il n'eſtoit pas jugé par ſon reſſort ;
Car pour ce cas requiert qu'on le renvoie
Devant ſon Juge Angers, ſi qu'on revoie
Le ſien procès, où pour le faire court
Appellera plainement à la Court.
Pareillement ſes amys en requirent
Les Officiers d'Angers, qui ſoubdain quirent
Tout le moyen de luy faire ſervice,
Pour doulcement le purger de ſon vice.
Ceulx de Saulmur n'oſerent contredire
Ce qu'il requiſt, ne rien encontre dire,
Mais adviſé fut par ung certain jour,
Qu'on le maineroit, ſans faire long ſejour ;
Dont fut joyeux quant de ce on l'advertit,
Croyez pour vray que rien n'en divertit.
Quant ſçeut le jour, à quelcun ſon ſegret
(Qui de le veoir ſortyr n'avoit regret)
Diſt ; mon amy, à tel jour & telle heure
Je te ſupply', ſans faire aultre demeure,
Que ſoys Angers pour mon cas incité,
A ſainct Eburou qui eſt en la Cité,
Mettre ung brandon feignant eſtre taverne,
Si je ne faitz ung bon tour, qu'on me berne ;
Auſſi fault-il qu'ays Notaire & teſmoings,
Pour veoir comment je ſortiray des mains,
De ceulx qui ont commiſſion me rendre
A mon Juge, me cuydant faire pendre.
Son compagnon luy a promis ce faire,
Diſant adieu, de luy ſe va defaire.
Or vint le jour que Faifeu ſut tyré,
Pour eſtre Angers tout ſoubdain attiré ;
Lors diſt à ceulx qui de luy charge avoient,
Pour ce qu'Angers les deſtours ne ſçavoient,
Mes compagnons je ſuis en voſtre garde,
Mais quant à moy ſouvent bien je regarde,
Conſiderant que me menez à fin,

Donc n'ay parent, parente, ou affin
Qui me ſaulver euſt povoir ou puiſſance ;
Parquoy ſuis cheut en très grande impuiſſance ;
Auſſi pour vray que me menez ès mains
D'un Chartrenier, plus larron des humains;
Car ſi j'avois mille eſcuz en ma bource,
Ne ceſſera que tous ne les desbource,
Et n'en ſeray pour ce jà mieulx penſé :
Par tant enfans en moy meſme ay penſé,
Que j'ay encore eſcuz ou trois ou quatre,
Que nous beurons ſans denier en rabbattre
Sur le chemin, car je ſçay bien pour voir
Que mes amys tous vouldront bien pourvoir
A me nourrir, & me faire grant chere
En la priſon, qui me ſera bien chere;
Dont je vous pry', ſans enfraindre à l'office
Que vous avez, me faciez ung ſervice,
Qui pour certain rien ne vous couſtera,
A mon prier chaſcun eſcouttera,
Je vous ſupply' ne me faictes l'injure
De me mener par la ruë, car je jure
Que mes parents en mourroient de deſpit.
Les compagnons reſpondent ſans reſpit,
Qu'ilz ſont contentz admettre ſa requeſte,
Or pour parfaire & leur charge & leur queſte,
Ilz ont Faifeu bien lyé & billé,
Le pouvre homme eſt laydement habillé.
Or pour venir à fin d'iceluy conte,
Sur ung cheval ou jument on le monte
Pour le mener, quaſi deſeſperé
L'ont de Saulmur ſoubdain deſemparé.
Dieu ſçait comment ſon argent luy fut cher,
Pour employer en vin, poiſſon ou chair,
A feſtoyer les gallands, qui le meinnent,
Et qui ainſi pouvrement le demeinnent :
Lieu n'ont trouvé ou y euſt vin en broche

Sur le chemin, que Faifeu ne desbroche
De ſa bougette argent ſans eſtre chiche,
S'il peuſt ſortir de leurs mains il fuſt riche.
Quant furent près de la Ville & Forsbourgs,
Ne demandoient vielles ne tabours
Pour tympaner leur entrée & venuë,
Artillerie ou groſſe ou bien menuë
On ne ſonna, mais bien ſecrettement
Se fiſt mener o grant regrettement,
Par ſur les murs du portail de Touſſaincts,
A ſainct Eburou ſe ſont trouvez tous ſains.
Quant Faifeu veit le brandon à la porte,
En ceſt endroit il veult qu'on ſe tranſporte,
Car ſon argent y ſera deſpendu,
Puis qu'auſſi bien il fault qu'il ſoit pendu.
Les conducteurs n'y firent reſiſtence,
Mais au brandon vont faire reſidence,
En eſperant que fuſt pour bancquetter;
Mais fault que ailleurs en aillent donc queſter.
Lors il entra premier, chaſcun le ſuyt,
Quant fut entré il fiſt ce que s'enſuyt,
De l'eaue beneyte il print & leur en donne,
En leur diſant que tout il leur pardonne
Qu'ilz luy ont fait, ſi que rien ne deſguyſe,
Franchiſe il veult, pourtant qu'eſt en l'Eſgliſe.
Ilz ont juré qu'ilz le trairoient par force,
Mais on leur diſt, nully ne s'i parforce:
On leur monſtra Crucifix, & Aultiers;
Ainſi trompez furent pouvres gaultiers,
I faire rien tout ne leur vault ung double,
S'en plaindre auſſi leur traveil en redouble,
Le meilleur point fut leur en retourner
Ung doy au cul, pour mieulx les attourner,
Et l'aultre en l'œil à Saulmur leur complaindre:
On ſe mocqua d'eulx, en lieu de les plaindre.
Par ce moyen fut Faifeu acquitté,

Bien

Bien ayſement de ſon iniquité ;
Car tel eſtoit le voulant faire pendre ;
Qui fut joyeulx ung bien peu d'argent prendre.
Subtilité ainſi le delivra ,
Mais à Saulmur grant mocquerie livra.

Comment Faifeu entretenoit certaine fille , à qui il fiſt une aultre fille.

CHAPITRE XLIII.

QUANT eut regné ainſy par ung long-temps ,
Tous ſes amys n'eſtoient pas trop contens
Qu'il ne mettoit peine à ſe retyrer ,
Ce nonobſtant qu'onc ne voult attirer
A faire mal , mes en joyeuſeté
Tousjours par tout il a joyeux eſté ,
Et gaudiſſeur , entretenant commeres ,
Tant qu'il en fut , que devenir fiſt comme meres.
A l'une il fit une très jolye garſe ,
D'elle parler jamais je ne m'eſgace ,
Pourtant qu'Angers de preſent elle fait feu ,
Degenerer elle ne pourroit Faifeu ,
Car à la veoir (ainſi qu'on me rapporte)
Audit Faifeu de viſage reporte ,
En faitz & ditz oncque on ne veit pareille ,
Les plus gros Sieurs luy preſtent leur oreille ,
En pluſieurs lieux , où grands de fain choirroint ;
Les bons morceaulx ſouvent luy eſchoirroint ,
Car en Angers , pour faire fin de compte ,
Quant à jaſer , d'elle on tient fort grant compte ;
Mais en ces ditz pas ne tient grans propos ,
Car ſon eſprit n'a guere de repos ,

Mais toutesfois ſouvent à plus ſotz qu'elle
Mengeuſt le pain, & meinte aultre ſequelle ;
Pour demonſtrer, par inclin paternel,
Que du tout n'a retins le maternel,
Quant du babil elle tient de ſon pere,
Et de piſſer elle tient de ſa mere.

Comment ſes parens le pathelinerent & redarguerent tant, qu'il fut de oppinion eſtre marié.

CHAPITRE XLIV.

POUR revenir à noz premiers mouttons,
Si que ſes faitz mieulx au vray nous mettons,
Comme j'ay dit devant que ſes amys
Eſtoient fachez quaſi plus que demyz,
Et courroucez que bien ne ſe retyre,
Aucun amy des ſiens vers luy le tyre,
Luy remonſtrant qu'il avoit bon ſçavoir,
Et congnoiſſant prou pour richeſſe avoir,
Et que temps eſt de ſes follyes congnoiſtre ;
Et s'arreſter non pas ſe deſcongnoiſtre.
Bref tout conclud, tant l'alla harier,
Que content fut qu'on l'allaſt marier,
Jamais ne ſçeut de ſes gens ſe defaire,
Qu'il ne falluſt, pour tel ſot marché faire ;
Qu'on le menaſt ſi bien le gouſtier
Pour querir femme à Chaſteau-Gontier.
Le jour fut prins de toutes les parties
Pour fiancer, là furent departies
Meintes baves, meinte promeſſe ont fait ;
Comme on ſçet bien qu'à tel marché on fait.

L'un luy afferme, elle a mille ducatz,
Où onc ne fut advertye du cas;
L'un diſt, il eſt fort ſçavant & bien riche;
Où il n'a pas vaillant une bouriche.
Voyez comment faiſant telz quariages,
Souvent on eſt trompé ès mariages:
Or pour finer on l'a tant advancé,
Que de par Dieu femme il a fiancé.
S'il n'eſt content, il fault qu'il ſe contente
C'eſt le plus fort mais qu'il mette en con tente.
La mariée eſt bien du marié
Pour le preſent, mais ſoubdain harié
On l'a vers elle, & par faulx raportz faire,
Tant que vouldroit du marché ſe defaire,
Car on luy diſt qu'il n'eſt q'ung gaudiſſeur,
Joueur, pippeur, de follyes baniſſeurs,
Dont pour certain elle veult, pour tout conclurre,
De ce marché ſon fiancé forclure.
Ung jour Faifeu va tout exprès la veoir
Chez ſes parentz, en eſperant l'avoir
Comme promiſe à luy & accordée,
Mais la trouva toute deſaccordée
D'avecques luy; dont fut bien eſtonné
Autant ou plus que ſi là euſt tonné:
Car luy a dit; mon amy ne te pene
Me pourchaſſer, car tu perdras ta peine,
Jamès o toy ne feray demourée,
Et fuſſe-tu tout veſtu de morée;
Car on m'a dit, pour le cas abreger,
Que tu n'as point où ton doy herberger.
Faifeu reſpond; pas il ne vous fault croire
Ce qu'on vous dit, on le vous fait acroire,
Mais en nous deux il nous fault adviſer,
Sans à jamais en rien nous diviſer,
Jour conſonant pour noz nopces parfaire,
Et eſpouſer, ne voulez-vous pas faire

Ce que je dis ? Si diſt ; non par ma foy ;
Plus fort qu'avez vous n'aurez pas ma foy.
Quant il congnut qu'on l'avoit ſubornée,
Et le laiſſer ſa penſée eſt bournée,
Incontinent pour pluſtoſt l'inciter
A l'eſpouſer, la va faire citer ;
D'eſtre citée elle ne s'eſt eſtonnée,
Fut à ſon jour, friſquement attournée,
Où leur procès par longtemps fut tenu,
Dont je ne ſçay du tout le contenu,
Mais penſer fault, faiſant telle menée,
Que leur matiere a bien eſté menée,
Croyez auſſi que Faifeu ne s'eſt tins,
Qu'il n'ayt ſouvent de bons propos meintins
En plaidoiant, on n'en faiſoit que rire,
Mais tous icy ne les ay peu eſcripre.
Or toutesfois ſes baddes & quacquetz,
Qui pluſtoſt vont que ne font nulz tracquetz,
N'ont rien ſervy, car par grant injuſtice
L'Official luy a tollu juſtice,
Car à n'avoir ſa femme eſt condampné,
Mais il ne veult eſtre par con dampné ;
Donc appella à Tours de la ſentence,
Souvent on voit tromper plus de cent en ce ;
Bien euſt voullu avoir là tout laiſſé,
Car il eſtoit du procès trop laſſé,
Mais il vouloit acquitter ſa conſcience,
Et veoir auſſi ſi elle a en con ſcience.
A ſon jour fut plaidoyer juſques à Tours,
Où il a fait meints voyages & tours,
Pourtant qu'il veit ſa femme eſtre trop malle,
Auſſi qu'elle eſt de raiſon anormalle ;
Bien euſt voulu jà l'avoir miſe à ſac,
Pourquoy il miſt en eſcript ſur ſon ſac,
Sac de procès ſi que par tout ſoit ſçeu
Pour le pouvre Maiſtre Pierre Faifeu,

Qui de malheur ne peut trouver l'indice ;
Si ne le quiert par voye de Juſtice.
Tant tint à Tours ferme ſon eſtappeau,
Que il gaigna ſa femme par appeau,
Et ſi luy fut ſentence prononcée
En jugement, quelle il n'a renoncée,
Mais pour gaudir il diſt à plaine voix,
Puis qu'il me fault ainſi ma femme avoir ;
Qui trop me tourne à faſcheux prejudice,
Je fringueray (or avant) par Juſtice.
Lors de ſon dire il fut fait ung grant rys
Des aſſiſtens, qui n'en furent marrys.
Son cas gagné au retour ſe va mettre.
Nul ne ſçauroit ou en proſe ou en metre
Bien rediger (ſtable ou par chemin)
En nul papier, tablette, ou parchemin
Le grant recueil, la grant chere & la feſte,
Qu'on luy a fait du bas juſques au feſte ;
Car en Angers ſes parens & amys
Le feſtyer chaſcun ſa peine a mis ;
A ſa femme eſt ſoubdain à ſon inſtance
Inſinuer ſon dicton & ſentence,
Duquel pas n'eut le cueur trop resjouy,
Mais toutesfois il a d'elle jouy,
Malgré ſes dens en ſouffrera l'eſtraincte ;
Non par amour, mais pluſtoſt par contraincte ;
Mais s'il euſt ſçeu (comme toſt ſera dit)
Son mauvais cap, premier ſe fuſt deſdit.
Or pour conclure, entre eulx ont diviſé
Pluſieurs propos, puis ont jour adviſé
Pour eſpouſer, & les nopces parfaire,
Si qu'il n'y euſt plus jamais à refaire.

Comment la concluſion des nopces prinſe, pour faire cher, & feſtyer les parens de ſa femme, alla à Paris faire acouſtrer ſa veze la ſepmaine qu'il devoit eſpouſer.

CHAPITRE XLV.

FAIFEU s'en vint pour faire l'appareil,
Je croy que au monde il n'eſtoit ſon pareil.
Pour faire mieulx recueil à l'eſpouſée,
Une veze eut par trop mal diſpoſée,
Donc la porta ſur les pontz racouſtrer,
Car de tel cas bien ſe ſçeut acouſtrer,
Et bien jouer, auſſi de la vielle,
Se deſguyſant avecque une bielle.
A l'acouſtrer ung ſe cuydant gaudir
Avecques luy, auſſi pour l'esbaudir,
Luy demanda que c'eſt qu'il faiſoit faire;
Il reſpondit que là faiſoit refaire
Et racouſtrer ſa veze qui n'eſt bien
Pour resjouyr tout plain de gens de bien,
Qui conduyront l'un de ces jours ſa femme,
Bien ſeroit-il ung nyès & infame
S'il ne leur fait grant chere & paſſe-temps,
Tant que de luy s'en aillent tous contens.
Le compagnon luy diſt; en ceſte Ville
Ilz ne font rien en ce meſtier que vile,
Mais vous avez pour deux ſoldz à Paris,
Qu'ilz ſurferont cy de moityé de pris.
Rien ne reſpond Faifeu à ſon parler,
Mais tout ſoubdain ſon eſprit fut par l'aer

Non courroucé, marry, ou remply de yre;
A nul vivant ſon vueil il ne va dire,
Mais s'en alla droict en ſa manſion,
Prent ſon cheval, dont ay fait mention;
Lequel eſtoit caduc & fort caſſé,
Car trop l'avoit mené & traquaſſé,
Monta deſſus, & picque de la botte;
Tant picqué l'a, qu'à peine ſe ſabbotte,
Et tranſporta juſques à la Ferté.
Mais le mignon, pour faire l'affaicté,
Court ſon cheval tant que de chault il ſuë;
Fort l'a crotté, mais pas il ne l'eſſuë,
Ung cor il a qui eſt tout fait à poſte,
Qu'il va ſonner courant feignant le poſte;
Se va loger droict chez Gillet le Prince,
Qui (gaudiſſant) ung chaſcun picque & pince.
Alors Faiſeu en l'eſtable poſa
Le ſien cheval, qui bien ſe repoſa,
Or pour tout vray à ſon hoſte il afferme
Que de Bretaigne a chevauché bien ferme;
Car à midy partit devant ce jour,
Qui à croire eſt qu'il n'avoit fait ſejour.
Quant fut logé ſon cheval recommande;
Et au Varlet qu'il ſoit penſé commande,
Pourtant qu'il diſt devoir eſtre à Paris
Le lendemain à midy, ou peris
Sont & perduz meint affaire qu'il dit
Avoir en Court. Nul n'y fait contredit,
Mais fut traicté comme homme de la ſorte
Qu'on le penſoit; donc ung chaſcun s'aſſorte
Le feſtyer & luy faire grant feu,
Pas ne penſoient que fuſt Pierre Faiſeu.

Comment en allant à Paris faire acouſtrer ſa veze, il logea à la Ferté chez Gillet le Prince, qu'il trompa avecques ſon Cheval.

CHAPITER XLVI.

APRES ſoupper fut temps qu'on ſe retire ;
Faiſeu s'en va en ſa chambre & ſe tire,
Où ne dormit, mais quant il fut retraict,
Il s'eſt levé, feingt aller au retrect,
Alla trouver le Varlet endormy,
Qui n'eſtoit pas pour luy fin à demy,
Car luy robba ſes clefs & les emporte,
Partant peult bien clorre & ouvrir la porte.
Premier ouvrit le grenier à l'aveyne,
Où ſon cheval (comme en Poictou) il meine
Et le laiſſa, puis va la porte ouvrir
De la maiſon, pour ſon fait mieulx couvrir,
Si qu'on penſaſt que le Varlet fuſt yvre,
Remect les clefz, puis ſoubdain ſe delivre
Se recouſcher, & prendre ſon repos.
Le lendemain ſe fuſt ung hault propos,
Car quant fut preſt de parfaire ſa voye,
Le Varlet euſt voulu eſtre en Sabvoye.
Faiſeu feignant n'eſtre adverty du cas,
Dit qu'il aymaſt mieulx perdre cent ducatz
Que ſon cheval, donc pour tel deſarroy
Incontinent s'en yra plaindre au Roy.
Le Prince dit ; pour ung don charitable,
Prenez le mien qui eſt en mon eſtable,

Cinquante eſcuz il vault je vous affy.
Faifeu ne veult, faignant avoir deffy
Qu'il ne luy peuſt ſervir à ſon affaire,
Diſant le ſien avoir couſtume faire
Cent lieux par jour comme ung cheval fayé.
Le Prince fut de ce mot effrayé;
Lors luy donna, pour de tel cas ſe taire,
Dix beaulx eſcuz ſans appeller Notaire,
Et ſon cheval, & ſon eſcot auſſi.
Faifeu le veult, par tel moyen que ſi
De ſon affaire il ne fait la depeſche
Sera au couſt du Prince qui l'empeſche.
Bien l'a voulu; lors Faifeu a monté
Sur le cheval, mais comme deſmonté
Il s'eſtimoit; or toutesfois il picque
Bien aſprement. Ainſi par ſa trafficque
Heut le cheval, quel gueres ne courut,
Et de l'argent qui bien le ſecourut.
Quant eut paſſé la Ferté & laiſſée,
Sa haſte il eut bien ſoudain delaiſſée,
Car tout en paix s'en va juſques à Paris,
Et fiſt au Prince ung tour dont n'a pas rys;
De ce bon tour à nully ne ſe vante,
Mais tout ſoubdain ſon cheval miſt en vente;
Le propre jour on trouva ſon cheval
Monté en hault au grenier non aval.
Le Prince alors bien congnut qu'on le pippe,
Et q'ung trompeur ainſi ſon cheval grippe.
On eſſaya ſi le cheval alloit
Comme il diſoit, mais gueres ne valloit:
Le Prince à nul ne conta l'adventure,
Qu'on l'a mocqué par ſi faulce nature,
Mais le cheval en l'eſtable on poſa,
Où longuement très bien ſe repoſa.
Faifeu faiſoit à Paris bonne chere
De l'argent q'heut du cheval à l'enchere.

Et acouſtrer ſa veze il a bien fait ;
Ne prenant point la matiere à effect.

Comment il s'en retourna de Paris à Angers, avecques aucuns de ſa congnuë, & relogea chez ledit Prince, qu'il trompa de rechef, & ne fut point congnu.

CHAPITRE XLVII.

CE temps pendant qu'il parfaiſoit ſa queſte,
De luy Angers on faiſoit grant enqueſte,
Chaſcun cuydoit qu'il ſe fuſt enfouy ;
Car nul ne ſçet quel, s'il fut enfouy,
Et enterré, ne par quelle fortune
On l'a perdu, ce pas trop importune
L'eſprit d'aucuns, penſans l'avoir perdu ;
Meint en eſtoit faſché & eſperdu.
Or advint-il pour noſtre cas parfaire,
Qu'aucuns d'Angers à Paris ont à faire,
Quelz d'avanture ont rencontré Faifeu
En leur chemin, ſi que le cas ſoit ſçeu,
Luy ont enquis qui de preſent le meinne ;
Veu qu'il devoit la prochaine ſepmaine
Femme eſpouſer, ainſi qu'on rapportoit,
Et luy ont dit auſſi qu'il apportoit,
Et ſi faiſoit grant dueil à ſes parens,
Autant qu'on a par monceaulx ou par rencs.
Si leur reſpond qu'il y a des jours ſeize,
Qu'il eſt venu faire acouſtrer ſa veze,
Car à Angers aucun n'a ſçeu trouver ;
Qui l'habiller ſe vouluſt eſprouver :
Auſſi leur diſt, pour eviter diffame,

Qu'il en vouloit faire feſte à ſa femme,
Et recevoir ſes parens & amys ;
Voyez diſt-il, qui à Paris m'a mis.
Lors ont conclud de retourner enſemble,
Mais tout ſoudain de la compagnie ſe emble,
Et s'en va droit chez ung Feupier changer
Tous ſes habitz, pour de mieulx s'eſtranger.
Comme homme cault, ſubtil, & bien aprins,
Prent ung cheval, qui n'eſtoit de grant pris
Que de cent ſolz, ou au plus de ſix livres ;
Pas ne le prent pour le charger de Livres,
Mais pour Angers ſeullement l'apporter.
Ne fut ſi foul à ſes gens rapporter
Ce qu'avoit fait de ſon cheval quant vint,
Mais vous orrez comment il en advint.
Or pour partir chaſcun ſe botte & houſe,
A demeurer nul d'eulx ne ſe diſpoſe,
Mais tant ont fait, qu'à la Ferté s'en vindrent,
Eſcouttez bien les choſes qui advindrent.
Chez ledit Prince ilz prindrent leur herberge,
Qui leur donna de meint poullet & berge,
Et les traicta comme homme à ce congnu
Et n'a Faifeu de nul eſté congnu.
Le lendemain, quant fut temps de partir,
Et à chaſcun leurs chevaulx departir,
Faifeu congnut ſon here emmy l'eſtable ;
Semblant n'en fiſt, mais comme ſage & ſtable,
A demandé qui tel here leur donne.
Incontinent le Prince s'habandonne
Compter le cas qui luy eſt advenu,
Dont aux preſens grant plaiſir eſt venu.
Le compte fait, Faifeu diſt à ſon hoſte,
Je te requiers mon bon amy eſcoutte
Trocquons nous deux ſans faire aucun retour.
L'hoſte le veult. Ainſi par celluy tour
Faifeu trompa ſon hoſte doublement.

Voyez comment, ſans aucun troublement;
Il ramena ſon cheval juſques Angers
Sans y avoir ne perte ne dangers.
Quant fut venu juſque en ſa congnoiſtance;
Et qu'il congnut le lieu de ſa naiſſance,
Plus ne craignit conter le cas qu'heut fait
A pluſieurs gens, dont meint rys en fut fait;
On luy enquiſt de ſon partir la cauſe,
Mais reſpondit ſans faire longue pauſe
A meint amy qui luy ryt, court & baiſe,
Qu'eſtoit allé faire acouſtrer ſa veze.

Comment, après tous ſes tours, il eſpouſa ſa femme en l'Eſgliſe ſainct Julien à Angers.

CHAPITRE XLVIII.

POUR parvenir de ſes faitz à la fin;
Il n'heut couſin, parente, ne affin,
Luy retourné, qu'aux nopces ne convye;
Bien cuyde avoir longuement par convye.
Le jour fut mis, pour mieulx luy donner fame,
Qu'eſpouſeroit à ſainct Julien ſa femme;
Mais cependant chaſcun jour ſe deſguyſe,
Et s'en alloit de chez luy à l'Eſgliſe
Avec ſa veze, ou bien o ſa vielle,
Oncques on ne veit pareille kyrielle,
Pluſtoſt faiſoit l'aveugle ou le mancquet;
Aux compagnons ainſi fiſt meint bancquet,
Pour luy tenir compagnie à ce faire,
Tous ſes voiſins penſans que fuſt pour faire
L'eſpouſement, donc chaſcun y tournoit,
Meint y couroit qui peſneux retournoit.

Mais le jour vint qu'on fiſt à bon eſcient;
Pierre Faifeu, comme bon & ſcient,
Sa femme print, dont il ne fault pas dire,
Que meint le veit qui fort s'en print à rire,
Le jour fut gay, friſque, & plaiſant, & beau,
Meint au bancquet ſur chaer ou eſcabeau
Fut resjouy de tabours & buſſines;
Là on a fait meints paſſe-temps & ſignes,
Pluſieurs dances moriſques & virlaitz,
I furent faitz par Maiſtres & Varletz;
Les metz qu'on heut racompter par parolle
On ne ſçauroit, ne rediger par rolle,
Car l'habundance y fut tant ſuperfluë,
Je croy le bien de tout Angers y fluë,
Le jour paſſa, chaſcun ſe retira,
Meſme Faifeu vers ſa femme attyra.

Comment après avoir eſté certain temps en meſnage avec ſa femme, il mourut de merencolye.

CHAPITRE XLIX.

EN peu de temps meſnage le ſurprint,
Bien aſprement deſſus & deſſoubz print,
Car tout ſoubdain par bien frapper en coche,
Dedens ung an il eut ſa femme en couſche.
Or la couſtume a la femme ſouvent
A ſon mary faire boyre ſon vent,
Que gaudiſſeurs ſans en faire aultre miſe,
Nomment & dyent le vent de la chemiſe;
Le povre homme n'en fut pas exempté
Car de tel vent toſt fut bien eſventé,

Voyre & ſi bien, que juſques à berſer,
Il fut contraint ſans en rien traverſer.
De ce cas là je ne m'esbahys point,
Car ès eſcriptz on trouve, & en meint poinct,
Que les plus grands ayans ſçavoir & fame,
Se ſont trouvez trompez & par la femme.
Ce nonobſtant que vueille maintenir
Qu'il fuſt trompé par ſon mal contenir,
Mais on diſoit tant en gloſe qu'en texte,
Que elle avoit la plus mauvaiſe teſte
Qui fuſt Angers, dont ſon joly eſprit
Quaſi eſtoit tout perdu & perſcript.
D'avantage eut avecque elle ſa mere,
Qui à Faifeu faiſoit douleur amere,
Car ce qu'en bruyt la fille ne faiſoit,
La mere eſtoit qui le tout parfaiſoit.
De ſes douleurs je n'en dys pas la dyſme,
Mieulx luy vauſiſt tumbé eſtre en abyſme.
Où il avoit tousjours joyeux eſté,
Bruyt & tanſon ha pour joyeuſeté.
Bref il cuyda ung jour eſtre le Maiſtre,
Et bien tanſer ſe voullut entremettre;
Mais s'il euſt eu trois teſtes en montſeau,
Davantage il n'eut eu ung morſeau.
Mais pour monſtrer qu'il tenſeroit plus hault
(Qu'ilz ne feroient) il s'encrucha en hault
Sur ung buffet, ou ſur ung dreſſouer,
Mais rien ne ſert ung tel adreſſouer,
S'eſtoit nyent; pour faire fin de conte,
Contrainct eſtoit s'en en aller de honte.
Quant eut regné ainſi ung bien longtemps,
En telz debatz, riottes, & contemps,
Remply de dueil, ſoucy, merencolye
(Qui des joyeux ſouvent cueur & corps lye)
Luy qui avoit ſur tous eſté joyeux,
Friſque & gaillard, & de tous jeux joueux,

Pourtant qu'il eut femme à ſa vie contraire ;
Dieu le voullut par devers luy retraire,
Et treſpaſſa de ce ſiecle en ce point,
L'heure & le jour pour vray je ne ſçay point.

L'ACTEUR.

QUANT j'heu finé coppier ce volume,
Incontinent mon conducteur ralume
La lucerne de mon petit eſprit,
Lequel eſtoit quaſi demy perſcript.
Lors m'adviſe à ſon Maiſtre le rendre,
Qui doulcement l'a bien voulu reprendre,
Me merciant de mes peine & labeur,
Sans en nul point de moy eſtre gabbeur ;
Mais me pria derechef m'adonner
Le coppier, & le double en donner
Au deſſuſdit Abbé très venerable,
Remply d'honneur, & bien innumerable ;
Ce que promis faire ſans abuſer.
Lors tout ſoubdain de luy me voys ruſer,
Prenant congé ; Bon-cueur tousjours me guyde ;
Hors ce parquet fault ſoubdain que je vuyde,
Puis me conduyt par où j'eſtois venu,
Dont je ne ſçay près que ſuis devenu,
Veu que je ſortz d'un lieu tant delectable,
Et ſuis rentré en ung tant lamentable.
Or toutesfois penſois ſortir tout droit,
Mais Bon-cueur m'a arreſté à l'endroit
Où gyſt Faifeu, ſoubz une pierre dure,
Me contraignant, diſt qu'il fault que j'endure
Lyre & gouſter l'epitaphe & dicte
Qui eſt ſur luy. Tout ſoubdain je medite
Obtemperer au vueil de tant bon Maiſtre.
Incontinent je me voys entremettre
La regarder ſelon mon povre eſprit,

Puis peine ay mis la mettre par eſcript ;
Comme voyez que cy elle eſt eſcripte,
Sans qu'il y ayt nulle faulte ou redicte,
Car en telz motz, comme icy ſont poſez ;
J'ay touſt eſcript pour m'aller repoſer.

Epitaphe de Maiſtre Pierre Faifeu, trouvée au Cymitiere où gyſent les corps, dont les Eſpritz ſont aux champs Eliſées.

APRES avoir regné ſoubz la tutelle ;
Gouvernement, regime & curatelle
Des Elemens, Dieux, Planettes, & ſignes,
Pierre Faifeu des gaudiſſeurs inſignes,
Le parangond & le ſuperlatif,
D'Angers nourry, engendré & natif,
Par de Atropos le dart merencolicque,
Feru on l'a d'un coup trop collericque,
Sans y penſer, comme on fait chaſcun jour ;
Dont eſt contrainct faire icy ſon ſejour.
Soubz le fardeau de ceſte dure pierre,
Voyez geſir le plaiſant Maiſtre Pierre,
Qui en ſes faitz par tout paſſa Villon,
Et Pathelin. Pourtant à reveillon
Tout bon compaing' *De profundis* luy donne ;
Priant à Dieu que ſes maulx luy pardonne.

L'ACTEUR

JEU bientoſt fait, car pas n'a grant longueur ;
Bon-cueur m'ouvrit ſans me mettre en langueur,
Et me conduyt juſque dehors la porte.
Avecques moy mon eſcripture emporte ;

Si ne l'euſſe eu mon frain euſſe rongé ;
Penſant avoir ce qu'eſt deſſus ſongé.
Quant fus chez moy je me mis à repos
De mon labeur, mais ſans changer propos ;
Le lendemain en coppie le redige,
Pour vous donner, mon très cher Seigneur lige,
Comme Faifeu m'a dit & commandé,
Vous ſuppliant que ſoys recommandé
Vers la haulteur, grandeur & magnitude
De voſtre eſtat, auquel mes mon eſtude
A mon povoir obtemperer & faire.
Si je le fais c'eſt ce que je doibs faire ;
Car ſi povois en cent me transformer,
Et Dieu du Ciel m'euſt voulu imformer
De tous ſçavoirs que jamais ſçeut Pallas,
En mon vivant eſtre ne doibs pas las
Vous honnorer, & tousjours vous ſervir ;
A voz biensfaitz ne ſçaurois deſervir,
Car vous m'avez ſi bien entretenu,
Que fort à vous me treuve eſtre tenu.
On me devroit de grant ingratitude
Redarguer, ſi voſtre gratitude
A mon povoir j'eſtois desbilité
Le recongnoiſtre à poſſibilité.
Pourtant, Monſieur, ce petit cas vous donne ;
Vous ſuppliant qu'aulx fautes on pardonne ;
Ne ayant eſgard à mon rude ſtille,
Car mieulx fluant de moy il ne diſtille ;
Mais je congnois tant voſtre noble cueur,
Qu'il ne vouldroit de moy eſtre mocqueur ;
Mais bien prendra la peine corriger
Tous les defaulx qui y ſont erigez ;
Si ſon plaiſir à ce faire veult mettre,
En ce ſçavoir je ne ſçay meilleur Maiſtre.
De peur d'ennuy, à l'Eſpiſtre faitz fin,
Priant mon Dieu qu'il vous doint à la fin ;

Très cher Seigneur, les grans joyes perdurables
Qu'ont les heureux, qui tousjours ſont durables;
Et vous vivant louer Dieu, en paix vivre,
Hors de ſoucy, de tout ennuy delivre.
Par voſtre ſerf (dont n'eſtes engigné)
Très obeyſſant Charles de Bordigné.

Envoy en maniere de Ballade du Compillateur aux Lecteurs.

RENGEZ vous tous à milliers & à tas,
Gentilz enfans aux eſpritz angeliques,
Deſduyſez vous en chambres, gallatas,
Parez de ſoye, ou laine, ou taffetas,
Lyre & gouſter les loix Evangeliques.
Après, de peur eſtre merencoliques,
Esbattez vous auprès de voſtre feu,
A regarder les faitz Pierre Faifeu.

Si faulte y a de raiſon ou compas,
Je vous ſupply' n'en ſoyez colleriques,
Mais corrigez, car je ne l'entends pas;
A beſongner voys pluſtoſt que le pas,
Parquoy ne peult qu'il n'y ayt des repliques;
Pour les deffaulx qui ſont plus que dupliques,
Or toutesfois paſſez temps peu à peu,
A regarder les faitz Pierre Faifeu.

Ce qu'il y a n'eſt q'ung trop petit cas,
Pour en parler entre les Rhetoriques,
Entre ſçavans, Procureurs, Advocatz,
Et gens lettrez, toſt ſerois mis accatz
De me vanter devant les Theoricques,
Et gens parfaitz en carmes heroïques;

Donc je m'en tays ; mais ay fait mieulx qu'ay ſçeu
A regarder les faitz Pierre Faifeu.

ENVOY.

Prins ce, & bien veu voz vouloirs tous uniques,
M'excuſeront ſans en rien m'eſtre iniques,
Vous ſuppliant que chaſcun face veu
A regarder les fais Pierre faifeu.

Fin des faitz & dicts joyeux de Maiſtre Pierre Faifeu mis & redigez, par Meſſire Charles Bordigné Prebſtre, le premier jour de Mars l'an 1531 *ſur l'imprimé à Angers l'an* 1532.

POESIES DIVERSES
DE
JEHAN
MOLINET
CHANOINE
DE VALENCIENNES.

Extraites de ſes faicts & dicts.

LE SIEGE D'AMOURS.

L'ACTEUR.

EN ung verd bois, deſſoubz une ramée
Je veiz Amours tenir ſa Court Royalle,
Et ung Amant preparant ſon armée,
Pour l'aſſieger en ſa Cité fermée,
A juſte cauſe evidente & loyalle;
La Guerre fut pour une eſpecialle
Dame d'honneur garnie de refeuz:
Petis charbons allument les grans feuz.

A l'arme gentilz amoureux,
A l'arme, ſaulvez corps & biens,
Refus le vaſal rigoureux
Fait affuſter ſes gros engiens,
Pour tumber l'eſpoir que je tiens
En ſes tenebres eſconſes,
Je ſeray par ſes lours maintiens,
Revide de dures reſponſes.

Doulx-regard le bon ſagittaire
A pris aultre part ſa viſée,
Et Doulx-parler ſon Secretaire
Me ſert d'une eſtrange riſée;
Ardant deſir de ſa fuſée
Ne veult embraſſer Bel-accueil,
Toute joye m'eſt refuſée,

Je n'ay d'ame quelque racueil.

Secours, ſecours leaulx Amans,
Secours à mes douleurs oultrées,
Laiſſez Françoys & Allemans
Detruire pais & contrées;
Venez deffendre les entrées
De noz envieux ennemys,
Il ont jà leurs cornes monſtrées
Pour reſveiller les endormys.

Venez Amoureux champions;
Venez ſervir à mes ſouldées,
Laiſſez Rocz & meſchans Pions,
Tours & bombardes eſchauldées;
Mes amours toutes desfrauldées,
Ne pendent qu'à ung fil de ſoye,
Mes fortreſſes ſont berſauldées
Du traict où il fault que je ſoie.

Amour, qui eſt tout plein d'amer;
D'amer m'apriſt les joyeux tours,
Tours plaiſantes à regarder
Garder me fiſt ès baſſes cours,
Secours donnoit à mes doulours;
Lourds ſont ceulx qui tient en ſes las;
Las ſuys de porter ſes atours,
A Tours n'à Gand n'ay nul ſoulas.

Amour me fiſt ſon Bachelier,
Et me donna joyeulx eſpoir,
Gracieuſeté, bien celler,
Courtoiſie, force, povoir,
Loyaulté, ſens, ſanté, avoir;
Lyeſſe & ceulx de ſa banniere,
Pour amoureuſe Dame avoir,
Gente de corps & de maniere.

Ung chaſcun bien s'y employa ;
Pitié luy briſa ſa rigueur,
Humilité s'y deſploya,
Avoir luy fiſt large d'honneur ;
Beau-parler luy oindit le cueur,
Et tant luy ſouffla en l'oreille,
Que je conquis Dame d'honneur :
Je ne veiz oncques la pareille.

Se tous les prez & champs du monde
Eſtoient peaulx de parchemyn,
Et toute eaue puraine & munde
Devenoit encre par chemin ;
On ne ſçauroit venir à fin
D'eſcripture, en louant l'adreſſe
De l'honneur d'elle, tant eſt fin,
De tout bien pleine eſt ma Maiſtreſſe.

C'eſt ung chef-d'œuvre de beaulté ;
Ung triumphe de noble arroy,
Sa prudence & ſa loyaulté
Vallent l'avoir d'ung petit Roy ;
Ravy ſuys quant je l'aperçoy :
Tout œil amoureux qui l'adviſe
Rit de joye, chante à parſoy,
J'ay pris Amours à ma deviſe.

Son œil comme ung fier baſilicque
Occiſt mon cueur de ſon regard,
Sa très doulce face angelicque,
Et ſon corps, paſſent tout eſgard ;
Qui bruyt deſſoubz ſon eſtandart,
Il eſt à la bonne heure né,
Et eſt, ſoit Duc, Conte, ou Souldart ;
Le ſeryiteur hault guerdonné,

Amours à ſa benivolence,
Pour confort & resjouyſſance,
M'ottroya haultz dons d'excellence,
Et me donna la jouyſſance
De la plus mignonne de France,
Celle qui très belle forme a,
La plus joyeuſe & la plus franche
Que Dieu à ſon ſemblant forma.

Je ſuis ſervy d'ung franc baiſer
Le plus gratieux de jamais,
D'ung très beau ris pour moy aiſer,
De penſées, & d'aultres metz,
Par honneur, ſans mal penſer; mais
Danger me traverſe & defroiſſe,
On me ſert du pis deſormais,
Enſemble de poires d'angoiſſe.

La très noble fleur de penſée
M'eſt muée en une ſoucie,
Larmes d'œil & plate riſée
Ont toute ma joye abaiſſée;
Une perte amere encollie
Me rend des douleurs plus de ſept;
Je meurdris ma melencollie
Souvent à par moy, Dieu le ſçayt.

Amours hée! que te ay-je mesfait,
Qui me monſtres ta brune face?
Prendras-tu pitié de mon faict?
Quelle choſe veulz-tu que je face?
Convient-il que je me desface
De ma Dame de noble affaire,
Ou que noſtre amour ſe reface?
Je ne ſçay moy que je doy faire.

Amours, Amours, que ay-je meſpris
Contre ton ſainct commandément,
Que tu m'as les haultz biens repris,
Dont j'ay jouy paiſiblement?
Diz-moy pourquoy, quant, ne comment
J'ay peché devant ton ymage?
Se j'ay faulſé foy ou ſerment,
Je vueil reparer le dommage.

Ou tu faiz le ſourd de l'oreille;
Ou la parolle t'eſt faillie;
Ou ton œil repoſe ou ſommeille,
Ou tu n'as ne ſens ne follie;
Ou ta puiſſance eſt abollie,
Ou tu n'as ne corps ne couraige,
Ou tu n'es rien que une veſſie
Pleine de pois, & vent d'oraige.

Se tu n'as voix, ſi monſtre ſigne
De la voulenté que tu ſens,
Reſpons par chantz ou par buſſine;
Par Advocatz, ou par Regentz;
S'à mon vouloir ne te conſens,
Je te deffie & te renoye,
Tu n'es que ung decepveur de gens,
Et ung pas où chaſcun ſe noye.

A Dieu, au Ciel, & à Nature;
A toute choſe elementaire,
De ton faict qui ſe deſnature,
Je me plains très fort ſans me taire;
En mon propre lieu ſolitaire
Je fay ma lamentation,
Comme ung Prophete ſolitaire,
Qui jadis lamenta Syon.

DIEU qui congnois les penſées
Ains qu'elles ſoient penſées,
Parfaictes ne deviſées
Ne viſées
Regarde ma dolleance,
Donne moy freſches roſées;
Chauldes gouttes embraſées,
Pour faire plaintes ruſées,
Sans riſées,
Sans joye, & ſans recréance.

Noble aier prens la congnoiſſance
De ma dure deſplaiſance,
Faiz en mer eſpuiſance
Par puiſſance
De pluies de larmes pleines,
Amour m'a faict decepvance;
Se tu as quelque chevance
De ſouſpirs pleins de grevance;
Si l'avance
Pour gemir enmy les plaines.

Terres baſſes & haultaines;
Qui portez flotz & fontaines,
Mers & abiſmes loingtaines
Incertaines,
Gouffres cruelz, vens ſauvages;
Soufflez moy de voz allaines
Es gueulles de voz balaines;
Ou les voix de voz Seraines
Trop ſeraines
M'endorment en voz rivages.

Hideux criz, piteux langaiges;
Venez ſervir à mes gaiges

Prenez en voz mareſquages
Les bagaiges,
Et les atours de triſteſſe,
Pour veſtir les perſonnages;
Et faire pellerinages,
Ou ſonnages
De mort en noſtre fortreſſe.

O! ma très chere Maiſtreſſe;
Mon eſpoir, ma ſeulle adreſſe,
Voyez l'ennuy qui m'oppreſſe,
Et agreſſe
En voſtre amoureux ſervice;
Je meurs jeune & ſans vielleſſe;
Amour m'aſſault & me bleſſe,
Voſtre œil plus ne me releſſe;
Mon faict leſſe
Aller comme l'eſcrevice.

O Mort! très rabice bice;
Tu n'es pas genice nice,
Mais de dueil nourrice rice
Genitrice,
De toute dolente lente,
Lente au povre & preſte au rice;
Malle lice par malice,
Lice moy dedens ta lice,
Lance & glice
Mon corps en mortelle tente.

Soyez moy regente gente,
Mon mieulx, ma preſente ſente;
Ma plus apparente rente,
Souffle & vente
Mon ame en celeſte garde;
Sans nul ſoulas je lamente,

Tout mon esbat eſt tourmenté ;
Il n'eſt ne mire, ne mente
Vehemente,
Pour qui ma douleur retarde.

Mort ſe tu as darde, darde
Arcq turquoys, canon, bombarde,
Ou quelque taillarde larde,
Et eſcarde
Mon cueur de ta dure perche ;
O ! très plaiſante laiſarde,
Viens avant muſant muſarde,
Pepelotant papelarde,
Je ne garde
Fors que ton dard me treſperche.

ESPOIR.

QUE vous fault-il noſtre Eſcuyer,
Qui faictes ce clam douloureux ?
Penſez de vous deſennuyer,
Sans vous en ce point engluer
En triſte regret malheureux :
Eſpoir ſuys qui les Amoureux
Reconforte, grans & petitz.

L'AMANT.

Eſperance paiſt les chetifz,
Aſſez promect, & peu contente ;
Les grans & haultains appetitz
N'ont cure de ſes apatilz,
Ne de loger à ſon attente :
C'eſt eaue benoiſte patente
A gens de Court dont on les paye.

ESPOIR.

Point n'eſt glouſt qui de tout n'eſſaye;
Entendz à mes dictz ſomptueux,
Tu dis qu'Amour te bat & haye,
Et qu'il te fait ſi grefve playe,
Que tu pers tous biens fructueux:
Amour eſt juſte & vertueux,
Et d'honneur le riche tréſor.

L'AMANT.

Tout ce qui reluyſt n'eſt pas or:
Amour qui me priſt par le poing,
Me fiſt auſſy bruyant que ung tor,
Et me pourveut, mieulx que Hector,
De Dame, où je pris loyal ſoing;
Mais il m'a failly au beſoing,
Envers moy s'eſt très mal prouvez.

ESPOIR.

Pour ung perdu deux recouvrez:
Se tu as ung ſeul bien perdu,
Cent en auras mieulx approuvez,
Plus gros, plus gras, & plus ouvez,
Il n'en fault pas eſtre eſperdu;
Car Amour a ſon arc tendu
Pour conquerir ſes proyes haultes.

L'AMANT.

Clabault abaye bien aux faultes:
De chiens, d'oiſeaulx, d'armes, d'Amours;
De behours, de jouſtes, de vaultes
Fault-il payer les malletaultes?
Pour ung plaiſir milles doulours,

Après deſchans viennent les plours;
Et riſée du bout du dent.

ESPOIR.

Toſt pleure à qui la lippe tend:
Cuides-tu avoir les grans dons
D'Amour le noble Préſident,
Sans decliner par accident?
Après gras jours viennent brandons;
N'eſt digne d'avoir doulx guerdons,
Qui de l'amer ne taſte & gouſte.

L'AMANT.

Tel a beaulx yeulx qui n'y voit goutte:
Je cuidoie eſtre ſon mygnon,
Mais il me regette & deboutte,
Et me ruë plus bas qu'en ſoutte,
Ce n'eſt pas jeu de compaignon;
S'il a Chaſtel, Tour, ou Pignon,
Je y feray des aſſaultz hideux.

ESPOIR.

Le dire & le faire ſont deux:
Amour loge en haulte pourpriſe,
Tous gorgias & gens pompeux
Sont ſes alliez; ſe ne peulz
Deſſus luy faire quelque empriſe:
Qui greve cil qui chaſcun priſe,
Il prent à tous guerre nuyſible.

L'AMANT.

A cueur vaillant rien impoſſible:
Jamais n'auray beu ne mangé

De quelque ſubſtance ſenſible ;
Se ſeray par aſſault terrible,
De mon tort faict contre vengé ;
Il ſera ſi contre ſiegé,
Qu'il ne ſe ſçaura où frotter :
Beſoing fait la vieille trotter.

A l'aſſault noble ſouldars,
Deſployez voz eſtandars,
Briſez lances, lancez dars,
Ruez engins, tirez d'arcs,
Vuidez de voz pavillons,
Rompez murs de toutes pars,
Le feu ſoit par tout eſpars ;
Rembarrez dedans ſes parcz
Amours & tous ſes poupars,
Mettez les en greſillons ;
Gros courtaux & lambillons
Abattez leurs baſtillons,
Faictes fagotz boſquillons,
Dreſſez hecqz, & equaillons :
Picquars, Anglois, & Lombars :
Laiſſez France à voz tallons,
Et d'Allemans les tas longz,
Il ſont mors ſi nous voulons,
Montons, courons, & volons,
Comme griffons & lieppars.

Ordonnez noz avant gardes,
Sellez chevaulx, mettez bardes,
Tirez canons & bombardes,
Bregiers, ſoufflars, & ſoufflardes,
Veuglaires, & ſerpentines,
Employez Archers & Gardes,
Mortiers cas, gruës taillardes,
Crennequins, couſtilles, dardes,

Arbaleſtres très gaillardes ;
Badelaires, barbarines,
Guiſarmes luyſans que glaces ;
Briquolles, fundes, machines,
Dollequins agus que picques,
Mantellines, gaillardines,
Bringandines, cappellines,
Cuyraces, haſches, & maſſes.

RENDZ toy Amours, vivres te ſont faillis ;
Fort affoiblis ſont tes faulbourgz & fors,
Tu pers portaulx, portes, palays, palis,
Paſſus polis, pons, paſſaiges, pourpris,
Proueſſe, pris, poſternes, puys, & portz,
Tu vaulx que mors, pou vallent tes effors ;
Tu n'as confors de Prince ne de Conte ;
Soit tempre ou tard il conuient rendre compte.

Rendz toy Amours, jamais mieulx tu n'auras ;
Bref tu mourras en ta Cité fermée,
Ou noble Dame en ton clos trouveras,
Par qui ſeras deſſiegé, comme Arras
Fut au pourchas d'une Ducheſſe amée ;
Quiers en l'armée Argine renommée,
Panthaſilée, ou quelque haulte Dame :
On coppe ung bras pour ſaulver corps & ame.

Rendz toy Amours, ou livre moy bataille
D'eſtoc de taille, ou pris ſeras au piege,
Les Dames ſont en ta fortreſſe & baille ;
Viens & me baille ung hault bruyt qui m'aſſaille ;
Par qui je ſaille accoup hors de mon ſiege ;
Lors Fricque & Liege & moy & mon college
Plus loing qu'en Liege irons ailleurs repaiſtre ;
Il n'eſt ſi fort qui ne trouve ſon maiſtre.

AMOURS.

SECOUREZ moy Damoyſelles ;
En ce malheureux danger,
Secourez moy Damoyſelles,
Nobles Dames, & pucelles
Triumphans à mon verger ;
Deſcendez de mes tourelles,
Gracieuſes paſtourelles,
Pour mes grefz maulx alleger ;
Vueillez l'Amant deſſieger
Qui me fait guerres mortelles,
Et ſi bonne paix forger,
Qu'il ait fin de ſes querelles
En ce malheureux danger.

En ce malheureux danger
Secourez moy Damoyſelles ;
En ce malheureux danger
Choyſiſez ſans plus ſonger
D'entre vous la fleur des belles ;
Pour rembarer ceſt Oger,
Qui fait batailles renger,
Et deſtruict tous noz ſequelles ;
Trouvez façons, Dieu ſçayt quelles ;
De le faire deſloger :
Nobles Dames mettez ſelles,
A cheval pour moy venger,
Secourez moy Damoiſelles.

L'ACTEUR.

AINSY Amours aſſis en baſſe lame ;
Employa l'ame & du cueur le vouloir,
Et fiſt commandᵈ à tout Prince & Vidame

De trouver femme ou quelque noble Dame
De noble fame & d'excellent valloir,
Qui ſon ſçavoir deſploiaſt & avoir,
Pour paix avoir au hardy champion;
La Dame prent ſouvent Roc ou Pion.

Or eſt la Dame à trouver difficile,
Son domicille eſt hors de congnoyſſance;
Vrays amoureux tenez voſtre concille,
Faictes vigille, & liſez evangille
De toute agille amoureuſe puiſſance,
Tant que plaiſance ait l'Amant ſans nuiſance,
Et alegeance à ſes dures clamours:
A tant finit le hault ſiege d'Amours.

L' A. B. C.

Sauvaige.

DEPUIS que Pan eut mys buſſines ſus,
Cires confus ſaudées, & bien loyez,
Et que les champs qui ſont fort près tondus,
Furent tendus de vert, & que Phebus
Les fiſt barbus de ſynople armoyez;
Trop ennuyez en larmes d'œil noyez
Et deſvoyez ſont les bergers des champs;
En temps de paix ne ſervent nulz deſchantz.

Les belles flourettes
Aux paſtoureaulx nettes,
Avec les proprettes,
Fœilles de caurettes,
S'en vollent au vent;
Pommes & poirettes,
Jadis fort tendrettes,

Nous ſont trop durettes,
Amours amourettes
Larmoyent ſouvent.

On ne voit Nymphe ou n'oit quelque Nymphée,
Tant ſoit huppée en verd yver ne flourade,
Muſe n'y a qui ne ſoit achoppée,
Ou eſcloppée, ou ſurpriſe, ou happée,
Clio frappée ou boutée en touradde;
N'eſt Oreade au ſiecle, ne Driade,
N'Amadriade en foreſt ne champaigne:
Qui trop povre eſt, ame ne l'acompaigne.

Roſeaulx, & roſettes,
Noiellers, & noiſettes,
Danſereaulx, danſettes,
Muſars, & muſettes
Furent en grant bruyt;
Mais noz brebiſettes
Seuffrent grant diſettes,
Buiſſons, & branchettes,
Rainceaulx & roncettes
N'ont fueille ne fruict.

A quoy tient-il, ô gentilz paſtoureaulx,
Que nos thoreaulx, & aigneletz petis,
Et les moutons dont avons les troppeaulx,
N'ont que les peaulx, & vont ſoubz les obbeaulx
Plaiſans & beaulx, perdant leurs appetis?
En noz patis voit-on grans abatis,
Par vens ſubtilz qui les ont mys au bas;
Menus aigneaulx accroiſſent hault & bas.

O! bergeronnettes,
Qui des ſept planettes,
Cleres que lunettes,
Congnoiſſez les cours;

Sonnez voz ſonnettes
En voz maiſonnettes,
Dont les voix ſont nettes;
Donnez nous ſecours.

Le cours du Ciel, les eſtoilles errans,
Sont comme errans hors de terme & de voye;
Car Juppiter, dont les Roys ſont puiſſans,
Par l'aeir plaiſans regardz reſplendiſſans,
Fors nourriſſans que Phebus luy envoye;
Tout ſe deſvoye, hellas! faut il qu'on voye
Par toute voye eclips en ſi hault throſne!
Rien n'eſt bien faict ſy Dieu ne le patrone.

Luna, Saturnus,
Mercure, Venus,
Et Mars, ſont tenus
Pour les biens venus;
Mais quoy Juppiter
Ung grant dus
Entre gens menus
Eſt comme tout nudz;
Et n'a regardz nulz
De ſon bon *pater*.

Terrible aurige, exorbitant Pheton;
Fier charton qui tient train retrograde,
Charier veulx come on chante en bas ton
Soubz ton baſton le Soleil, & dit-on
Que ton guidon le deſtourne & degrade,
Se plus eſtrade oultre bort, ta virade
Yra tout radde à l'hoſtel Proſerpine:
Couvoytiſe petit mont arrapine.

Pheton que fais-tu?
Ung petit feſtu

Ne vault ta vertu,
Se tu es veſtu
De malice faulſe,
Se d'ung pié pointu
Es comme ung teſtu,
Batu abatu,
Et bien combatu,
S'en ſera la faulce.

Se Vulcanus tourne où Boreas corne,
Qui deſavoye arbres & tourne jus,
Il n'y aura thoreau, ne capricorne,
Lyon, licorne, ourſe, ny beſte à corne,
Qu'il ne deſcorne, & ne ſoit porté jus;
Se Vulcanus braſſe ung tas de menus
Fouldres cornus, grant tempeſtes adviendra:
Il n'a pas pleu tout ce qu'il plouvera.

Coruſcations,
Exaltations,
Inſufflations,
Conſtellations
Telles comme on voit,
Feront fractions,
Et oppreſſions,
Par impreſſions,
Sur noz nations,
Se Dieu n'y pourvoiſt.

O! Juppiter, & Juno ſeur benigne
Lieu avez digne en place Francigene,
Se Dieu permet que Phebus l'enlumine,
Qu'elle germine en triumphe & domine,
Mars & famine en auront plate geſne;
Cerès ahanne, Atropos eſt ſans reſne,
Mais Bacus regne en plenitude monde:

Il n'y a qu'eur & malheur en ce monde.

Francz baiſers jollis,
Puis ung peu faillis,
Dedans noz pallis,
Sont fort appallis
Par forte bruyne;
Mais la fleur de lis
Aux flourons delis
Bien parez de lis,
Croiſſant en dellis
Sans quelque ruyne.

A quoy tient-il dont viennent ſes rumeurs;
Vapeurs, clameurs, cris, & gemiſſemens?
Helas! il tient aux terribles humeurs,
Verdz & non meurs de mauvais eſcumeurs;
Et allumeurs de guerre & de tourmens;
Les tourblemens & crueux croſlemens
Des elemens en ſon d'orage pleins:
Il n'eſt danger que de maulvais villains.

Les obſcures nuës
En ſont ſurvenuës,
On voyt des cornuës
Teſtes toutes nuës,
Qui ſont toutes noires;
Tempeſtes menuës
En ſont ſoubſtenuës,
Dont ſont maintenuës
Et entretenuës
Fouldres & tonnoirres.

Tant eſt Titan de broullas abroullé,
Et en toullé, que Juppiter ſon filz
Eſtre ne peult en ſes bras recoeullé.

Ne conſeillé, n'abillé, ne veillé ;
Ne reſveillé, n'en fachiez neuces filz ;
Cueurs deſconfiz en ſont en dueil confitz ;
Non aſouffis de regretz & de pleurs :
Aux bonnes gens ſurviennent les douleurs.

Le noble Orphenim,
Très doulx, très bening,
Sans fiel, ſans venin,
Et non feminin,
A perdu la Lune ;
Qui ſon regard fin,
Comme à ſon affin,
Luy monſtroit, affin
Qui luy fiſt en fin
De ſes beaultés l'une.

Pere de vie, imperant Patriarche ;
Clef de Monarche, O ! Soleil de Juſtice ;
Tu es venu, ainſi qu'on ſe deſmarche,
En noſtre marche enluminer noſtre arche ;
N'eſt Dannemarche aiſſelle plus faitiſſe,
Quoy qu'on lotiſſe, au pais fut propice
Ton benefice & puiſſant luminaire :
Qui deſcongnoiſt il n'eſt point debonnaire.

Horribles tempeſtes
Cheurent ſur les teſtes
De gens & de beſtes,
Fouldres & moleſtes ;
Mais ton noble ray
Rebouta les geſtes
Des vens manifeſtes,
Qui firent ces feſtes ;
J'en ſuis vray prophetes ;
Il n'eſt rien plus vray.

Et quant tu es come invaincu vainqueur ;
Par ta vigueur neſtoye ceſt oraige,
Renforce vie, & redouble challeur,
Vertu, couleur, & reduitz en valleur
Fruict, fœille, & fleur, bourg, bourgades, & ter-
Hideux ouvraige, horrible rouge rage [rage ;
A mis umbraige entre l'œil & la glace :
Toſt ſe faict paix où le diſcord s'efface.

Amour paternelle,
Eſt tant ſolennelle,
Vertu ſupernelle,
Juſte & naturelle,
Qui que le depointe
Ou deſnaturelle,
Par quelque cautelle,
Qui ſoit telle ou quelle ;
De glaive mortelle
Doibt ſentir la pointe.

Feu fatuel, eſtincelles ardans ;
Dragons mordans, maint enflamé buiſſon ;
Lances de feu cruelles & poindans,
Chevres ſaultans, & eſtoilles vollans,
Eſtincellans chandelles à foiſon,
Ont pris maiſon deſſus noſtre horiſon ;
Trouvons façon d'eſchapper de leurs mains :
Qui bien toſt meurt, on dit qu'il languiſt moins.

Se Dieu qui proſpere
En gloire proſpere,
En paix qu'on eſpere
N'eſclarciſt l'eſpere
Et le diaphane
De noſtre hemiſpere,

Plein de vitupere,
Le monde eſt ſans pere;
Et ſe deſeſpere,
Comme ung fol profane.

Ung puiſſant vent François nommé Notus;
Plein de vertus, aſſez hault & ſubtil,
Filz d'Eollus, des parens de Venus,
Nous eſt venus pour mettre noz argus
Fiers & agus en noble arroy gentil;
Mais n'eſt ouſtil qui puiſt fondre greſil
Mettre à excil, ilz ſont fort engelez:
A cler Soleil fond la neige à tous lez.

Dieu le nous amaine
De France, ou du Maine,
En noſtre demaine
Qui luy eſt humaine
Affin qu'il s'employe
De bouche ou d'allaine,
Forte que ballaine,
A loger à pleine
Paix en noſtre plaine;
Mais nul ne ſe y ploye.

Trois bons bergers portans une aureine
A leur poictrine ung mouton de Calcos,
Sont aſſemblez en frontiere Flandrine,
Pour fouldre aerine execrable bruine
Mettre à ruine à peu de noiſe & cops;
Mais ſans picquos agus ou bec de cocqz,
Ou vuide cocqz ne peult on noiſe abbatre:
Qui quiert huttin, il trouve à qui combatre.

Se le grant berger,
Hardy comme Oger,

Qui ſouloit loger
Au noble verger
Et parc de Bourgoigne,
Povoit par ſonger,
Revivre ou menger,
De ce grant danger,
Nous vouldroyt venger,
Qui qu'en mordre ou groigne.

Les nobles ſignes au Zodiac fichez;
Sont trebuchez au profond Caribdis,
Quant nobles corps celeſtes tant priſez
Sont debriſez de tempeſte atouchez,
Et dechaſſez par tourbillons mauldis;
Puis des ans dix les preux & les hardis,
Sont aſſourdis de tempeſte & d'orage:
Dieu qui tout ſçayt juge le bon courage.

Se le pol Articque,
Juſte non oblicque,
Qui du magnificque
Celeſte fabricque
Tenoit bride & reſne;
Par ung baſilicque
Regard draconicque,
Fel & tirannicque,
A perdu afficque
Roſe, robe, & regne.

Se Neptunus Dieu de la Mer profonde,
Par feu profonde, par unde, ou ſagittaire
Voulloit purger ce grant broullis immonde,
Du meſchant monde, & employer faconde,
L'œuvre fecunde en ſeroit ſalutaire,
Par trop luy taire, ou eſtre ſolitaire,
Il eſt notaire on pert bien bruyt & brout:

Qui trop s'abaiſſe, on dit que Dieu l'acroult.

Se les douze ſignes,
Nobles & inſignes,
Qui ſont les racines
Des groſſes buſſines,
Soufflans par ces aeirs,
Accroiſſent vermynes,
Hommes, & germines,
Et vaches marines,
Parins & marines
Seront tous deſers.

Vecy Juillet ung mois imperial,
Fort cordial, que le Roy d'Illyon
Doibt obtenir, comme Juge loyal,
Siege Royal par droit original,
Et tribunal au throſne du Lyon;
Rebellion & folle opinion,
Ont l'union rompu des perſonnaiges:
A povres gens y a peu de langaiges.

Se Apollo noz cris
N'oyt & noz eſcrips,
Monſtrant aternis
Ses luyſans radis
Perpendiculaires;
Femmes & maris,
Auront cueurs marris,
Car en grans perilz
Sont d'eſtre periz
Cieulx orbiculaires.

Paſteurs ſacrez, ſaiges & bien raſſis,
De Cambreſis, de Lannoy, & du Mans,
Qui congnoiſſez Ciel & Dieux hault aſſis,

Climatz cinq ſix laſure throſne apis ;
Hallo raſſis cruelz feux allumans,
En voz commans du tout je me commans ;
Les vrays amans de la choſe publicque :
Bref oraiſon penetre œil angelicque.

Ains que dure verge
De mort nous herberge ;
Preſentons ung cierge
A la mere Vierge
Qui la ſus proſpere ;
Affin que de charge
Elle nous deſcharge,
Sans plus de rencharge ;
Et ſoit la concierge
Du filz & du pere.

Paſtours portans croce en lieu de houllette ;
Gand pour moufflette, ont cuidé entamer
Horribles vens d'une pluye doulcette,
Qui point ne haicte à biſe n'à comette,
Se fault qu'on mette avant gens pleins d'amer,
Bergers de fer dignes de triumpher,
Par bien griffer ont fait bonne paix naiſtre ;
On dit qu'il n'eſt ouvrage que de Maiſtre.

Chaſcun d'eulx s'avance
De ſens, de ſçavance,
De corps, de chevance,
Pour ſans decepvance
Mettre en train proſpere
Et obeiſſance
Vens faiſans nuyſance,
Et grant deſplaiſance
Contre la puiſſance
Du filz & du pere.

Soubz le manteau de religion ſaincte;
De Mars ençaincte en habit de Nonnette;
Le cler Soleil, en qui l'ymage ſaincte
De Dieu eſt paincte exquiſe, & fort bien taincte;
Print ſon attaincte en terre monde & nette,
Contre planette y fiſt ſa maiſonnette,
Plaiſant, honneſte, & juſte que horologe:
Cil riens ne pert qui ung bon oſte loge.

Là ſont les regardz,
Ses gens, ſes eſgardz,
Ses vergers, ſes gardz,
Et ſes gentilz gars
Fort bien regardez;
Pas ne ſont ſouldars
Foullez ne ſaulx d'arcz,
Sans fleches ne ſans dars,
Soubz leurs eſtandars
Sont gens bien gardez.

Par vent ſubtil ſecretement conduict,
Prenant deduit de broullas mettre arriere;
Le cler Soleil, qui aux chuettes nuyſt,
Entra de nuict en fort qui nous duyt,
Si le reduit ſans rompre huys ne verriere;
Sur la frontiere ont fait une duyere,
Pont, & barriere, ung tas de fors Lyons:
Par trop cuider viennent rebellions.

Blans lyons ficheaulx,
Ours & fins oyſeaulx,
Vuident par monceaulx,
Sur les lyonceaulx
Veſtuz de ſinoples,
Qui comme pourceaulx,

Furent fiers ponceaulx,
Servis d'eſpinceaulx,
Perdans penonceaulx,
Et bannieres nobles.

Une comette à la longue queuë ardant,
Retrogradant, ainſi qu'on ſe deſvoye,
Par influence aucuns ſignes tardant,
Vint regardant Juppiter, luy cuidant
Ung gros fendant donner emmy la voye;
Mais Dieu envoye ung ray qui le convoye,
Et le renvoye en ſon eſtre & couvent:
Petite pluye abbat ung très gros vent.

Le corps qui diſcorde
Ce que bonté corde,
Et ne ſe recorde
De paix de concorde,
Ne de la cord' d'hier,
Et ſoubſtient diſcorde,
Dont la fin n'eſt que orde,
Sans miſericorde,
Doibt ſentir la corde
D'ung cordant Cordier.

Une aultre eſtoille eſtrange & fort barbée;
Felle, enflambée, & par trop venimeuſe,
Qui contre ung ray, après qui chaſcun bée;
S'eſt rebarbée, & qui Liege a robbée,
Paix deſtourbée, & troublé Rin & Meuſe,
Par ſa fumeuſe influence orguilleuſe,
Fort pilleuſe eſt cheutte en terre baſſe;
De chien rabby n'y a point longue chaſſe.

O! barbe pointuë
Tu as abbatuë

La ſaincte ſtatuë,
De mittre adveſtuë,
Dont le chef pourriſt;
Se tu es tonduë,
Reze & pourfenduë,
Droit ne s'eſvertuë;
Qui de glaive tuë,
De glaive periſt.

Au point du jour Appolo prepara
Son Aurora qui ſa lumiere eſpand,
Ou parc l'envoye où ſon filz repara;
Tant eſclara, laboura, temboura,
Qu'il rembarra le noir lyon rempant,
Et là fut tant batu en abbatant
Et combatant, que à peu qu'il ne fut pris;
Trop enuys meurt qui point ne l'a apris.

Après fouldre eſclitre,
Tempeſte behiſtre,
Qui leur adminiſtre
Mars le fier miniſtre,
Lyons preſtement,
Tenans leur chappitre,
Devant leur pulpitre,
Tournant maint regiſtre
Penſerent de tiſtre
Bon appointement.

Tant a Titan en ſa tonne tonné;
Et entonné tonnoires à bon ton,
Que le pays en fut tout eſtonné,
Tout nud, tout né, en dueil deſcotonné;
Desbatonné de cotte & de baſton,
Plus n'abaton baton ne combaton,
La paix voit-on ens au pere & au filz,

L'Eſperit ſainct c'eſt lancé à leur fiz.

Juppiter domine,
Phebus le enlumine,
Mavors ſe termine,
Et Pallas lamyne
Rigueurs & eſclandres;
Mercure chemine,
Saturne germyne,
Broullas & bruyne
Son mis à ruyne,
On voit paix en Flandres.

Vecy Juillet ung mois imperial,
Fort curial, que le Roy de Lyon
Doibt triumpher par droit original
En tribunal, & avoir ſon real
Siege Royal au throſne du Lyon;
Rebellion à ce coup deſlion
Par union qui rompt ſon appareil:
Après leid temps voit-on le cler Soleil.

Obſcures nuées
Se ſont deſnuées,
Les grandes armées
Des vens ſont charmées,
Et ne vont avant;
De feu les fuſées
Nous ſont reffuſées,
Et groſſes gellées
Se ſont deſgellées
Au Soleil levant.

Prions à Dieu qui le Soleil puiſſant
Reſplendiſſant deſſus toute lumiere
Soit entre nous bonne paix flouriſſant,

Et nourriſſant, & ſon très noble enfant
Soit triumphant en Majeſté ſommiere ;
La guerre fiere orguilleuſe greffiere,
Plus ne ſe fiere entre leur bons ſuppos :
Qui vit en paix, il dort en grans repos.

Paſtoureaux hantans
Les Chantres chantans
Donnez vous bon temps,
Les bons combatans
Ont mys en voz lacz,
Les reinceaulx ſentans,
La paix pour cent ans,
Soyez esbatans,
Sans eſtre inconſtans,
Bergers ſans ſoullas.

Recollection des merveilleuſes advenuës en noſtre temps, commencée par très élegant Orateur Meſſire GEORGE CHASTELLAIN, *& continuée par Maiſtre* JEHAN MOLINET.

QUI veult ouyr nouvelles
Etranges à compter,
Je ſçay les nompareilles
Que homme ne ſçauroit chanter;
Et toutes advenuës
Depuis long-temps en ça;
Je les ay retenuës,
Et ſçay comment il va.

Les unes ſont piteuſes,
Et pour gens esbahir;
Et les aultres doubteuſes,
De meſchef advenir;
Les tierces ſont eſtranges
Et paſſent ſens humain,
Aucunes en loüanges,
Aultres par aultre main.

En France la très belle
Fleur de Creſtienté,
Je veis une pucelle
Sourdre en auctorité,
Qui fit lever le ſiege
D'Orleans, en ſes mains;
Puis le Roy par prodiege
Mena ſacrer à Reims.

Saincte fut aorée
Par les oeuvres que fiſt ;
Mais puis fut rencontrée
Et priſe ſans prouffit,
Arſe à Roüen en cendre,
Au grant dur des François,
Donnant depuis entendre
Son revivre aultresfois.

J'ay veu ung petit moyne
En Romme dominer,
Et en très grant enſoigne
Le Pape gouverner :
Dont depuis l'adventure
Fut d'eſtre eſcartellé,
A honte & à laidure
Comme traiſtre appellé.

J'ay vu ung ypocrite,
Pour le monde preſcher
Soy diſant Carmelite,
Et fol ſoy advancer
De dire meſſe fainte,
Sans de preſtriſe adveu ;
Laquelle choſe atteinte
Fut condampné en feu.

Depuis veiz en Eſcoſſe
Le Roy David meurdrir
D'eſpée, & de talloce,
Et luy convint ſouffrir,
Et prendre en pacience
A ſa noble moullier,
La Royne, qui en ce
Priſt peine à ſe venger.

J'ay ung Duc de Savoye
Veu Pape devenir,
Ce qui fut hors de voye
Pour à ſalut venir;
Si en vint dure playe
En l'Eſgliſe de Dieu,
Mais il en reçeut paye
A ripaille ſon lieu.

J'ay veu à la grant Romme
Meurdrir ung Cardinal,
Par ung faulx mauvais homme,
Son Barbier deſloyal,
Giſant en lict paiſible,
Querant ſa coyeté,
Dont en tourment horrible
Il fut executé.

J'ay puis veu ſourdre en France;
Par grant deriſion,
La racine & la branche
De toute abuſion,
Chef de l'orgueil du monde,
Et de lubricité;
Femme où tel mal habonde
Rend povre utilité.

Puis ay veu par miſtere
Monter ung argentier,
Le plus grant de la terre,
Marchant & financier,
Que depuis la fortune
Veiz mourir en exil,
Après frauldes mainte une
Faicte au Roy par cas vil.

J'ay veu par excellence
Ung jeune de vingtz ans,
Avoir toute ſcience,
Et les degrez montans,
Soy vantant ſçavoir dire
Ce qu'oncques fut eſcript,
Par ſeulle foiz le lire
Comme ung jeune Antecriſt.

Par fortune ſeneſtre,
Veiz à l'œil vivement
Le grant Duc de Cloceſtre
Meurdrir piteuſement;
En vin plain une cuve
Failloit qu'eſtranglé fuſt,
Cuidant par celle eſtuve
Que la mort n'y paruſt.

Ung Gilles de Bretaigne,
Nepveu au Roy Charlon,
Veiz-je, par mode eſtrange,
Eſtrangler en priſon,
Par l'adveu de ſon frere,
Dont cité devant Dieu,
Mourut de mort amere
Tout ſoubdain comme ſieu.

D'Eſpaigne ung Conneſtable,
Haultainnement regnant,
Grant Maiſtre redoutable
De ſainct Jacques le grant,
D'or riche oultre meſure;
Celluy veiz-je mourir
De mort confuſe & dure,
Ce fiſt ſon demerir.

Le tréſor de Veniſe,
Où ſi grant apport a,
Veiz-je embler par l'empriſe
D'ung Grec, qui l'emporta;
Depuis ung ſien compere
Fiſt accuſation,
Dont dommaige grant ere
De pendre ung tel larron.

Depuis en ung province
Trouvay ung accuſeur,
Qui me diſoit que ung Prince
Coucha avec ſa ſeur,
Soubz une fauſſe bulle,
Cuidant diſpenſe avoir,
Dont honneur le reculle,
Et non qu'a bon debvoir.

J'ay veu Millan conquerre
Par ung povre routier,
Et plus los y acquerre,
Que ung Roy vray heritier;
Se luy en eſt bien deuë
La gloire de l'arroy,
Car ſa vertu congneuë
Vault couronne de Roy.

J'ay veu de trois centaines
Vieille poſſeſſion,
Expoſer d'Acquitaine
Angloiſe nation,
Et Bordeaux & Bayonne
Priſe du Roy François,
Louenge à la couronne
Qui fiſt ſy hault exploix.

J'ay veu la Normandie,
Et la noble Rouen,
Submiſe à la meſtrie
Du Roy & de ſon ban,
Monſtrant là ſes banieres
Sur les vielz ennemys,
Les quelz par armes fieres
Vainqueurs il a remys.

J'ay veu ung hault emprendre
Pour advenir grans maulx,
De tuer & de pendre
Beaucoup de Cardinaulx,
Et du Pape ainſy faire,
Se Dieu n'y euſt pourveu,
Eſtienne de Procaire
A Romme en fut pendu.

J'ay veu grand' invaincuë,
Subjuguer à mes yeulx,
D'ung Prince ſoubz la nuë
Le plus victorieux,
Et d'eſpée mortoire
Vaincre ſes habitans,
Dont cas de telle gloire
Ne fut paſſé mil ans.

J'ay veu extreme choſe,
Chevalier ſoubz trente ans
Combatre en lice cloſe
Vingt deux nobles gens,
Par tant de foys diverſes,
Comme il y a de noms,
Sans foulle & ſans traverſe,
Ce qu'oncques ne fiſt homs.

La Cité Conſtantine
Depuis veiz envahir
De la gent Sarrazine,
Qui la vindrent ſaiſir,
Et la teſte copperent
Au vieillart Empereur,
Sans ce que ailleurs monſtrerent
Maint aultre grant horreur.

J'ay veu une Lucrece
En Romme dominer,
De Naples non de Grece,
Pour le Pape honnorer,
Aller au devant d'elle
Cardinaulx & Prelatz,
Et ſy n'eſtoit que ancelle
Du Roy, pour ſon ſoulas.

J'ay veu Roy de Honguerie
Faire preparement
De haulte drurie,
Très glorieuſement,
Qui attendoit la chere
Du nuptial atour;
Trouvé fut mort en biere,
Ne ſçayt-on par quel tour.

Luy mort, prit la Couronne
Le filz d'ung compaignon,
Vertueuſe perſonne,
Et de très grant renom;
Ainſi royal' racine
Priſt là ſon dernier plong;
Et la baſſe origine
Monta en royal tronc.

J'ay veu l'aiſné de France,
Fuytif de ſon ſourgeon,
Venir prendre umbroïance
Soubz le Duc Bourguignon,
Et le mettre en couronne
Non gueres biens venu;
Dieu congnoiſt en ſon throſne
S'il l'a bien recongneu.

J'ay veu peuple confondre,
Et Royaulme trembler,
Chaſteaux & Villes fondre,
Et Citez abiſmer,
Craventer les Egliſes,
Fendans toutes parmy,
Es Naploiſes pourpriſes,
Ce fiſt ce grant ay my.

J'ay veu deſcendre en France
Anglois encontre Anglès,
Par contrainte & puiſſance,
Pour contendre au *poſſes*,
Pour Calès & pour Guines,
Ce fut tout ceſt eſmeu;
Ce ſont eſtranges ſignes
Le cas bien entendu.

Paſſant par Engleterre,
Je veiz en grant tourment
Les Seigneurs de la terre
S'entretuer forment,
Avec ung tel deluge,
Qui cueurs esbahiſſoit,
Qu'à peine y eut refuge
Où mort n'apparoiſſoit.

Ung nouueau Roy creérent;
Par deſpiteux vouloir,
Le vieil en debouterent,
Et ſon legitime hoir,
Qui fuytif alla prendre
D'Eſcoſſe le garand,
De tous ſiecles le mendre,
Et le plus tollerant.

J'ay veu en grant fortune
Une des fleurs de lis
Tenir en priſon brune,
En très povres delictz,
Privé de Seigneurie,
Et de Royal honneur,
Dont la gloire perie
Eſt en ſa prime fleur.

De Cypre la Couronne
Ay-je veu emprunter
Au Chef de Babilone,
Pour le Roy en jecter;
Baſtard eſt, & d'Egliſe
Celluy qui le maintient;
Et n'a compte à repriſe,
Ny à mal qui en vient.

La Royne veis deſcendre
Dedans le marin cours,
Par ung ardant contendre
Vers France pour ſecours;
Qui depuis fut pillée,
Et mis au ſacqueman,
Par pillars de Gallée,
Du port Venician.

J'ay veu de deux Royaulmes
Deux Roys contemporains,
Confeſſer en leurs ames
Haulx motz & ſouverains,
De tenir leur couronne,
Et leur pourpre veſtu,
D'une ſeulle perſonne,
Le grant Duc de vertu.

J'ay ung Roy de Cecille
Veu devenir berger,
Et ſa femme gentille
De ce propre meſtier,
Portant la pennetiere,
La houllete, & chappeau;
Logeant ſur la bruyere,
Auprès de leur troppeau.

J'ay veu de Georgie,
Et du hault Orient,
De Perſe, & d'Armenie,
Diverſe eſtrange gent,
Meſme d'ung infidelle
Tranſmettre au Roy Charlon;
Pour luy donner querelle
Contra le Turc felon.

Le hault Duc de Bourgoigne
Fort bien le recoeillit,
Dont l'œuvre aſſez teſmoigne
Quel honneur il leur fiſt;
L'honneur fut ſi profonde,
Et de ſi haultain faict,
Que juſques au bout du monde
La memoire s'en fait.

J'ay veu deux trois commettes
Manifeſter au Ciel,
Et d'eſtranges planettes,
Plus ameres que fiel,
Dont les fins non congnuës
Sont d'esbahiſſement,
Et de non advenuës
N'eſt nul vray jugement.

J'ay veu choſe inhumaine,
Et cruelle en la foy,
Tuer à force pleine
Gens d'Egliſe à deſroy;
La Cité de Mayence
En eſt tournée en feu,
Et a ſi grefve oultrance,
Que oncques tel mal ne fu.

O! hault Duc plein de gloire,
Et vous ſon noble filz,
Ceſte brefve memoire
De tant de divers dis
Ay fait en voz louanges
D'ung cueur non vermolut;
Il plaiſe au Roy des Angelz
Qu'il vous tourne à ſalut.

J'ay veu dure vieilleſſe,
Qui me vient tourmenter,
Se fault que je délaiſſe
L'eſcripre & le dicter
En rime telle quelle,
Puis que je vois mourant;
Molinet mon ſequelle
Fera le demourant.

J'AY veu ung petit Conte,
Seigneur de Charrolois,
Qui bailla bien ſon compte
A Loys de Valloys,
Au mont Henry en France
Son oſt le pourſuy,
Mais l'ung tint place franche,
Et l'aultre s'en fuy.

J'ay veu la Chandreliere
Orgueilleuſe Dinant,
Ville aſſez ſinguliere,
Mais tousjours huttinant;
Pour ſa grande arrogance,
Le Lyon très hardy
En print dure vengeance,
Et en cendre l'ardy.

J'ay veu les murs de Liege
Deſtruictz & abbatus,
Son Peron perdre ſiege,
Ses mutins combatus;
Criant, vive Bourgoigne,
Le Roy vint de ſurcrois,
Qui porta ſans vergoigne
De ſainct Andrieu la croix.

J'ay veu Duc magnificque
Tant ſurpris de Gantois
Qu'à dur trouva practicque
D'eſchapper de leur toictz;
Ilz furent pris au pieges,
Dont ilz furent honteux,
Car leurs grans previlleges
Deſſira devant eulx.

Paulus ſans faulte nulle,
Qui d'argent eut maint marc,
Fiſt nouveau ſcel & bulle,
Et le Palais ſainct Marc;
En or & pierrerie
Mit ſon entendement,
Et en ſa tréſorie
Fina eſtrangement.

J'ay veu, par forte glaive,
Edouard Roy Anglois
Expulſé, comme eſclaive,
De ſes royaulx angletz;
En moins d'onze ſepmaines,
A l'eſpée tranchant,
Recouvrer ſes demaines,
Et ſon throſne luyſant.

J'ay veu porter ſouffrance
A Werwic, qui cuidoit
Trouver Anglois ſoubz France,
Et France ſur ſon doigt;
Payé fut de ſes galles,
Car il paſſa par là,
Et le Prince de Galles
Oncques puis ne parla.

Fortune qui couronne
Les ſiens à ſon franc chois,
Donna double couronne
D'Anglois & de François
A Henry, qui ſes reſnes
Rompit ſur le hault roc,
Il perdit ſes deux regnes,
Se ne fut Roy ne Roc.

J'ay veu la Normandie
Du lion treſpercer,
Le Roy, quoy qu'on en die;
Ne l'oſoit approucher;
L'ung demandoit la guerre,
L'autre plaiſant ſoulas,
L'ung vouloit bruyt acquerre;
L'autre en eſtoit fort las.

J'ay veu comette horrible;
Comme verge poindant,
Eſpoventable, terrible,
Grande, felle, & ardant;
Sur le Rin vers Couloigne
Jectoit ſon rayant dart,
Et le Duc de Bourgoigne
Y miſt ſon eſtandart.

J'ay veu ſoulfre ſalpetre
Enſemble batailler,
Quant j'ay veu Fratre Petre;
Cardinal Cordellier,
Plein de pompe mondaine,
Et d'immundicité,
Et à heure ſoudaine
Eſtre à la mort cité.

L'Empereur d'Allemaigne
Dedans Treves entra,
Charles qui l'accompaigne
Son triumphe y monſtra;
Chaſcun tant ayme & priſe
Son excellent arroy,
Que la journée fut priſe
Pour le couronner Roy.

Nus attendit l'eſpée
Du plus fort Duc des Ducz ;
Sa riviere coppée,
Ses muretz pourfendus,
Près d'ung an aſſiegé
Endura ſes travaulx,
De ſecours eſtrangé,
Mengeant chair de chevaulx.

J'ay veu ung Duc combatre
Le Rommain Empereur,
Tentes & gens abatre
Par mortelle terreur ;
Sans craindre hacquebutes ;
Sans eſtre berſandé,
Retourner en ces butes
Son ſiege bien gardé.

J'ay veu Roy d'Angleterre
Amener ſon granr oſt,
Pour la Françoiſe terre
Conqueſter bref & toſt ;
Le Roy voyant l'affaire,
Si bon vin luy donna,
Que l'àutre, ſans riens faire,
Content s'en retourna.

J'ay veu ſainct Pol en gloire
Ravy juſques ès Cieulx,
Puis deſcendre en bas loire,
Mal en grace des Dieux ;
Sainct Pierre s'en delivre,
Pas ne le reſpita,
Et au Prince le livre,
Qui le deſcapita.

Et ſi fault que je liſe
Ceulx qui ont eu mal an :
Meurdry fut à l'Egliſe
Le grant Duc de Millan ;
Par uſer des plus belles
Femmes de ſon pays,
Et mettre ſus gabelles,
Il fut à mort hays.

J'ay veu le plus fort Prince
De la Chreſtienté,
En Turquoiſe Province
Fort crainct & redoubté,
Surmonter en bataille
Par ung petit Ducquet ;
En gens de rude taille
On n'y a point d'acqueſt.

Ainſi dont loups ſaulvaiges
Occirent le lion,
Gardant ſur les rivaiges
D'aigneaulx ung million ;
Moutons, loups, & ouailles
S'accorderent enfin,
Pour pillier les oreilles
Au renard rouge & fin.

J'ay veu Citez & Villes
Enſemble mutiner,
Villains, meſchans, & villes
Les nobles huttiner ;
Ce tourbe que j'alegue
Occiſt le Chancellier,
Et le Conte de Megue
De l'ordre Chevallier.

En Gueldres qui proſpere ;
J'ay veu grant meſpriſon,
Le filz tenir le pere
En obſcure priſon,
S'en fut bouté en ſelle ;
Puis mourut champion
D'une noble pucelle,
Comme ung vray Scipion.

J'ay veu dedans Mallines
Notable Parlement,
Pour faulſes gens malines
Corriger juſtement ;
Mais comme le Prophete
Par avant l'annunça,
Le hault bruyt de la feſte
Tout à coup trébucha.

J'ay veu grans bledz & paille
Par les champs rapiner
Tous biens à la haſpaille,
Sans pendre & ſans traiſner,
Chetifz & miſerables
Devenir riches gens,
Et riches honnorables
Mendians indigens.

J'ay veu Juifz ſeduire
Ung petit enfançon,
Le meurdrir & deſtruire
Par eſtrange façon ;
Miracles faire à Trente,
Comme font pluſieurs ſainctz ;
Plus de vingt & de trente
En ſont gueris tous ſains.

J'ay veu ung Roy de France
Accorder aux Angloys,
Affin que grant ſouffrance
N'ayt France en ſes angletz;
France franche & non ſerve,
Sinon à ſes amys,
Et dure que leuſerve
A tous ſes ennemys.

J'ay veu homme de guerre;
Sur cheval bon & fier,
En Hapre venir querre
Ung très riche Cenſier;
Le bon ſainct de l'Abaye
Acquaire, s'en vengea,
Le cheval enrabie,
Et ſon Maiſtre enraigea.

J'ay veu grant multitude
De Livres imprimez,
Pour tirer en eſtude
Povres mal argentez;
Par ces nouvelles modes
Aura maint eſcollier
Decret, Bibles, & Codes
Sans grant argent bailler.

J'ay veu pucelle tendre,
Anthonias eut nom,
Toute ſcience entendre,
Logicque & Droit Canon,
Saige comme Sibille,
En l'aage de dix ans,
Et de reſpondre habille
A tous contrediſans.

J'ay veu Gendarmerie
Bigarrée à tous lez,
Comme Juifverie,
Riollez, piollez
De diverſes bigornes,
Et d'eſtranges façons,
Ne reſtoit que les cornes
Pour eſtre limaſſons.

J'ay veu Tournay tournée
En ung mauvais tournant,
Sans eſtre retournée,
Ses voiſins beſtournant;
Noz maiſons, noz tourelles
En cendre contourner,
Et Flamens entour elles
Durement attourner.

J'ay veu par ces oraiges
Des nobles corumpus,
Et des loyaulx couraiges
Qui leurs boys ont rompus;
Les villains ſans richeſſe
Furent trop plus loyaulx
A leur Dame & Princeſſe,
Que aultres gens deſloyaulx.

J'ay veu Chevallier noble
En bruyt & en valleur,
De vertu la vignoble,
De proeſſe la fleur,
Eſpouſer noble femme,
Et avoir beaulx enfans,
De glorieuſe fame,
En armes triumphans.

La Dame miſe en biere,
Le Seigneur de vertu,
Content de pain & biere
Fuſt Moyſne reveſtu,
Preſtre, Abbé portant chappe;
Et Eveſque ſacré,
Fort digne d'eſtre Pape
Pour ſon final degré.

J'ay veu nobles contrées
Sans chef & ſans Seigneur,
Durement rencontrées
D'ung terrible enſeigneur,
Pucelle habandonnée,
Grant deſroy de commun,
Et en mains d'une année
Avoir deux Ducz pour ung.

J'ay veu dedans Florence
Arceveſque pendu,
Et fort grant apparance
De Cardinal perdu;
Trois Abbez portans croſſes;
Et ceulx de leur partis,
Furent, par dure approche,
Mutillez & occis.

J'ay veu, choſe incongnuë,
Ung mort reſſuſciter,
Et ſur la revenuë
Par milliers achapter;
L'ung dit, il eſt en vie;
L'aultre, ce n'eſt que vent:
Tous bons cueurs ſans envye
Le regrettent ſouvent.

J'ay veu Duc de Clarence
Bouté en une Tour,
Qui queroit apparence
De regner à ſon tour;
De mort préadviſée
Le Roy le fiſt noyer
Dedans malleviſée,
Pour le moins ennuyer.

J'ay veu, comme il me ſemble,
Ung fort homme d'honneur
Luy ſeul chanter enſemble
Et deſſus, & teneur:
Olbeken, Alexandre,
Joſſequin, ne Bugnois,
Qui ſçayvent chantz eſpandre;
Ne font telz esbanois.

J'ay veu Clerc de Villaige
Menger ung gros raton,
Une poulle volaige,
Ung quartier de mouton,
Du pain plein une mande
Bouter en ſes boyaulx;
Ne ſçay comme la pance
Ne luy rompt de morſeaulx.

J'ay veu en Vallenciennes,
Quant droit là me tournay,
Va-toſt faire des ſiennes,
Et aller à Tournay
En moins d'heure & demye,
Sans cheval ou jument;
C'eſtoit choſe ennemye,
Force, ou grant radement.

Aſſieger vindrent Rhoddes
Plus de cent mille Turcz,
Veſtuz d'eſtranges modes,
Luy percerent ſes murs;
La Vierge glorieuſe
La Cité ſecourut,
Qui fut victorieuſe,
Et le Turc s'en courut.

J'ay veu felle beſoigne,
Et cas de grant pitié,
A Disjon en Bourgoigne
Plouvoir ſang à planté;
Au Roy Loys de France,
Fuſt le ſang envoyé,
Doubtant avoir ſouffrance,
Fut aſſez ennuyé.

J'ay veu cinq perſonnaiges
D'ung triumphant hoſtel,
En mains de dix lunaiges,
Payer tribut mortel;
Marie rendit compte,
François ſon filz le bon,
Sainct Pol, Cymay le Conte,
Et Loys de Bourbon.

Loys d'ung coup d'eſpée,
Digne Eveſque, & Duc grant,
Eut la gorge coppée
Par ung mauvais Tyrant;
Mais Liege en fut pugnie
Par glaive & par arſin,
Et la barbe honnye
Qui braſſa ce braſſin.

Je veiz devant Boulloigne
Le filz de Raveſtain,
Mettre gens en beſoigne
Cinq mille, il eſt certain;
Liegeois plus de dix mille,
Par chevallereux faictz,
Furent comme une pille
Succombez & deffaitz.

Liegeois y apporterent
Cinq tonneaulx de licolz,
Car pendre il y cuiderent
Bourgoignons par les colz;
Mais de cleres eſpées,
Picques, & gaurelos,
Eurent gorges coppées,
Sans y avoir grant los.

J'ay veu peuple en mes Livres,
De famyne troublé,
Et vendre quatre livres
Ung ſeul mencault de blé;
En ceſte propre année
Avoir deſſus l'Eſcault
La chance retournée,
Ung muy pour ung mencault.

Pour choſe aſſez préciſe,
J'ay veu en noz tenans,
Arras nommer franchiſe,
Et changer les manans;
Comme infames & villes,
Les hoirs en debouter,
Et gens d'eſtrange Villes
Y venir habiter.

Et Cambray changer armes ;
Portans florons royaulx,
Forger pour les Gens-d'armes
Chaiſnes de ſes joyaulx ;
Meuge fut compoſée
Du Seigneur Marafin,
Et du Roy rembourſée,
Avant qu'il prenſiſt fin.

J'ay veu oyſeau ramaige ;
Nommé Maiſtre Olivier,
Vollant par ſon plumaige,
Hault comme ung eſprevier ;
Fort bien ſçavoit complaire
Au Roy ; mais je veiz qu'on
Le feiſt, pour ſon ſalaire,
Percher au Mont-faulcon.

J'ay veu, eſtrange compte ;
François accompaigner
De Richemont le Conte,
Pour ſon regne gaigner ;
Richard Roy d'Angleterre
En bataille perir,
Et les hoirs de la terre
Eſlonger & mourir.

J'ay veu la fiere barbe,
Qui tant ſe rebarba,
Doulx comme ſaincte Barbe,
Quant on le desbarba,
Sans couvrechief qui buë
Atrect fut desbarbée
De ſe barbe barbuë,
Car il vint à jubé.

Je veiz Gand qui proſpere
Sur Flamens triumphans,
Au deſplaiſir du pere
Retenir deux enfans;
Le pere à force d'armes
Les reconquiſt, s'en fu,
Gand pour ſes gros vacarmes
En danger d'eſtre en feu.

Comme Paiſans villes,
Portans fleſches & dardz,
Quirent aux bonnes Villes
Du vin pour leurs ſouldars,
Maint Archer fiſt ſon hoſte,
D'autour de ſainct Bavon,
Porter vivres en hottes,
Comme povre Eſclavon.

J'ay veu Seigneur des Cordes
Aux Flamens accorder,
Cordeller grans diſcorder,
Pour pays deſcorder;
Flamens ſe racorderent
Au Duc que recordons,
Et les François corderent
De guerre les cordons.

Aignemont en Hollande
Mena ſes Cabillaux,
Armez d'eſcaille grande,
Dure comme caillaux,
Faindant grant marchandiſe
Eſtre en ung Vaiſſeau frec,
Prindrent par vaillantiſe
La Ville de Dordrec.

Puis ouys choſe amere
Plus fiere que devant,
Au ventre de ſa mere
Brayre ung petit enfant,
Et au Queſnoy le Conte
Tant hault plaindre & gemir;
Que la mere, à bref compte,
En laiſſa le dormir.

J'ay veu deux ou trois Iſles
Trouvées en mon temps,
De chucades fertilles,
Et dont les habitans
Sont d'eſtranges manieres
Saulvaiges & velus;
D'or & d'argent mynieres
Voit-on en ces pallus.

Par myſtere fort riche;
Où Dieu preſta les mains;
Veiz l'Archeduc d'Auſtriche
Eſleu Roy des Romains,
A Aix en Allemaigne
Dignement couronné,
Son pere l'accompaigne
Richement atourné.

J'ay veu une Rommaine;
Dame de grant renom,
Fille humble, & fort humaine
Du Senateur Zenon;
Sept cens ans enterrée
Fut ſans corruption,
Au peuple fut monſtrée
Par admiration.

J'ay veu Frere Nicole
Ung Suiſſe devot,
D'abſtinence l'eſcolle,
Fort bien tenant ſon vot,
Vingt ans vivre en ce monde,
Sans manger peu ne point;
Dieu en ſa gloire munde
Luy doint viande à point.

J'ay veu vif ſans fantoſme
Ung jeune moyſne avoir
Membre de femme & d'homme,
Et enfant concepvoir,
Par luy ſeul en luy-meſmes
Engendrer, enfanter,
Comme font aultres femmes,
Sans outilz emprunter.

De fort dure fortune
Veiz Bourgoignons ſervir,
Eſperans de Bethune
Les formaiges ravir;
En lieu de fins formaiges
Trouverent faulx baratz,
Gueldres y eut dommaiges,
Naſſo & Laſſaras.

J'ay veu par mutinaige,
Bruges mettre les mains
Au digne perſonnaige
Roy ſacré des Rommains;
Ses Chevalliers, ſes Nobles,
Son mignon fort fringant,
Pis loger qu'en vignobles,
Empriſonnez à Gand.

Les moutons detenterent
En ſon parc le berger,
Les chiens qui le garderent
Sont conſtrainctz d'eſlonger;
Le berger priſt figure
D'aigneaulx, mais ſes brebis
Dont il avoit la cure
Devindrent loups rabis.

Bruges miſt à torture
Chevalliers & Barons,
Sans raiſon & droicture,
Comme on feroit larrons;
Par gent rude & meſchante,
Fut lors ſur le marché
D'une eſpée trenchante
Maint noble deſpeché.

Pourquoy l'Imperialle
Majeſté acourut,
Qui ſon filz la royalle
Dignité ſecourut;
La noble Germanie
Tellement huttina,
Que Flandres fut pugnie,
Et Bruges en ſaigna.

J'ay veu à bas deſcendre
Ung fort jeune elephant,
Coulouré comme cendre,
Aſpre, & fort remouvant;
De ſa grande narine
Fort bien s'esbanoya,
Et puis ſur la marine
Meſchamment ſe noya.

J'ay veu parmy ung voire
François & Bourgoignons
Enſemble à Cambray boire,
Comme bons compaignons;
Puis aux champs hors la Ville
L'ung ſur l'aultre charger,
Pour mettre en priſon ville,
Ou en mortel danger.

J'ay veu haulte Princeſſe
D'Yorch de grant renom,
De Bourgoigne Ducheſſe,
Marguerite avoit nom,
Perdre par dures glaves
Ses freres, ſon mary,
Ses nepveux, l'ung eſclaves;
L'aultre eſtaint & pery.

A Romme ung de Viterbe;
Pour ducatz amaſſer,
Sçeut d'eau & de viſte herbe
Pluſieurs bulles caſſer,
Faire ſeconde lettre,
Où la premiere fu;
Mieulx que tiſon en l'eſtre;
En fut bruſlé en feu.

Quant Flandres eut ſouffrance;
Je veiz ung chauſſeteur,
Maiſtre d'Hoſtel en France,
Eſlevé en hault heur;
Par luy maint coppenolle
Au monde fut forgé,
S'en eut col & canolle
Du haſterel deſlogé.

J'ay

J'ay veu grant Vauderie
En Arras pulluler,
Gens pleins de rederie
Par jugement bruſler;
Trente ans puis ceſte affaire,
Parlement decreta
Qu'à tort, ſans raiſon faire,
A mort on les traicta.

René Duc de Lorraine
Eut deux femmes vivans,
Mais de la premeraine
Ne peult avoir enfans;
La ſeconde fut digne
De lignie aſſembler,
Qui en bref ſe fiſt Royne
De Cecille nommer.

J'ay veu Louvain, Nivelle,
Brucelles, je m'en crois,
Pour choſe fort nouvelle
Porter la droicte Croix;
Brucelles fut humille,
Par mort qui l'aherdit,
De gens trente ſix mille
Pour ung an y perdit.

J'ay veu les bonnes Villes
Achapter larronceaulx.
Aux payſans ſervilles,
Pour pendre aux arbreſſeaulx;
Trop eſtoit la derrée
Venduë aux bons marchans,
Pour eſtre delivrée
Aux corbillons des champs.

J'ay veu louenge acquerre
Au grant Roy des Rommains ;
Auſtriche reconquerre,
Et Honguerie en ſes mains ;
Vienne, Alberegalle,
Ont ſentu les aſſaulx
De Majeſté regalle,
Et ſes nobles vaſſaulx.

J'ay veu devotes vierges
En dangereux perilz,
Vexées par les verges
Des mauvais Eſperis,
Droit au Queſnoy le Conte
Advint ce grant malheur ;
Piteux en eſt le compte,
Dieu doint qu'il ſoit meilleur.

J'ay veu Roy d'Angleterre
Ung grant tréſor coeillir,
Pour la Françoiſe terre
Conquerre & bataillir ;
Il aſſiegea Boulloigne :
Mais le grant Crevecueur
Luy tourna bride & longne ;
Sy luy changea le cueur.

J'ay veu filz d'Angleterre,
Richard d'Yorc nommé ;
Que l'on diſoit en terre
Eſtainct & conſommé,
Endurer grant ſouffrance ;
Et par nobles exploitz,
Vivre en bonne eſperance
D'eſtre Roy des Angloys.

Allemaigne, Engleterre,
Et Bourgoigne ont chargé
Engins par mer & terre,
L'Eſcluſe ont aſſiegé;
Ceulx qui le deffendirent,
Soubſtindrent vaillamment,
Mais enfin ſe rendirent
Par bon appoinctement.

J'ay veu ung Roy d'Eſpaigne,
Pour la foy augmenter,
Et luy & ſa compaigne,
Grenade conqueſter;
Sept ans y tint le ſiege,
On y fiſt maint blocus,
Et puis fut pris au piege,
Roy & Mores vaincus.

Marguerite d'Auſtriche
Veiz-je Royne nommer,
Et du povre & du riche
En France & plus amer,
Que d'or une montaigne;
Mais ce bruyt s'accoiſa,
Car l'Anne de Bretaigne
Son amy eſpouſa.

L'Anne qui fut pourjutte
Pour le Roy des Romains
Imperial Auguſte,
Ailleurs tendit ſes mains;
En Françoiſe garite
La Couronne porta,
Et noſtre Marguarite
Bonne paix apporta.

Mais le chef de Vaillance
Roy Maximilian,
Eſpouſa Dame Blanche,
Seur du Duc de Millan;
Royne fut couronnée
En triumphant arroy,
D'honneur environnée
La receupt le bon Roy.

J'ay veu en hault eſtaige
Des Cordes le Seigneur,
Povre de ſon portaige,
Mais puiſſant Gouverneur;
Il tint en ſa demaine
Des fleurs de Lis le neud:
Puis le temps Charlemaigne
Homme ſi grant bruyt n'eut.

Les oyſeaulx s'eſpanterent;
Son corps mis à l'eſtrain,
Les fleuves en ſaulterent
Hors de leur commun train,
Les gros vens tant ſoufflerent;
Tant greſilla, & plut,
Que vignes engellerent,
Dont fort il nous deſplut.

Et à Paris ſur Seine
Je veiz ung garnement,
Blaſmant, de foy mal ſaine;
Le Divin Sacrement;
Le ſainct Sang du Callice
Voult pendre & peſteler,
Se fut pour ſa malice
Condamnée à bruſler.

Et au pont ſaincte Maxence
Veirent pluſieurs Marchans
Feu de grant reluyſance
Plouvoir avant les champs,
Par grandes groſſes maſſes,
Le veirent deſcharger
En ces regions baſſes,
Sans riens adommager.

Auprès de Vallenciennes
Veiz ung jeune filz bon,
Qui les bras des mains ſaines
Avoit noirs que charbon;
L'eſperit de ſa mere
Morte l'avoit bleſſé,
S'en fut de peine amere
Par ſon filz deſpeché.

J'ay veu & leu en Livres,
D'une pierre peſant
Deux cens cinquante livres,
Montaignes traverſant;
Du Ciel par ung tonnoire,
Comme il me fut compté,
Cheut ceſte pierre noire
En Ferret la Conté.

J'ay mis en retenuës,
Ce qui n'advient ſouvent,
Homme ravy aux nuës
Par tourbillon de vent
De Bruges en Zeelande,
Droit devant Ceriché,
En moins d'une heure grande
Vif ſe trouva verſé.

J'ay veu Charles Huytieſme
Roy ſacré des François,
Pour cauſe legitime,
Coeillir gens à ſon chois;
Armes, lance, & heaulme
Dedans Romme porter,
Et d'ung train le Royaulme
De Naples conqueſter.

Princes qui l'appellerent
En paſſant, beau Couſin,
Rapaſſant luy baillerent
A muſer d'ung couſſin;
Veniſe tint paſſaige,
Millan l'a combatu,
Mais malgré leur viſaige
Retourna bien batu.

J'ay veu, ce qu'il me ſemble
Ung monſtre fort nouveau,
Femmes tenans enſemble
Par ung meſmes carneau,
Qui deux corps, & deux ames,
Et deux voulentez ont;
Non de loingtains Royaulmes,
Mais d'Allemaigne ſont.

J'ay veu venir en Rodde
Le Grant Turc à garant,
Son frere ung faulx Herodes
Vouloit eſtre Turc Grant,
Qui donna grant richeſſe
A la Chreſtienté,
Pour le tenir ſans ceſſe
En grant captivité.

Roddes, quant je y regarde ;
Après luy prouſita,
Le Pape l'eut en garde,
Qui bien s'en acquita ;
Depuis le Roy de France
Pria de cueur humain
L'avoir en garde franche,
Se mourut en ſa main.

Le Dictier que Vertjus preſenta à Maiſtre Nicolle Ramberc.

SEIGNEUR Nicolle à vous me rendz,
Vers vous me trouve ſur les rencz,
L'ung ſuys de voz povres parens,
Foible d'argent, en grant peril,
Pour auſſi vray que ſainct Laurens
Fuſt jadis roſty ſur le gril.

Je ſuis Vert-jus, mais non vert jon
Ployé au vent ainſy que ung verjon,
Pour commencer ung haultberjon,
Je ne trouve une povre maille,
Trop ſouvent ma vie abregeon,
Quant povreté me fiert & maille.

Je ſuis Vert-jus fort jus de laine,
Fort jus d'avoir, fort jus d'alaine,
Auſſi vray que la Magdalaine,
Qui fut trente ans en ung deſert,
Si ma bourſe n'eſt d'argent pleine
Je ſuis malheureux & deſert.

Combien que je ſoye fort jus,

On congnoiſt le nom de Verjus
Par de là les mons de Montjus,
En Toſcanne, & en Carcaſſonne;
Rondeaulx s'y font, dictez, & jus
De ma venerable perſonne.

Point ne ſuis eſcouz d'ung patin;
Point ne ſuis ung villain maſtin,
Je ſuis pour desjuner matin,
Pour deſclicquer vent en tous lieux;
Et pour boire ſi grant tatin,
Que les larmes viendront aux yeulx.

Vertjus eſt parent à verdure,
A roiſin bois, à vigne dure,
A verdelet quant l'yver dure,
A vincenet, à piſſe aigret,
A ripaupe qui tout endure,
Et à Meſſire Jehan Maigret.

Par miracle hault & divin,
Le Soleil fait changer en vin
Le vert jus, qui ſuis grant devin;
Mais ains que je ſoye affulé
De gloire, ung très mauvais congnin
Me tiendra ſoubz le pied foulé.

J'ay fait voyages plus de dix,
Où j'ay eſté fort recrandis,
Demy lieu oultre Paradis
Je feiz trembler douze beffrois;
Puis je revins fort eſtourdis
Veoir à Coulongne les trois Roys.

Ung Seigneur eſtoit attachez,
Si ne povoit que le ſachez,

De ſon vice eſtre deſpeſchez,
Mais j'ay trouvay tours & moyens
De confeſſer tous ſes pechez,
Sans reveler ung ſeul des miens.

Ne tint qu'à deux barreaux de fer;
Que je n'entray dedans enfer,
Pour les mauvais mordre & griffer,
Mais Burgibus me fiſt la mouë;
Sans congé prendre à Lucifer,
Je m'en revins vollant comme ouë.

Vertjus ſuys qui menſonges forge,
Qui ruë vent à pleine gorge,
Qui raige mouſſuë deſgorge,
Qui ſçay bourdes ratripeler,
Et qui faiz bled devenir orge,
Par fine force de ſouffler.

J'ay rapporté à mes chappeaulx
Images veſtus de juppeaulx,
Dont j'ay veu les os & les peaulx;
Qui veult ſçavoir de mes oracles,
Voyſe viſiter les tableaulx,
Je y ay fait pluſieurs beaulx miracles.

Par bien mentir ſuys voſtre affin,
N'eſt ſi vertueux ne ſi fin,
Qui pour attendre aucune fin
Ne bourde quant il eſt meſtier;
Voulentiers le vous dis, affin
Que ne deſpriſez le meſtier.

Il y a fraternité entre
Vous & moy, nous venons d'ung ventre,
D'ung ſac, d'ung ſang, d'ung cueur, d'ung centre,

Et vivons d'ung pain & d'ung vin ;
C'eſt ſaincte Egliſe où le Pape entre,
Et fait le ſervice Divin.

Se la terre eſt noſtre grant mere ,
Comme dit Virgille & Homere ,
Je tiens que vous eſtes mon frere
Maternel , il n'eſt rien ſi vray ;
Faictes moy donc voſtre confrere
En la Prebende de Cambray.

Deux veaulx ſommes de Boullenois ;
Deux veaulx , & deux vieux antenois ,
Je n'ay vaillant ſoixante noix ,
Vous avez cent ducatz comptant ;
Mais je tiens plus de ſainct Genoix
Que vous , c'eſt autant pour autant.

Se mes doitz , qui ſont fort humains ;
Sont prochains & près de voz mains ,
Pourquoy ne ſommes nous germains ;
S'ilz ſont fort bien joinctz , il me ſemble
Qu'il n'y a point demy poingt moins
Que ne ſoyons freres enſemble.

Vous eſtes couſin au couſin
Du couſin qui fiſt le couſſin ,
Et couſiſt le vellu couſſin
Dont je fus premier eſcoulx , ſy
Que parent eſtes au fourſin
Du ſacquelet que Dieu couſſy.

Nous deux ſommes d'Adam & d'Eve ;
Auſſy ſont tous ceulx de Geneve ,
D'ung eſtoc , d'ung jus , d'une ſeve ,
D'ung couvertois , & d'ung hayon ;

Ne tient qu'au quartier d'une febve
Que vo cul ne ſoit mon tayon.

Je ſuis tanné d'eſtre Vicaire,
Mieulx aymeroye eſtre au Grant-Caire;
Ou varlet d'ung Appoticaire,
Ainſy que une foys je ſouppay,
Ou ung Rabis de ſainct Acquaire;
Je ne puis avoir pis que j'ay.

Faictes mais bulles deſpeſcher
De bon droict, & ſans point clocher,
Pour affuler ung grant clocher,
Servy ſerez d'ung raton chault
Le premier qu'on pourra pecher
En la riviere de l'Eſcault.

Ne vous doubtez, quant là viendra
Vertjus vous penſionnera,
Cent ducatz vous aſſignera,
Preſent Michault & Leporis,
Sur les cornailles qu'on prendra
Sur la Tour du Louvre à Paris.

Vous aurez cent francz bien comptez
Sur les fumées des paſtez,
Des flans, & des gaſteaulx gaſtez,
Qui cuyſent à Meaulx en Brie,
Deux bruſlez & deux eſchauldez
Sur les tumbereaulx de Verberie.

La mer vient, & fait ſes arretz
En mon vivier, en mes mareſtz,
On s'y moulle juſques aux guereſtz,
Puis la Touſſains juſques à Paſques;
On peſche à ung bout les ſoretz,

Et à l'aultre les harencz cacques.

Et pour avoir enge nouvelle
De poulcins, une Damoyſelle
Me donna, par ung très bon zelle,
Neuf ou dix oeufz; mais bonne alleure,
Je les mys en une payelle,
Couver s'en feiz la vaulte au beurre.

Les pouvillons ont abatu
Ung hangart couvert de feſtu,
Deux graſſes vaches de vertu
Sont là qu'on lieve à la poullie;
L'une donne le laict batu,
Et l'aultre la creſme boullie.

Je n'ay que une povre Chapellè
En Cambray, où Dieu nous appelle;
Puis que bonne amour nous cordelle
Enſemble, par vray parentaige,
Donnez moy une prebendelle,
Pour vivre, & avoir du potaige.

Comme voſtre parent petit,
Qui beneficium petit,
Je prendray ſi grant appetit
De dire *Pater & Ave*,
Que en gloire petit à petit
Monterez, ſi ſerez ſaulvé.

Le Teſtament de la Guerre, faict & compoſé par Maiſtre Jehan Molinet.

LA Guerre ſuis en train de mort,
Qui n'attendz qu'à paſſer le pas;
Mais conſcience me remort
Tant fort, que j'en pers mon repas;
Et pour cauſe que je n'ay pas
Satisfait aux miens plainement,
Il me fault avant mon treſpas
Faire mon petit Teſtament.

Je laiſſe à Dieu, s'il la veult prendre;
Mon ame; mais ſi je reſchappe,
L'ennemy, pour grans maulx apprendre,
L'entretiendra deſſoubz ſa chappe;
Viennent le Roy, vienne le Pape;
Viennent heraulx, viennent meſſages;
Qui la veult avoir, ſi la happe,
J'en laiſſe faire les plus ſaiges.

Les Roys, les Princes, & les Ducz;
Qui mon corps ont allimenté,
Auront, ſe tous ne ſont perdus,
De mes biens une quantité;
Ceulx qui pour droit & equité
Ont requis mon bras adjutoire,
Auront haulte proſperité,
Louenge, triumphe, & victoire.

Mais je laiſſe aux pervers tyrans;
Qui, par mauvaiſe intention,
Sont les laboureurs detirans,
Et leur font tribulation.

Honte, malheur, confuſion,
Malladies, noiſes, diſcors,
Et pleine diminution
De biens, de membres, & de corps.

Je laiſſe aux Abbayes grandes
Cloiſtres rompus, dortoirs gaſtez,
Greniers ſans bled, troncz ſans offrendes,
Celliers ſans vins, fours ſans paſtez,
Prelatz honteux, Moynes crottez,
Perte de biens & de beſtaille,
Et pour redreſſer leurs coſtez
Sur leur doz une grande taille.

Je laiſſe aux groſſes bonnes Villes
Chargées d'impoſitions,
Leurs Tours deſcouvertes & viles,
Leurs murs jus de fondations,
Bourgeois d'horribles penſions
Tant fort attains & occupez,
Qui n'oſent de leurs manſions
Vuider, qu'ilz ne ſoyent happez.

Je laiſſe au povre plat pays,
Chaſteaulx briſez, hoſtelz bruſlez,
Terre en friche, gens esbahis,
Bergers batus & affolez,
Marchans meurdris & mutillez
De grans couſteaulx & de corbetz,
Et corbeaulx crians à tous lez
Famine deſſus ces gibetz.

Je laiſſe aux vaillans champions,
Qui, fort bien tenans leur ſerment,
Leurs Princes, comme Scipions,
Ont ſervy bien & loyaulment,

Grant renom qui ne fault ne ment ;
Bien heurée proſperité,
Et quoy qui tarde longuement,
Honneur à perpetuité.

Je laiſſe aux jeunes eſtourdis
En vieilleſſe peine & tourment,
Qui Bourgz & Chaſteaulx plus de dix
Ont acquis cauteleuſement,
Piteux cris & gemiſſement,
Gouttes aux mains, bras decroiſez,
Et avant leur deffinement,
Le danger d'eſtre racourſez.

Je laiſſe à ceulx qui mes querelles
Ont detenu gaignant l'argent,
Fines gouges & macquerelles,
Pour les eſplucher nettement ;
Ne fault que ung mauvais garnement ;
Qui oncques nulz biens ne penſa,
Pour luy donner ſon payement :
Du Dyable vient, au Dyable va.

Je laiſſe à pluſieurs Hoſtellains,
Où mes gens ont eſté logez,
Leurs coffres d'or de touche pleins ;
Leurs membres fort adommagez,
En lieu de grans deniers forgez,
Ung petit ſac plein de *Credos*,
Et pluſieurs ventres engroſſez
Par faire la beſte à deux dos.

Je laiſſe à ſes grans cabaſſeurs,
Qui Gens-d'armes ont cabaſſez,
Leurs cretins & leurs cabaſſeurs,
Nous avons cabas bas aſſez ;

Mais quant mes pas ſeront paſſez ;
Leurs cabas grans rabaiſſeront :
Encores ne ſont treſpaſſez
Ceulx qui bien les cabaſſeront.

Je laiſſe à mes houſſepaillers,
Platte bourſe & vuide bouteille ;
Aux Paiges, gros poulx par milliers ;
Aux gros varletz, fain aux entrailles ;
Aux laſquais, fiebvres nompareilles ;
Aux vieulx routiers, membres peris ;
Et aux pillars, poingz & oreilles
Attachez à ces piloris.

Armuriers & Brigandiniers,
Selliers, Fourbiſſeurs de cuiraſſes ;
Qui gaigné ont pluſieurs deniers,
En faiſant harnois & poitraſſes ;
Plus honteux que vieilles lymaſſes
Seront les palmes eſtenduës,
Et auront de leurs propres haches
Leurs corps & les teſtes fenduës.

Je laiſſe au pillart eſpillé
La pillade qui va pillant,
Tant q'ung pilleur l'aura pillé,
Plus gorrier & plus eſpillant :
S'il eſt en pillart aggrapillant,
Il pillera ſa pillerie,
Et l'aultre qui fut eſpillant
Sera noyé en pillerie.

Je laiſſe au bourreau, s'il eſt près,
Ung cent de chauſſes bigarrées
De ceulx qui auront cy après
Des corbeaulx pances deſſirées ;
Et aux hardeaux portans eſpées,
Comme terribles applicquans,

De nuyct trois ou quatre cruppées ;
S'on les trouve par les clicquans.

Je laiſſe à tous mes aggripars
Saiſines & poſſeſſions
De fourches, gibetz, happars,
Pour en faire leurs manſions ;
A ceulx qui compoſitions
Font aux gens, & pluſieurs travaulx,
Les propres benedictions
Qu'on donne aux Marchans de chevaulx.

Je laiſſe aux vieulx ſouldars ſans dens,
Bien taillez d'eſtre mal ſouppez,
Leſquelz par bien donner dedens,
Ont pluſieurs membres decoupez ;
Aucuns ont piedz & poingz griffez,
Par approcher les horions,
Et les aultres fort brelaffrez,
Plaindans leurs grandes paſſions.

Je laiſſe aux joyeuſes fillettes
Suyvans armées, fort enclines
De humer les oeufz de poullettes ;
Et de roſtir graſſes gellines ;
Puis que cy après ſeront dignes
De brimber en pluſieurs quartiers,
Je feray tendre leurs gourdines
Aux gargattes de ces monſtiers.

Je laiſſe à ceulx qui ſans raiſon
Ont ravy les biens de ce monde,
Vrays heritiers de la maiſon
De l'ennemy ord & immunde :
Qui ſus la pillade ſe fonde,
Et veult d'aultruy l'argent deſpendre,
Il ſe lance en bourbe profonde ;
Car enfin convient rendre ou pendre.

LE CALENDRIER.

CALENDRIER mis par petis vers
Selon le temps dur & divers,
Pource que biſextre eſchiet,
L'an en ſera tout desbauchiet.

Les douze ſignes ſe deſvoyent;
Ce diſent tous ceulx qui le voyent;
La Pucelle regardera
L'Amoureux qui mieulx luy plaira,
Les deux Jumeaux que j'y adjouſte,
Seront dehors, ſe bayart jouſte;
Le Lyon ſe tiendra en muë,
Se monnoye ne ſe remuë:
Mais autres ſignes regneront
Sur gens, & beſtes, & ſeront
Eſcorpions, & chauldes places,
Les bons Thoreaulx deſſus les Vaches,
Les gras Moutons ſur les Bouchers,
Les Ballences ſur les Greſſiers,
Les Creviſſes ſur gens de Guerre
Le Capricorne ſur la terre,
Le Sagittaire ſur les buttes,
Et les piz ſecz ſur beſtes bruttes.

Les jours auront trop plus de nonnes
Que d'Abbeſſes ne de Chanonnes,
Et ſy ſeront fort perilleux
De noyer aux gens moucquilleux.

Bon fera ſaigner toutes gent
Quant Barbiers n'auront point d'argent;
Se Dimenche en ce lieu terreſtre
Fait la tarte, il changera l'aiſtre,
Car les Moyſnes A B auront,

Et les Meuſniers le D tiendront;
Du nombre d'or fera grant compte
L'Uſurier qui ſouvent le compte,
Mais il ne courra pas ſur gens
Qui povres ſont, & indigens.

Se le Croiſſant monte en *Virgo*,
La belle ſera plaine; *ergo*
Des nouveaulx temps aurons aſſez,
Mais que les vieulx ſoyent paſſez.

Nous aurons en chambres & loges
Plus d'Orlogeux que d'orloges,
Quant les heures ſe deſlyeront
Les Eſcripvains les relyeront,
Et s'en retiendront les minuttes
Les Clercz, ſe bonnes ſont & juſtes.

Les cendres, ſe nous ratizons,
Aurons le jour des baptizons.

Nous aurons en nos quarante aynnes
Vingtz Roys jouſtans à leurs quintaines.

Ceulx de Mortaigne jeuſneront
Sy fort, que plus ne mengeront;
Mais ceulx d'Arras, & de Callais
Mengeront chairs, fourmaiges & laictz.

Seulle une feſte aurons o an,
Entre Noël, & ſainct Jehan
Tousjours aurons les Innocens,
Se ce n'eſt par force de ſens.

Royſons aurons ſans fictions
Ung peu devant l'Aſcention,

Et puis ſera le behourdis,
Qui ſera lourd, & eſtourdis ;
Mais les Roys deſconfis, & matz
Retourneront en leurs climatz.

Femmes triſtes, & cueurs marris
Recorderont à leurs maris
Ce Quareſme en leurs manſions,
Les Laudes, & les Paſſions ;
Et après leurs commandement,
Leur feront ſans amandement,
Et contre leur voulenté franche,
Porter la haire & la ſouffrance :
Pignereſſes menant grant galles
Auront aux mains cloches & galles,
Par les rues comme cliquettes,
Yront ſonnant leurs eſcalettes,
Et puis donront à leur Curé
Bien à boire en hanap doré.

Nous aurons Paſques mengeant flans
Aux Quareſmeaux ſe bledz ſont grans ;
D'huy en cent ans ſans tromperie
Toutes Paſques ſeront flouries.

Sainct Pol ſera près de ſaint Pierre,
Se eulx deux ſont mis en une pierre ;
A Valenciennes s'il eſchiet
Le trouverez ſur le marchiet.
Nous aurons ſainct Aubert pour vray,
Devant noſtre Dame en Chambray,
Là Chandellier pourrez avoir
Fort bas devant le pot lavoir.
Après ſoupper les gros gourmans
Ferant Feſte des ſept Dormans ;
Sy feront ceulx de ſainct Laffart

Solennité de ſainct Panſart,
Les Croix, ſelon nos Evangilles,
Seront à l'envers de leurs pilles.
Sainct Cornille, & ſainct Mehaultz
Se arbres ſont grans ilz ſeront haultz;
Quant voſtre cul retournerez
La Feſte ſainct Luc trouverez.
Vierges feront de ſaincte Roze
Plus feſte que de ſainct Ambroiſe;
Mais les Seurs du grant Hoſpital
Mettront en caſſe ſainct Vital.

Sainct Chriſtofle aurons grant & droit
S'il y a place à la paroit;
Genſdarmes auront la coppie
De ſainct Piat, & ſaincte Pie,
Mais à la fois auront aucune
Mauvaiſe éclipſe de pecune:
Beuveurs, ſi leurs deniers ſont cours,
Crieront ſaint Lienard à ſecours.

De ſaincte Anne de trois quartiers
Feront feſte les Parmentiers.

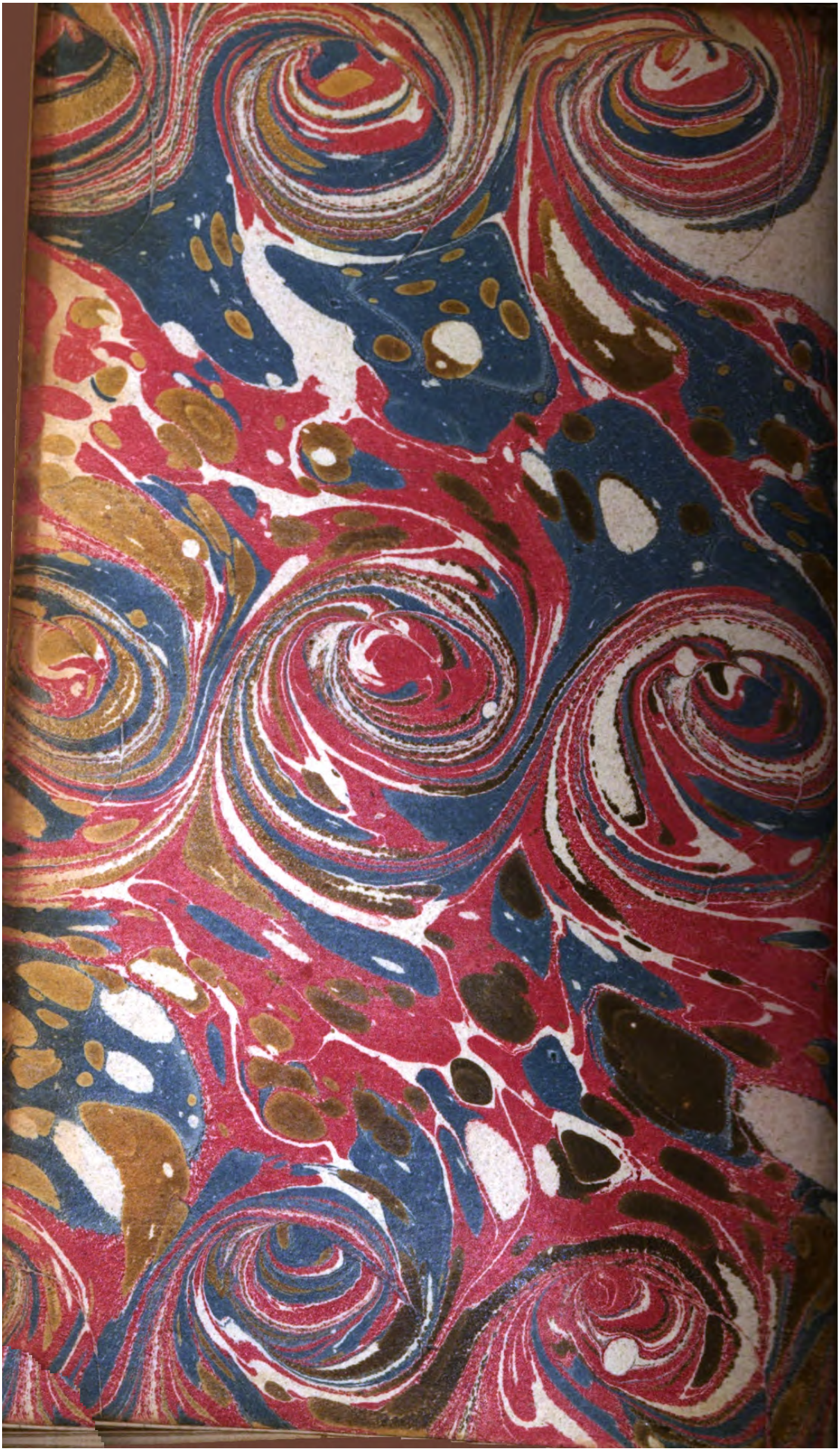
Mareſchaulx tiendront mieulx la loy
De ſainct Clou que de ſainct Eloy.
Gens peſans, pour eulx alleger,
Requerront ſouvent ſainct Leger.
Tous ſains aurons, quoy qu'on en die,
Quant tous ſerons ſans maladie.

Les Vigilles auront des Ames
Trois feuilles après les ſept Pſeaulmes,
Saincte Bride ſera devant,
Sainct George au cheval remouvant;
Sainct Lion ſera pour maint cas

Fort honnoré des Advocatz ;
Qui feront feſte plus haſtive
De ſainct Donas que de ſainct Yve.

Sainct Martin aurons nous bien près
Du laid boiteux qui trote après ;
Sainct Ferieul, ſaincte Pichine
Seront ſervis en la cuiſine ;
Sainct Anthoine au gris mantelet
Sera joignant le pourcellet ;
Et ſaincte Barbe rez à rez
Sainct Pol l'Hermite, s'il n'eſt rez :
Mais quoy que l'ennemy ſoit fin
Benoiſt ſera Dieu en la fin.

FIN.



Rebacked 1992